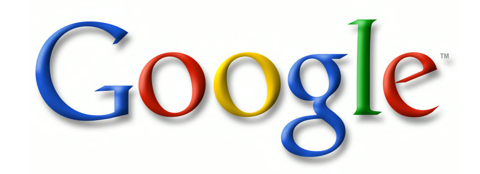
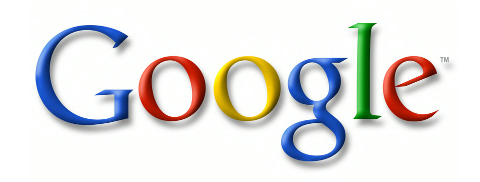



Google


EX LIBRIS
MAX SALOMON
1029
O-ME 1




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

Gueulette (T S)

CONTES CHINOIS OU LES AVANTURES MERVEILLEUSES DU MANDARIN FUM-HOAM.

TOME I.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE & Compagnie.

M. DCCXXVIII.



A

MADAME

LA

PREMIERE PRESIDENTE

DE LA COUR

DES AYDES.



Si j'ai hesité à mettre vôtre Nom à la tête de cet Ouvrage, c'est que j'ay apprehendé qu'il ne fût pas digne de vous être presenté. Je n'ignore point, MA-

DAME, jusqu'où vous portez vos connoissances. Descenduë des Hommes (a) les plus Illustres de la Robbe, & Epouse d'un grand Magistrat, (b) plus recomman-

(*a*) Madame la Premiere Presidente de la Cour des Aides est fille unique de Messire François le Maître, Conseiller Honoraire au Parlement, Chevalier, Seigneur de Persac, de Beaulieu, & Coseigneur du Marquisat de Ferrieres: il est le sixiéme en descendant en ligne directe de Messire Gilles le Maître, Premier President au Parlement de Paris, sous Henri II. & dont l'Ayeul étoit Jean le Maître, Avocat General sous Charles VIII. en 1488.

(*b*) Monseigneur le Camus est le troisiéme Premier President de ce nom, de la Cour des Aides; il y a eu de cette maison trois Avocats Generaux dans la même Cour, un Lieutenant Civil, & un Cardinal;

dable par son merite personnel, que par les éclatantes Dignitez de ses Ancêtres. Il n'est point étonnant de trouver réunies dans vôtre Personne tant de qualitez naturelles & acquises, que vôtre modestie s'efforce vainement de tenir cachées ; elles se font jour malgré vous, MADAME ; l'on sçait que la Langue des Sçavans vous est aussi familiere que la Françoise, que vous avez puisé dans les meilleurs Livres des lumieres inconnuës à la plûpart des Dames ; que ces lumieres ne servent qu'à vous faire aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, & que quand il n'y auroit point

nal ; ce Prelat & tous les Magistrats de ce nom ont été d'une profonde érudition, d'une pieté solide, d'une integrité parfaite, & d'un attachement inviolable pour les interêts du Roi.

de témoins de vos actions, de personnes pour les publier, ni de gloire pour en être la récompense, vous n'en seriez pas moins attachée aux nobles sentimens que vous a inspiré une Philosophie vraiment chrétienne. Voilà, MADAME, la justice que le Public sçait vous rendre, & dont la renommée a pris soin de l'instruire; c'est sur ce principe, & par raport à la protection dont m'honore Monseigneur le Premier President, que je prends la liberté de vous presenter les Contes Chinois; dans un assez grand nombre d'Avantures plus singulieres & plus amusantes, les unes que les autres, vous y decouvrirez jusqu'à quel point les Philosophes Chinois ont poussé le ridicule de leur Religion, & les puerilitez dont ils entretiennent le Peuple; quelles extravagances

sont contenuës dans les Preceptes que Mahomet a laissez à ses Sectateurs ; & combien grand est l'aveuglement des uns & des autres. J'ai conservé leurs mœurs & leurs expreßions autant qu'il m'a été poßible de le faire, & j'ose me flater, MADAME, que la Morale qui est renfermée dans ce Livre sera de vôtre goût, puisque le vice y est presque toûjours puni, & la Vertu recompensée : les personnes les plus austeres daignent quelquefois prendre part aux divertissemens des hommes vulgaires, & une parfaite sagesse peut être associé au plaisir permis & enjoué. Voilà, MADAME, ce qui me fait esperer que vous voudrez bien jetter les yeux sur ce petit Ouvrage.

Que me reste-t-il à vous dire à present, MADAME, si non que ce même Public qui a applau-

di avec tant de joye à l'union qui vous joint à votre Illustre Epoux, fait des vœux pour qu'il puisse trouver en vous une posterité nombreuse ; que son Nom puisse par votre moyen se perpetuer dans l'auguste Cour dont il est le digne Chef, & former d'un Sang si respectable de part & d'autre des Magistrats qui réunissent un jour dans leurs personnes les rares qualitez de leurs Ayeux : ce sont, Madame, les souhaits particuliers de

Vôtre très humble, très soumis & très-respectueux Serviteur,

GUEULLETTE.



Circaſſie, (*a*) un de ſes neveux appellé Holonja, pour y acheter les plus belles filles qu'il pourroit trouver ; ce jeune homme s'acquita de ſa commiſſion avec une extrême exactitude, & l'on pouvoit dire qu'aucun ſerail du monde ne renfermoit autant de beautez

Hiscouis de la famille de Hapa, grand Conquerant, ſe rendit maitre de tous ces Pays, & y ayant conduit des Colonies, il les gouverna ſelon la Police & les Loix de la Chine, dont ils firent partie. Tongluk fut un des deſcendans de ce Conquerant, & fit ſa reſidence à Tunquin ; ces Royaumes peuvent avoir cent ſoixante & dix lieuës d'Orient en Occident, & cent vingt du Midi au Septentrion.

(*a*) La Circaſſie est au Midi ; le Pont Euxin & le Mont Caucaſe qui la ſeparent de la Georgie ; & la Riviere de Don, ou de Tanays au Septentrion ; au Levant, la Mer Caſpienne, & au couchant le détroit de Caffa. Il n'y a point de peuple au monde qui ſoit plus beau & mieux fait que celui qui habite la Circaſſie ; l'on y fait grand trafic d'Eſclaves.

beautez que le Vaisseau dans lequel il fit embarquer à Balsora (a) les Circassiennes que son oncle destinoit à être presentées au Sultan de la Chine.

Holonja avoit traversé une partie de la Perse accompagné de deux Derviches, avec lesquels il avoit lié en chemin une amitié fort étroite ; l'un âgé d'environ soixante ans, faisoit voir sur son visage une Majesté qui donnoit à connoître qu'avant d'avoir embrassé ce genre de vie il étoit d'une condition très-relevée, & l'autre qui passoit pour être son neveu, & qui n'avoit pas plus de seize ans, avoit des traits si reguliers qu'on ne

(a) Balsora, grande Ville située à l'extremité de l'Arabie deserte au Confluant de l'Eufrate & du Tigre, elle est à douze lieües du Golfe Persique, qui pour cet effet est appellé le Golfe de Balsora.

ne pouvoit le comparer qu'aux Pages, qui selon Mahomet presentent le Poncire (*a*) aux bons Musulmans après leur mort.

Comme ces Derviches n'avoient quitté leur Couvent que pour parcourir tout l'Orient, Holonja leur ayant proposé de les conduire à la Chine, ils accepterent ces offres avec plaisir, & le Vaisseau alloit à pleines voiles lorsqu'auprès du Golphe de Cambaye, (*b*) il fut ar-

(*a*) Le Poncire est une espece de citron que des pages d'une beauté achevée presenteront dans un plat d'or aux Musulmans qui auront exactement suivi la Loi de Mahomet, lorsqu'ils seront dans le Paradis qu'il leur promet. Aussi tôt il leur apparoitra un Houri, c'est-à-dire, une jeune fille vierge, dans les embrassemens de laquelle ils seront pendant cinquante ans.

(*b*) La Ville de Cambaye est située à l'embouchure de l'Inde, elle est fort peuplée & de grand commerce, avec un Golfe du même nom.

attaqué par deux Corsaires d'Adel ; (*a*) quoique ces deux Vaisseaux fussent de beaucoup superieurs à celui d'Holonja, ce brave Chinois fit de si belles actions, & fut tellement secondé par les siens, que les Corsaires aprés avoir perdu leurs plus braves soldats furent obligez de prendre la fuite.

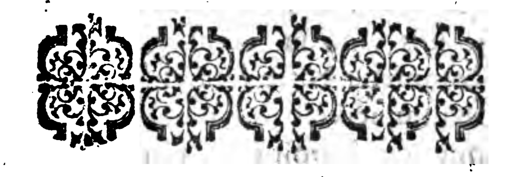
Les deux Derviches ne s'étoient pas épargné dans le Combat ; le vieux principalement y avoit témoigné tant de courage qu'Holonja qui lui avoit en quelque façon obligation de la victoire, se felicitoit d'avoir reçû dans son bord un aussi brave homme ; il lui en faisoit compliment, lorsqu'il apperçût une pâleur extrême se repandre sur le visage de son

(*a*) Adel est un Royaume dans la nouvelle Arabie, dont la Capitale porte le même nom.

neveu, & ſon habit ſe teindre de ſang ; il fremit à cette vûë, & lui déchirant bruſquement la robe à l'endroit de l'eſtomack, dans l'intention de lui porter un prompt ſecours, il fut dans une ſurpriſe extrême de trouver dans ce jeune homme une fille d'une beauté ſans égale ; heureuſement que la bleſſure n'étoit que dans les chairs un peu au-deſſous de la gorge, & le vieux Derviche ne pouvant plus cacher un ſecret qu'il n'avoit juſqu'à preſent confié à perſonne, après avoir étanché le ſang qui couloit aſſez legerement, addreſſa ainſi la parole à Holonja : Je vous crois Seigneur aſſez genereux pour ne pas méſuſer de la découverte que vous venez de faire, & puiſque le hazard vous a fait connoître le ſexe de ce jeune Derviche, je vais vous apprendre

qui

qui nous sommes, persuadé que je suis, qu'un cœur genereux comme le vôtre sera charmé de rendre service à un Prince, qui du haut de la suprême grandeur s'est vû dans un instant précipité dans l'abîme du néant.



HISTOIRE

De Malekalſalem, Roi de Georgie.

JE ſuis Roy de Georgie, (a) je me nomme Malekalſalem, & je faiſois ordinairement ma reſidence dans un Chaſteau de la

(a) La Georgie, ou le Gurgiſtan, ainſi appellée à cauſe de Saint George qui en eſt le Patron, ce Pays eſt ſitué entre la Mer noire, la Circaſſie, la Comanie, la Moſcovie, les Tartares du Dagheſtan, la Province de Scirvan & la Turcomanie : les Provinces de Guriel, d'Immereti & de Mengrelie ſont la Colcide, pays natal de Medée ; dans toute la Georgie les hommes & les femmes y ſont d'une rare beauté.

la Province de Guriel dont les vûës donnoient sur le voisinage de la Mer Noire : De toutes les Sultannes de mon Serail je n'ay jamais pû avoir que deux enfans, un fils & une fille qui devoient leur naissance à la même mere ; mais la joye que je ressentis de cette heureuse fecondité fut bien tôt dissipée par la perte du jeune Alroamot, (c'étoit le nom de mon fils) qui à l'âge de deux ans me fut enlevé avec sa Nourrice par des Corsaires : en vain, Seigneur, je donnay mes ordres pour les suivre ; on ne put jamais les joindre, & une tempête effroyable qui survint quelques heures après, ayant submergé presque tous les Vaisseaux que j'avois envoyé à la poursuite de ce jeune Prince ; cela me donna lieu de croire qu'il avoit été englouty dans les flots.

Après avoir donné des larmes en abondance à la perte que je venois de faire, je resolus de me retirer avec ma fille dans la Ville de Tefflis, (*a*) capitale de mes Etats.

Cette Princesse que vous voyez aujourd'hui sous des habits de Derviche, fut nommée Gulchenraz Gundogdi, [*b*] parce qu'en venant au monde elle donna les plus grandes esperances qu'elle seroit un jour une beauté parfaite. Comme je commençois à estre vieux, je laissois le soin de mon Royaume à mes Visirs, & passant la plus grande partie du jour auprés de ma fille, je voyois avec un plaisir extrême qu'à quinze ans qu'elle pouvoit avoir il n'y avoit rien de comparable à elle:
[illegible] en

(*a*) Tefflis s'appelloit autrefois Artaxata.
(*b*) Gindogdi en Persien signifie aurore ou jour naissant.

enfin je songeois sérieusement à me choisir un gendre qui succedât à ma couronne, lorsque par un revers de fortune auquel je ne m'attendois pas, le Sultan de Bitlis [a] fondit dans mes Etats avec une armée des plus nombreuse : ce Prince appellé Disenghin, c'est-à-dire cœur de pierre, n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi ; mais comme la renommée avoit publié dans tout l'Orient les perfections de Gulchenraz, & qu'il étoit bien persuadé, qu'informé de ses cruautez & de son mauvais caractere, je ne la lui accorderois pas pour son épouse ; il prit le party le plus violent, conçut la résolution de s'emparer de mon trône, & de m'enlever Gulchenraz, & exe-

 cuta

[a] Cette Ville est l'ancienne Tigranocerte, elle est située dans les Montagnes entre le Diarbek, la Georgie, l'Asie mineure & la Perse.

cura, comme un foudre de guerre, une partie de ses desseins.

Ce ne fut pas sans une douleur très-amere que je vis Dilsenghim mettre tout à feu & à sang dans mes Etats; je lui opposai vainement le peu de troupes que la paix dans laquelle je vivois depuis plus de dix ans put me permettre de levé, il passa tout au fil de l'épée & menaça de me faire expirer dans les supplices les plus cruels, si je ne lui livrois Gulchenraz. Je vous avouë, Seigneur, que le desespoir où je vis ma fille augmenta ma douleur, je ne jugeay point à propos d'attendre cet injuste Monarque dans Teflis avec des forces aussi inégales que celles qui me restoient, j'emportai le plus d'or & de pierreries qu'il me fut possible, & ayant, ainsi que Gulchenraz,

pris

pris des habits de Derviches, nous sortîmes pendant la nuit de mon Palais & de mes Etats, & après avoir traversé une partie de la Perse en vôtre compagnie, nous sommes enfin arrivé au Golfe de Balsora, où nous sommes embarquez dans vôtre vaisseau. Jugez, Seigneur, si ayant pris la resolution d'aller avec vous jusqu'à la Chine, il nous est resté la moindre esperance de retourner jamais en Georgie, & si nos malheurs ne sont pas d'une nature à y succomber, si nous n'avions sçu mettre des bornes au violent desespoir qui nous a agité les premiers jours que nous avons été errans & fugitifs.

Holonja écoutoit avec étonnement les malheurs du Sultan de Georgie, & après avoir demandé pardon à la Princesse de son

son indiscretion ; il lui offrit ainsi qu'à Malekalsalem, tout ce qui pouvoit dépendre de lui & assura l'un & l'autre qu'il ne reveleroit jamais leur secret ; Seigneur, ajousta-t-il, permettez pour soulager votre chagrin que je vous represente que les plus grands maux sont voisins des plus grands biens ; c'est ce que notre auguste Sultan a éprouvé il n'y a que quatre ans, de l'estat le plus infortuné ; il est monté sur le trône de la Chine, dont il paroissoit ne devoir estre que le marchepied ; si le recit d'une histoire aussi singuliere pour soulager votre douleur, je vous la raconteray avec plaisir : ah, volontiers, répondit Gulchenraz, vous ne sçauriez nous obliger davantage ; hé bien continua Holonja je vais vous satisfaire.

HISTOIRE

Du Sultan Tongluk.

LE Sultan Eum-Vu, qui regnoit à Gannan étant mort sans aucuns enfans mâles, il se presenta un Bonze (*a*) qui ayant fait connoître au peuple qu'il étoit le plus proche parent du Roi deffunt, demanda que la Couronne lui fût deferée, quelqu'opposition qu'il y eût dans le Conseil, & malgrez les sages rémontrances de plusieurs Mandarins qui representoient qu'un

(*a*) Les Bonzes sont les Ministres de la Religion des Chinois, ils affectent une grande continence & une admirable sobrieté; ils ont diverses Universitéz où ils enseignent les mysteres de leurs Sectes & vivent en communauté.

qu'un homme qui dès sa tendre jeunesse avoit abandonné le soin des choses du monde, seroit peu propre à gouverner un Etat, que la tête de celui qui a accoûtumé d'être dans la poussiere, ne peut soutenir dignement le poids d'une Couronne; le Bonze fut choisi pour Roi de Gannan aux acclamations de tout le peuple; à peine ce Monarque avoit pris possession du trône, que le Gouverneur de l'Isle de Kium-cheu se prépara à lui disputer la Couronne; il étoit parent d'Eum-vu d'un dégré plus proche, & le prouvoit clairement: mais le nouveau Roy accoûtumé déja au brillans de son Etat, ne jugea pas à propos d'abdiquer le Trône, au contraire il donna des ordres si précis, que son Concurrent ayant été arrêté à vingt lieuës de Tonquin, où il s'a-
vançoit

vançoit avec un petit corps d'armée pour soûtenir ses droits ; il resolut de le tenir prisonnier en la maniere usitée parmi les Chinois en pareil cas.

Lorsqu'un rebelle est arrêté, le Roi va au devant de lui, lui fait presenter un bassin & une aiguiere d'or, qu'il est obligé de porter sur sa tête & à pied jusqu'au lieu de sa prison, & cette prison est une grotte creusée sous le trône même du Roi regnant ; l'on fait tous les jours une ouverture à cette grotte pour donner à manger au prisonnier, & sans que l'on se mette en peine de sçavoir s'il est vivant ou mort ; on recommence pendant six mois la même chose, après quoi la grotte est murée pour toûjours.

Notre Monarque, suivant cet usage, alloit au-devant de son

con-

coururent dans le dessein de le traiter de cette maniere, lorsqu'il s'engagça à la chasse ; qu'il continua jusques vers le milieu du jour ; la chaleur l'obligeant de chercher l'ombre pour se délasser, il se jetta sur le gazon dans un endroit où il y avoit un petit bois, & voulant se livrer au sommeil il se couvrit le visage d'un mouchoir de soye rouge pour se garantir des insectes : ses principaux Officiers s'étoient par respect éloignez de lui de vingt ou trente pas, & le Prince jouissoit d'un repos tranquille lorsqu'il fut interrompu par l'évenement le plus funeste : un oiseau de proye qui avoit son nid précisément sur l'arbre au-dessous duquel reposoit notre Roy, prenant le mouchoir rouge pour quelque Morceau de viande crue, fondit dessus avec une telle impetuosité,

fité, qu'avec son bec & ses serres, qui étoient extrêmement fortes & tranchantes, il lui creva les deux yeux.

Aux cris du Sultan de Gannan, ses Officiers accoururent fort effrayez; mais cet accident qui devoit exciter dans leurs cœurs des mouvemens de compassion, y causa, dans le moment même, un effet tout contraire: jugeant ce Prince hors d'état de regner, à cause de la perte de sa vûë, ils resolurent, sur le champ, de donner la couronne à celui qu'on lui amenoit prisonnier, puisqu'il étoit du sang de leurs Rois, & prenant le bassin & l'aiguiere d'or ils les mirent sur la tête de ce miserable Prince, & le conduisirent à Tongluk, c'est ainsi, Seigneur, que se nommoit son Concurrent, qu'ils éleverent sur le Trône.

Ce nouveau Monarque surpris du changement si subit de sa fortune & du péril extrême où il étoit il n'y avoit qu'un moment, fit de sages réflexions humaines : ô Ciel ! s'écria t-il, est-il possible qu'en si peu de temps je me sois trouvé dans des situations si differentes ; un de nos Poëtes a dit bien sagement, que celui qui creuse un puits pour y faire tomber son ennemi, s'ouvre très-souvent à soi-même un abîme pour s'ensevelir. Malheureux Bonze, continua-t-il, vôtre sort me touche infiniment, cessez de craindre pour vos jours ; vous n'entrerez point dans l'affreux cachot que vous m'aviez préparé ; j'adoucirai autant qu'il me sera possible l'amertume de vos maux, & vous pouvez choisir de rester à ma Cour, ou de vous retirer dans tel endroit de

mes

mes Etats qu'il vous plaira, avec cent mille pieces d'or que je vous ferai compter tous les ans.

Ah, genereux Tongluk, s'écria le Bonze en se prosternant aux pieds du nouveaux Súltan, que vous faites bien connoître que vous êtiez plus digne du Trône que moi! séduit par le brillant d'une couronne dont je voulois vous priver, je vous destinois à la mort la plus injuste & la plus cruelle, & vous me donnez la vie que je ne mérite pas? vous faites plus, vous me comblez de bienfaits; ah! Seigneur, voilà les sentimens d'un vray Monarque.

Tongluk en ce moment embrassa le Bonze, l'assura d'une amitié parfaite, & montant sur un Trône qui lui étoit dû legitimement, & par la naissance & par l'exemple de moderation qu'il

venoit

venoit de donner, il regna depuis près de quatre ans, avec une satisfaction parfaite de la part de tous les Chinois.

QUe ce Prince est heureux, s'écria Malekalsalem, & que sa clemence est admirable; il est aussi l'objet de la tendresse de tout son peuple, reprit Holonja, & si quelque chose peut nous affliger, c'est qu'entre toutes les Sultannes que l'on a mises jusqu'à present dans son Serail, aucune n'a sçû toucher son cœur, & que s'il persevere dans cette insensibilité, nous ne verrons jamais sa posterité regner sur nos enfans; c'est la raison pour laquelle Tahi-Kia, Frere de mon Pere, & son premier Visir, m'a envoyé en Circassie; mais quelque merite qu'ayent les rares beautez que je

conduis à la Chine, je crains bien de n'avoir pas mieux réussi que ceux qui ont eu de pareilles commissions.

Cette prediction se trouva vraye; Holonja eut beau joindre les graces de l'art à celles de la nature, & parer les filles qu'il avoit amené à Tunquin, de tout ce qui peut relever l'éclat d'un beau visage; Tongluk les regarda toutes avec une indifference qui le mit au desespoir.

Malekalsalem & la Princesse de Georgie avoient accepté un logement à Tunquin chez Holonja; & ce jeune homme tâchoit, par toute sorte d'attention, de dissiper la tristesse qui les occupoit sans relâche; mais il ne pouvoit lui-même vaincre la sienne de n'avoir pas été plus heureux que les autres, il en témoignoit son chagrin au Roy, & à Gulchenraz dans des ter-

mes

mes touchans, lorsque cette Princesse prit ainsi la parole, vous ne devez point vous étonner de la froideur du Sultan vôtre Maître ; à sa place j'agirois de même, & cette indifference ne part que d'un cœur vraiment noble, & nullement attaché aux plaisirs des sens : Il n'y a pas une de ces belles filles qu'on lui presente, qui ne se tienne honorée de ses faveurs, c'est le Monarque qu'elles recherchent, & non pas Tongluk : Depouillez pour un moment ce Prince de toute sa grandeur : Elles n'auront peut-être que du mépris pour sa personne, il connoit le fond de leur cœur, & voit que la seule ambition leur fait souhaiter de partager son lit : Mais trouvez-lui une personne qui faisant peu de cas du Trône qui éblouït les autres, rejette sincerement les
hom-

hommages d'un Monarque, & ne le regarde que comme un simple particulier, vous exciterez alors dans ce Prince tous les mouvemens qui lui sont inconnus : Ah, Madame, reprit Holonja, que ces reflexions sont vrayes ? où trouver cette rare personne ? vous la voyez devant vos yeux, poursuivit Gulchenraz; le trône sur lequel j'ay été élevé m'a accoûtumé aux respects & aux soumissions que ne connoissent pas les filles que vous avez acheté en Circassie ; & si j'avois assez de beauté pour que votre Sultan jetta les yeux sur moi, quelque mérite qu'il puisse avoir d'ailleurs, je luy ferois bien connoistre la difference qu'il y a entre une Princesse comme moy & une esclave, & combien les sentimens de l'une sont élevez au-dessus de ceux de l'autre : une

noble fierté dans notre sexe le fait estimer, & c'est la facilité & l'empressement de presque toutes les femmes de l'Orient, qui les font tomber dans le mépris qu'elles méritent : Je vous parois peut-être trop savante pour mon âge: mais la Princesse ma mere dont le sang Royal élevoit le cœur au-dessus de celles de son sexe, m'a imprimé de si bonne heure ces leçons dans la mémoire, qu'elles y seront éternellement gravées.

Malekalsalem écoutoit sa fille avec admiration : en effet, s'écria-t'il, de toutes le Sultannes de mon Serail, aucune n'a sçû trouver le chemin de mon cœur, comme la charmante Abadan-Sciroux, mere d'Alroamat & de Gulchenraz; sa retenue, sa pudeur; tout m'enchantoit dans cette adorable Princesse, & la vie m'a toû-

jours

jours été à charge, depuis le cruel moment que je l'ay perduë pour jamais.

Eloignons les reflexions, reprit Holonja, je comprends fort, Seigneur, la solidité du raisonnement de Gulchenraz; mais l'execution en est fort difficile: des Princesses ne sont pas toûjours aussi belles que celles de Georgie, & comme il n'est pas aisé de penetrer dans leurs appartemens, nos Monarques ne voulant point risquer d'épouser une femme dont le mérite ne répondroit peut être pas aux idées de beauté qu'ils se sont formées, aiment beaucoup mieux s'en tenir à des Esclaves, dans lesquelles ils trouvent une entiere soumission, & dont l'amour propre leur fait croire qu'ils sont parfaitement aimez.

Aprés plusieurs autres entretiens sur cette matiere, Holon-

ja se retira dans son appartement; & si quelque chose pût le consoler de son peu de succés, c'est que deux Marchands d'Esclaves ayant presenté au Sultan de la Chine un trés-grand nombre de filles d'une extrême beauté, il n'en parut pas plus émû qu'il l'avoit été à la vûë des Circassiennes qu'il lui avoit été chercher avec tant de fatigue & de soin.

Il y avoit environ un mois que le Roy de Georgie & la Princesse étoient chez Holonja, qui s'éforçoit de leur plaire par toute sorte d'attention & de respects, lorsqu'il les pria de trouver bon qu'il leur presenta un frere qu'il avoit, & qui revenoit d'un long voyage d'où il avoit raporté des richesses considerables; Malekalsalem avoit trop d'obligation à Holonja pour lui refuser cette grace, &

Gulchenraz quelque repugnance qu'elle eût à se laisser voir sous les habits de son sexe qu'elle avoit repris en arrivant à la Chine, consentit à le recevoir: Aprés les premieres civilitez qui se font entre personnes de distinction, on se mit à table, & Uzum-quey, c'est ainsi que se nommoit le frere d'Holonja, y fit paroistre tant d'esprit & de vivacité qu'il attira plus d'une fois les regards de la Princesse; mais si Gulchenraz le vit avec quelqu'attention, il fut tellement touché des charmes qui regnoient sur son visage, & gouta si bien la délicatesse de son esprit, que peu s'en falut qu'il ne lui declara sa passion sur le champ; retenu cependant par la presence de Malekalsalem qui avoit quitté l'habit de Derviche, & qu'Holonja lui avoit dit estre pere de cette belle fil-
 le,

le, ainsi que par une noble fierté qui regloit toutes ses actions, il attendit un tems plus favorable, & que ses respects lui fissent comprendre ce que son cœur ressentoit pour elle; il ne manqua pas de se rendre assiduëment chez son frere à l'heure des repas, & découvrant à tous momens de nouvelles graces dans l'objet de ses vœux; que nous sommes heureux, mon cher frere, s'écria-t il un jour dans un transport qu'il ne pût retenir, que le Sultan de la Chine ignore le tresor que nous avons dans cette maison; la glace de son cœur seroit bien-tôt fonduë aux rayons des beaux yeux de votre charmante Hôtesse; & j'en mourrois de douleur: Mais je m'égare, continua-t'il, pardonnez belle Gulchenraz, ce mouvement involontaire, & ne soyez pas offensée

ſée d'une declaration auſſi impetueuſe, le reſpect ſçaura toûjours mettre des bornes à ma paſſion quelque vive qu'elle puiſſe eſtre... la Princeſſe rougit en ce moment, elle fut combattue pendant quelque temps par l'inclination ſecrete qu'elle reſſentoit pour Uzum-quey, & par la fierté qui regloit toutes ſes actions; mais ſe levant avec précipation, Uzum-quey, luy dit-elle, avec des yeux irritez, vous ignorez qui je ſuis, & il eſt bon de vous apprendre la diſtance qu'il y a de vous à moy, le Roy de Georgie que vous voyez devant vos yeux eſt mon pere, jugez ſi nos conditions ſont égales, rentrez en vous-même, & ne ſortez pas davantage du reſpect que vous me devez ſi vous ne voulez que je quitte auſſitôt la maiſon de votre frere: Vous êtes la Princeſſe

de Georgie, s'écria Uzum-quey en ce moment, oh Ciel ! que viens-je d'apprendre, & que vais-je devenir, ah ! belle Gulchenraz que ne ſuis-je en ce moment le Sultan Tongluk, pour vous offrir un cœur digne de vous.

Vous n'en ſeriez pas plus aimable à mes yeux, repliqua modeſtement la Princeſſe, l'éclat du Trône ne m'éblouit pas, & le Monarque de la Chine tout puiſſant qu'il eſt, n'auroit pas plus de droit qu'un autre ſur mon cœur, ſi je ne reſſentois pour lui cette ſecrette ſympathie, ſans laquelle le Roy mon pere m'a promis de ne point diſpoſer de ma main : Je vous avoueray même quelque choſe de plus pour ſoulager la douleur que je vois peinte dans vos yeux, & je l'avoueray ſans rougir ; dès le premier jour que

je vous ay vû, j'ay ressenty plus que de l'estime pour vous ; j'ay souhaité que vous fussiez né Prince, & que vous eussiez assez de courage pour remettre mon pere sur le Trône de Georgie, dont le traître Dilsenghin Roy de Bitlis nous a privé par surprise ; je vous aurois preferé à tous les Monarques du monde, & l'aveu de mon pere qui vous aime, auroit confirmé mon choix ; mais ces discours sont superflus, je suis élevée sur le Trône, & ce n'est que sur le trône que je dois disposer de mon Cœur.

Uzum-quey se jetta en ce moment aux pieds de Gulchenraz, Madame, lui dit-il, je connois la temerité de mon amour, je feray tous mes efforts pour le vaincre, & je ne vous parlerai jamais d'une passion qui vous offense ; alors s'étant reti-

ré remply de confusion: Holonja demanda mille fois pardon à Malekalsalem & à la Princesse de l'indiscretion de son frere : cet amát affligé fut plus de huit jours sans oser se presenter devát Gulchenraz; mais en ayant reçû un ordre exprès, il parut à ses yeux avec tant de timidité & de marques de douleur, que le Roy en ayant pitié, ordonna à sa fille de le rassurer par quelques marques de bontez, Uzum-quey, lui dit-elle, reprenez votre premiere gayeté, j'oublie l'offense que vous m'avez faite, & vivons je vous prie dans la familiarité où nous étions avant que nos plaisirs fussent troublés par l'aveu d'une passion à laquelle je ne puis & ne dois point répondre : Uzum-quey obéit, il reprit son ancienne façon de vivre, & s'aperçût avec une extrême satisfaction que

Gul-

Gulchenraz laissoit paroitre s'en choquer : il y avoit déja cinq mois qu'il voyoit tous les jours la Princesse, lorsqu'entrant un soir dans son apartement, Seigneur, dit-il à Malekalsalem, vous estes vengé, Dilsenghin n'est plus, vos fidelles sujets vous attendent avec une extrême impatience : voicy la lettre que vos Visirs vous addressent, & pour vous en convaincre encore mieux, regardez la teste du Roy de Bitlis que je vous apporte dans cette corbeille.

Quelle fut la surprise de Malekalsalem & de Gulchenraz à cette vûë, la teste encore sanglante de leur ennemi, & la lettre signée par tous les Visirs de Georgie ne leur permettoit pas de douter de ce qu'ils voyoient, par quel enchantement s'écrierent-ils, avez-vous pû executer des choses qui paroissent

sent si impossibles : rien ne l'est à l'extrême desir que j'avois de rendre service à la plus belle Princesse, de la Terre, repondit modestement Uzum-quey, vous partirez quand il vous plaira, Madame, pour la Georgie avec le Roi votre pere, & je vous y conduirai en moins de quatre heures. En moins de quatre heures, reprit la Princesse, ah Seigneur ! quelqu'envie que j'aye de retourner à Teflis, je ne suis point de ce voyage, il me paroist trop surnaturel, & trop perilleux, & j'aime mieux que mon pere & moi nous prenions la route ordinaire, que de hazarder ainsi notre vie : Elle ne courra aucun risque, continua Uzum-quey; & quand je vous aurai appris par quel moien vous êtes vengée, vous ne craindrez plus la voiture qui doit vous conduire à Teflis ;

mais le ſouper eſt preſt, & mon frere pour vous marquer la joïe qu'il a de votre rétabliſſement, veut nous regaler ce ſoir, je vous raconterai aprés le repas de quelle maniere ſe ſont executées tant de merveilles.

Malekalſalem & la Princeſſe paſſerent dans l'apartement deſtiné pour le ſouper, ils y trouverent les mets les plus délicieux, ſur tout un cochon (*a*) de lait farcy, le tout ſervy d'une extrême propreté, & s'étant mis à table ils ſe livrerent à la joye la plus parfaite.

Que je vous ai d'obligation, s'écroit de temps en temps le Roi de Georgie, non, mon cher Uzum-quey, je ne puis aſſez la reconnoiſtre, & il n'y a que Gulchenraz qui puiſſe m'en açquiter envers vous, vous n'eſtes

 pas

(*a*) La chair de pourceau eſt un mets exquis à la Chine.

pas né Prince, il eſt vray, mais la naiſſance dépend-t'elle de nous? la vraye nobleſſe conſiſte dans la vertu & dans les belles actions, & non dans une ſuite d'anceſtres que nous deshonórons ſouvent par des actions indignes : quelle joye n'aurois-je pas que ma fille voulût vous accepter pour époux, ah, s'il lui faut un Trône, je vous abandonne le mien, & je m'eſtimerai heureux d'eſtre votre premier Sujet.

Uzum-quey voyant que Gulchenraz ne s'oppoſoit pas aux intentions du Roi ſon pere, ſe jetta à ſes pieds, confirmez, lui dit-il, adorable Princeſſe, confirmez les volontez de Malekalſalem, mais qu'il ne lui en coûte pas le Trône, je renoncerois plûtôt à la poſſeſſion de ma Reine, que de priver ce Monarque de ſes droits.

La Princeſſe relevoit ſon amant d'un air fort interdit, elle ſouffroit ſans s'y oppoſer qu'il lui embraſſa les genoux, & qu'il lui baiſa la main, & Malck'alſalem les careſſoit l'un & l'autre de la maniere la plus touchante, lorſque l'on entendit un grand bruit dans l'antichambre, les portes s'ouvrirent avec violence, & l'on vit en un moment entrer plus de trente Eſclaves noirs le ſabre levé, & à leur teſte un jeune homme d'environ trente ans, plus beau que ce que l'on peut s'imaginer: Perfide Holonja, s'écria-t-il? eſt-ce ainſi que tu en agis avec ton Maiſtre, tu me preſente des Eſclaves qui ſont le rebut de la Circaſſie, & tu garde pour toi une beauté qui feroit honte aux Houris; ah, je t'apprendrai à te jouer ainſi de moi.

Ces paroles prononcées avec une excessive colere, & la confusion où se trouverent Holonja & Uzum-quey, firent connoître à Gulchenraz qu'un homme qui parloit d'un ton si absolu ne pouvoit être que Tongluk. Roi de la Chine, lui dit-elle avec fierté, les persõnes de mon rang n'ont point coutume d'être presentées à tes pareils cõme Esclaves; on ne les recherche que par la voye des Ambassadeurs, je suis Princesse de Georgie, & tu vois le Sultan Malekalsalem mon pere : un perfide usurpateur nous avoit obligé de sortir de nos Etats, & la fortune qui depuis ce momẽt sembloit nous avoir livré à ses revers les plus terribles, vient de se declarer en notre faveur, l'aimable Uzum-quey a reparé ses caprices en nous retablissant sur un trône que Dilsenhin Roi de Bitlis avoit en-

envahy sur nous : tu sçais de quelle maniere un Prince tel que toi doit en agir avec ses pareils ; traite-nous donc avec toute la dignité dûë à notre caractere, & pardõne à Holonja de ne t'avoir point averti que nous étions logez chez lui, je le lui avois deffendu, puisqu'aussi bien ma vûë n'auroit fait qu'augmenter en toi l'aversion que tu as pour tout notre sexe ; ah, Madame, s'écria le Sultan de la Chine, quelle injustice vous faites à vos beaux yeux, ignorez-vous leur pouvoir, & les avez-vous crû incapables de toucher mon cœur, oüi, adorable Princesse ! vous seule étiez en état de dissiper la froideur qui l'entouroit ; vous n'estes née que pour faire des miracles » mais que vois-je, vous changez de couleur, ah, mon amour vous gêne ; Uzum-quey, l'aimable Uzum-

quey

quey que j'ai vû à vos genoux, c'est ainsi que vous venez de le nommer, a trouvé le moyen de vous plaire... Seigneur, interrompit en ce moment Malekalsalem, je vois vôtre amour avec douleur ; mais les obligations que nous avons à Uzum quey sont si fortes que je n'ai pû les paier qu'en lui donnant Gulchenraz pour épouse: oh Ciel! s'écria Tongluk, quoi la charmate Gulchenraz preferetoit un simple particulier au Monarqne de la Chine; ouy, Seigneur, reprit la Princesse avec fermeté, j'aimois Uzumquey, sans qu'il le sçût, & avant même qu'il nous eût retabli sur le Trône, il a mis depuis ce temps la teste de notre ennemi sous nos pieds, ce service lui a acquis sur mon cœur un empire que l'aveu de mon pere authorise, je le regarde dés

ce moment cõme mon époux, & toutes les puissances de la Terre ne sont pas capables de me faire changer de resolution; au reste, Seigneur, continua la Princesse, d'un ton moins élevé, je me sçai fort mauvais gré d'avoir dérangé la froideur de votre temperament, assez d'autres rempliront une place que je n'ambitionne pas; car enfin votre heure est venuë; & s'il est vrai que vous ayez pû m'aimer comme votre Majesté m'en assure, vous ne serez pas long-temps sans vous attacher à quelque belle Sultanne qui répondra plus favorablement que moi à votre tendresse.

Que dit l'heureux Uzum-quey à des sentimens si nobles & si flateurs, poursuit le Sultan de la Chine; je dis, repliqua ce tendre amant en se jetant aux pieds de la Princesse, que mon bonheur

heur passe mes esperances, que j'ai enfin trouvé ce que je cherchois depuis si long-temps; un cœur désinteressé, & qui en moi n'aima que moi-même: mais adorable Gulchenraz, il est tems de me faire connoître pour ce que je suis, pardonnez-moi cet innocent artifice qui m'assure de votre cœur, vous voyez dans Uzum-quey, le vrai Roi de la Chine, dont celui qui vient de si bien joüer son personnage n'est que le fantôme; je connois le fond de votre ame, je ne dois point votre amour à mon rang, l'amant seul a obtenu l'aveu d'une passion dont le Monarque n'a pû avoir la preférence: j'ai le consentement du Roi votre pere, vous estes vengée de Dilsenghin par le secours d'un de mes Mandarins [a] devant lequel

(a) On compte à la Chine neuf Ordres de Mandarins, & chaque Ordre est divisé

lequel la nature est sans aucun voile, & qui maître des Elemens commande aux Genies qui les habitent avec une autorité si absolue qu'ils tréblent à sa voix, que vous reste-t'il à desirer aprés l'aveu que vous venez de faire en ma faveur? venez ma chere Princesse, venez monter sur un Trône, où vous allez faire le bonheur du Roi de Gannan & l'admiration de toute la Chine.

Malekalsalem & Gulchenraz étoient si surpris d'un pareil dénoüemét qu'ils en étoient comme immobiles; mais le faux Monarque s'étant retiré avec sa suite

en deux degrez, qui ont des marques particulieres pour les distinguer; mais cependant il n'y a veritablement que trois sortes de Mandarins; les premiers sont Gouverneurs de Province, les seconds sont Mandarins d'Armes, & ont le Commandement des Troupes, & les troisiémes sont Mandarins de la Loi ou de Lettres & exercent la Justice.

te par l'ordre de Tongluk, & Holonja aïant confirmé la verité de ce qui s'étoit passé en se prosternant aux pieds de la Princesse de Georgie pour lui demander pardon de cette petite trahison, elle le releva en lui donnant sa main à baiser ; quoi s'écria-t-elle, je trouve dans U-zum-quey le Sultan qui cōmande en ces lieux ? est-ce une illusion ? & tout ce qui vient de se passer n'est-il point l'effet d'un rêve ? non, Madame, reprit l'amoureux Sultan, rien n'est plus vrai qu'il ne tient qu'à vous de rendre heureux le Roi de la Chine : Holonja avoit excité ma curiosité en me parlát d'une belle Etrangere qu'il avoit chez lui, & dont le cœur, disoit-il, étoit aussi insensible que le mien ; je vous ai vû plusieurs fois sous differens déguisemens ; je me suis fait passer pour frere d'Holonja,

jà, afin de connoiſtre plus particulierement vos ſentimens ; ils n'ont fait qu'augmenter l'eſtime, & l'amour que j'avois conçû pour vous à la premiere vûë, vous avez dû vous en appercevoir, & quel fut mon étonnement quand j'apris que vous êtiez la Princeſſe de Georgie, ce qu'Holonja m'avoit caché juſqu'alors, dans le deſſein de vous venger du traître Dilſenghin ? j'ai eu recours au celebre Fum-Hoam, ce Mandarin de la loi dont je viens de vous parler, il m'a tranſporté à Teflis en moins de trois heures, je ſuis entré par ſon moyen dans la chambre de l'uſurpateur, je l'ai reveillé le ſabre à la main, & je l'ai provoqué au combat, le lâche a eu recours aux ſupplications les plus honteuſes, je n'ai pas crû devoir ménager ce ſcelerat ; je lui ai ôté la vie, & Fum-

Fum-Hoam ayant assemblé vos principaux Vizirs, je leur ai montré la teste de votre ennemi; je leur ai reproché leurs foiblesses, d'avoir reconnu ce traistre pour leur souverain : à cette veuë ils ont tous poussez mille cris de joye, j'ai fait faire alors main basse sur ses favoris, & sur ceux qui n'ont pas voulu reconnoistre leur Roi legitime; enfin maistre absolu dans la Ville de Tefflis, j'ai nommé deux de vos principaux Vizirs pour gouverner vos Etats jusqu'au retour du Roi votre pere, & aprés avoir reçû d'eux la lettre que j'ai remise entre ses mains, je suis reparti comme un éclair avec Fum-Hoam, & en aussi peu de temps, j'ai rapporté à Tunquin la teste de votre ennemi : voilà, Madame, ce que l'amour que j'ai pour vous m'a fait entreprendre ; cet amour

ne

ne sera-t'il pas recompensé par le don de votre cœur ; & differerez-vous à vous rendre aux tendres empressemens d'un Prince qui vous adore.

Chaque circonstance du recit du Sultan de la Chine augmentoit l'estonnement de Malékalsalem & de Gulchenraz ; Seigneur, reprit-t'elle en rougissant, je vous aime & puisque j'en ai fait la déclaration il n'y a qu'un moment, il n'est plus temps de le dissimuler ; mais ma religion est au-dessus de mon amour, vous estes idolâtre, & je suis Muzulmane ; vous adorez plusieurs monstres, dont la figure seule est horrible, & devroit vous faire abandonner leur culte : je ne connois qu'un seul Dieu, dont Mahomet est l'envoié & le grãd Prophete, vous ajoûtez foy au passage des ames d'un corps

dans un autre, c'eſt un des principaux point de votre Docteur (*a*) Chacabout, que je tiens abſurde & ridicule; voilà mes ſentimens, Seigneur, jugez ſi nous pouvons être attachés enſemble par des liens éternels à moins que vous ne me juriez par les ſermens les plus forts, que je pourray faire librement tous les exercices de ma Religion dans Tunquin; ah, Madame, s'écria Tungluk, je le jure par ma tête, qu'elle ſerve de but aux fleches de mes plus cruels ennemis

(*a*) Chacabout, nom d'un Solitaire qui enſeigna la métempſicoſe, ou le paſſage des ames d'un corps dans un autre; il promit une joye infinie à ceux qui obſerveroient ſa loy, & aſſura que ceux qui l'ayant reçû n'y auroient pas obéï exactement paſſeroient en divers corps pendant trois mille ans, avant que d'entrer dans le lieu des bien-heureux; ce Chacabout repandit ſa ſecte dans tout le Royaume de Siam, dans une partie du Japon, & de-là dans le Tunquin où il mourut.

mis si jamais j'entreprends de vous gêner dans votre religion ; mais je me flatte que vous ne serez pas toûjours si entiere dans vos resolutions, & que l'illustre Fum-Hoam vous fera connoître visiblement votre erreur, il m'a assuré que bien-tôt les Chinois & les Georgiens seroient soumis à la même divinité ; s'il ne vient pas à bout de ce qu'il m'a promis, je jure par le même serment, non seulement de me ranger de votre parti, & de reconnoître votre Mahomet pour le veritable Envoyé de Dieu, mais encore de détruire tous les pagodes de mon Empire, & de fouler aux pieds les statuës qui sont les objets de nos adorations ; sur cette assurance reprit Gulchenraz, je suis à vous, Seigneur, voilà ma main ; alors Tongluk transporté de joye ;

conduisit sa nouvelle épouse à son Palais à travers une haye de soldats qui tenoient chacun à la main un flambeau de cire odoriferente ; Fum-Hoam & les autres Mandarins firent sur le champ les ceremonies du mariage, & ces charmans époux aprés avoir conduit Malekalsalem dans un appartement superbe, se rétirerent ensuite dans le leur où ils se mirent au lit.

Aprés avoir donné les premiers jours aux plaisirs qui suivent ordinairement un mariage fait par l'amour, la Reine se ressouvint du Mandarin, Seigneur, dit-elle au Sultan, vous m'aviez promis de m'amener Fum-Hoam, pourquoi ne m'en parlez-vous plus ; il attend vos ordres ma belle Reine, répondit Tongluk, qu'on aille le chercher, le Mandarin arriva

au bout d'un quart d'heure, & aprés avoir rendu aux deux Sultans & à la Reine les respects qui leur étoient dûs, il reçut ordre de s'asseoir sur une pille de carreaux de velour: Illustre & sçavant Fum-Hoam, lui dit alors Gulchenraz, un homme à qui j'ay tant d'obligation, & qui a remis le Roy mon pere sur le trône d'une maniere si extraordinaire ne peut estre parvenu à ce dégré de sagesse & de capacité que par des avantures bien singulieres; je vous avouë que je serois fort curieuse de les sçavoir de votre bouche, il est très-aisé de vous contenter, Madame, dit alors le Mandarin; mais je commence par prevenir votre Majesté que je doute fort qu'elle ajoûte foi à ce que j'auray l'honneur de lui raconter, je sçay qu'elle est si prévenuë contre les

principes de nôtre religion ; qu'elle regardera comme autât de fables, des veritez qui en sont tout le fondement, cependant puisqu'elle veut estre instruite des principaux évenemens ausquels j'ay eu part, il est bon qu'Elle soit informée que notre ame est comme un cameleon, qui suivant les differens corps où elle passe, y prend des impressions differentes, & y est sujette à toutes les passions du corps qu'elle occupe, c'est ce qu'il faut, Madame, que vous ayez la bonté de me passer, quelque repugnance que vous ayez à le faire, si vous voulez entendre le recit d'histoires assez surprenantes, qui vous convaincront de la verité de ce que je vous avance : j'ay paru dans toutes les parties du monde sous des formes très-opposées, j'ay été par consequent
de

de toutes ſortes de religions & de tout ſexe, & j'ay par un pouvoir ſingulier conſervé juſqu'à preſent le ſouvenir des principaux faits qui ſont arrivez ſous mes yeux, ou auſquels j'ay eu quelque part: cela doit eſtre fort curieux, reprit Gulchenraz en riant, commencez donc le recit, je promets de vous écouter avec un plaiſir extrême, & de ne vous point chicaner par des reflexions qui pourroient vous embaraſſer, j'attendray à vous propoſer mes difficultez que vous ayez achevé tout ce que vous avez à me dire, & que vous ſoyez parvenu à l'état de Mandarin ſous la figure duquel je vous vois à preſent; mais comme ce recit ſera, ſuivant toutes les aparences, d'une aſſez longue haleine, je vous donneray tous les ſoirs les momens d'intervalle de la prome-

nade au souper, que j'avois destiné à la musique & au concert; la Princesse ayant alors fait connoistre par son silence qu'elle attendoit que Fum-Hoam parlât, ce grave Mandarin prit ainsi la parole.



PREMIERE SOIRÉE.

Histoire du Mandarin Fum-Hoam.

JE ne puis, Madame, me rappeller mes premieres avantures sans quelque horreur, puisqu'au moment que je quittay la Sphere celeste pour descendre en terre, j'animay un malheureux enfant qui devint par la suite un monstre de cruauté; ce fut en Perse que je nacquit sous le nom de Piurasb, mon pere qui étoit un pauvre berger, m'avoit laissé fort peu de biens, mais je, estant par mes intrigues, que

m'étant poussé auprés de Siamek, l'un de vos Rois Pischdadiens, (a) je parvins aux honneurs & aux premieres dignitez, quoique le luxe épouvantable dans lequel je vivois, dût me faire regarder les honneurs avec un certain mépris; la soif extrême de dominer s'empara tel-

(a) Pischdad, ce mot signifie en Persien un bon Justicier, il a été le surnom & le titre de Housschenk deux, Roi de la premiere race des Princes qui ayent regné en Perse, & qui ont pris de lui le nom de Pischdadian ou Pischdadiens; cette premiere race ou dinastie, si l'on en croit les Persans, est la plus grande du monde: en effet, elle comprend tous les Rois qui composent les Monarchies des Assiriens, Caldéens, Babiloniens, Medes & Perses.

Siamek étoit fils de Caïoumarrath, auquel les Historiens donnent mille ans de vie, il y en a quelques-uns qui ne comptent point Siamek parmi les Rois, parcequ'ils pretendent qu'il mourut avant son pere; d'autres assurent qu'il regna aprés lui.

tellemét de mon ame, que pour y parvenir je me mis au-dessus de tous les scrupules ; Favory de Siamek, j'avois la liberté de l'aborder à tous les momens du jour, je me lassay de ramper sous lui, je l'assassinai impitoyablement, & m'emparant ensuite du Trône avec facillité, je commis tant de crimes que l'on m'y regarda bien-tôt comme un tiran abominable ; il n'est point de violence & d'injustice que je ne commisse ; & point de nouveau supplice que je n'inventasse pour donner la mort à ceux qui s'opposoient à mes volontez, mais le Ciel las sans doute de me voir commettre tant de crimes, voulut m'humilier par les maladies les plus cruelles. L'extrême désordre dans lequel j'avois vécu dés ma plus tendre jeunesse avoit causé une si grande corruption

dans mes entrailles que je devins, quoique vivant, la pâture des animaux les plus vils, sans qu'il fut possible de m'en délivrer, & mon corps n'étant plus qu'une grande ulcere, je mourus dans les tourmens les plus longs & les plus horribles, & laissai dans la Perse un exemple épouvantable de la justice divine; mais, Madame, poursuivit Fum-Hoam, apprenez une métamorphose étonnante par sa singularité, mon ame n'eût pas plûtôt quitté le corps de ce cruel Roi de Perse, qu'elle se trouva renfermée dans celui d'une puce.

Si je me sentis humilié par ce changement, j'eus du moins encore pour quelque temps la satisfaction de ne me point voir privé de sang humain dont j'avois été si avide, j'eus même bien-tôt sujet d'exercer dans ce

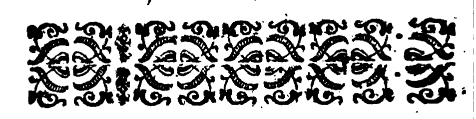
petit

petit corps des mouvemens singuliers de vengeance : étant Piurasb, j'avois un serail remply des plus belles filles de tout l'Orient, gardées par des Esclaves, que le moindre de mes regards faisoit trembler de frayeur : à peine eus-je cessé de vivre que celle de mes femmes que j'avois aimé le plus, & que je croyois répondre de bonne foy à ma tendresse, suivit sans crainte tous les mouvemens de son cœur ; elle aimoit à la fureur un jeune Persan qui travailloit à mes jardins, & qui pour y entrer sans consequence contrefaisoit le fol ; elle l'introduisit dans sa chambre, & lui donna la place que j'occupois ordinairement ; vous ne pourrez vous empêcher de rire, Madame, quand je vous dirai que je crevois de rage dans mon petit corps d'entendre les railleries

de la Sultanne, favorite à mon sujet, les imprécations qu'elle donnoit à ma mémoire, & les transports avec lesquels elle recevoit les caresses de son amant, je m'élançay de fureur en ce moment sur le plus beau corps qu'il y eut dans toute la Perse, je le mis tout en sang par mille picqueures, & ma colere redoublant à chaque instant, elle m'aveugla tellement, que je me jettai de moi-même dans les doigts de ma perfide Sultanne, où je reçûs bien-tôt la mort; ah, ah s'écria Gulchenraz en riant, la plaisante & risible avanture; & que devint ensuite l'ame qui occupe aujourd'hui le corps de l'illustre Fum-Hoam? vous plaisantez, Madame, reprit le Mandarin, je sçavois bien que le dénouement de cette histoire vous feroit sortir de votre serieux, mais

quoique vous la regardiez comme une fable, elle n'en est pas moins vraye.





HISTOIRE

Du Charlatan Indien, & de son Chien.

AU sortir du corps de cet insecte, poursuivit Fum-Hoam, je passai dans celui d'un petit chien appartenant à un Charlatan appellé Kalem, qui étoit pour lors à Arracan (a) mon instinct égaloit l'esprit humain, j'étois d'une extrême beauté, d'une docilité surprenante, chacun vouloit m'acheter; mais le Charlatan me mettoit à un si haut prix que personne ne s'offroit pour en donner la som

[a] Ville Capitale d'un Royaume du même nom sur la Riviere de Marteban, dans l'Inde de-là le Gange.

somme qu'il demandoit ; on ne parloit dans tout Arracan que de mes gentillesses, elles exciterent la curiosité d'une trés-riche & trés-jolie veuve, elle fit appeller mon maistre, mais en entrant chez elle il fut tellement ébloüi par la vivacité de ses yeux, qu'il changea d'intention à mon sujet ; Deriai, c'est ainsi que se nommoit cette veuve, se récria d'abord sur ma petite figure ; aprés avoir vû tous mes exercices, elle en fut encore plus enchantée ; combien voulez-vous me vendre ce petit animal ? dit-elle à Kalem ; Madame, reprit-t'il, il n'est plus à vendre, il est à vous dés-à-present, mais à une condition que je crains que vous n'acceptiez pas ; je n'ai pû soûtenir la vûë de tant de beautez sans en estre vivement touché, je vous aime, Madame, & quoi-
que

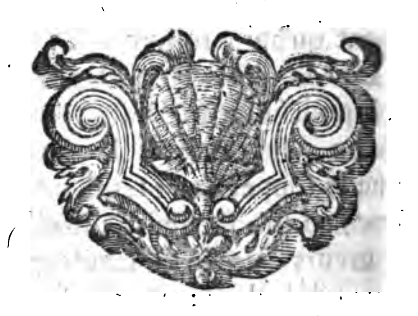
que je passe en ces lieux pour un Charlatan je suis d'une naissance illustre, repondez à ma tendresse, & permetez que je sois heureux auprés de vous : voilà le prix que je mets à mon chien.

Deriai fut si surprise de cette proposition qu'elle en entra dans une violente colere ; qui que tu sois, lui dit-elle, sors de ma presence, si tu ne veux que j'appelle mes Esclaves pour te faire assommer : je ne vous le conseillerois pas, Madame, lui dit mon maistre, je crains peu vos menaces, & je repousserois bien-tôt leurs mauvaises volonté, la belle veuve outrée de ces discours fit venir ses Esclaves ; & leur ayant ordonné de maltraiter Kalem, il n'eût pas plûtôt soufflé sur eux une poudre qu'il tira d'une boëte de coco, que loin de s'attaquer à lui

luy ils se chargerent les uns les autres avec tant de fureur qu'ils tomberent bien-tôt aprés à terre comme morts ; alors Kalem addressant la parole à Deriai, vous connoissez une partie de mes secrets, lui dit-il, je vous laisse, Madame, dans l'estonnement où vous estes, vous reflechirez sur la passion toute respectueuse que je ressens pour vous, je me presenteray dans quatre jours à votre porte avec mon chien, j'espere que vous me recevrez plus favorablement qu'aujourd'huy.

Le Mandarin Fum-Hoam alloit poursuivre son histoire lorsqu'on vint avertir la Reine que le souper étoit servi ; ah, que j'en suis fâchée, dit-elle, je meurs d'envie de savoir quel accueil la belle veuve fit au Charlatan ; c'est ce que V. M. sçaura demain, reprit le Mandarin,

darin, je ne manqueray pas, Madame, de me trouver à l'heure marquée à la porte de votre cabinet ; je vous en prie, ajoûta-t'elle, vous ne sçauriez me faire plus de plaisir, alors s'étant levée pour aller se mettre à table avec le Sultan son époux & le Roy de Georgie, Fum-Hoam se retira chez lui.



II. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire du Charlatan, Indien, & de son chien.

LA Reine de la Chine étant le lendemain rentrée de la promenade, trouva le Mandarin qui l'attendoit, elle le fit passer dans son cabinet, & chacun s'étant mis à sa place, il reprit ainsi la parole: mon maitre s'étant retiré, laissa la belle veuve dans un étonnement extrême; la jeunesse, la bonne mine, & l'extrême propreté de Kalem lui repasserent plus d'une fois dans l'esprit, mes petites gentillesses l'occuperent sans cesse, & ce fut avec une extrême impatience de sa part que le quatriéme jour arriva; on nous intro-

troduisit dans sa chambre suivant ses ordres, & mon maître m'ayant d'abord remis entre ses mains, se jetta ensuite à ses genoux : belle Deriai, lui dit-il, oubliez, je vous en conjure, l'insulte que je vous ai faite dernierement, j'y fus contraint pour éviter les effets de votre colere ; mais si c'est vous offenser que de vous dire que l'on vous aime, je vous avoüe que je suis aujourd'hui mille fois plus coupable que dans ma premiere visite ; au reste, Madame, je ne vous offre point un cœur indigne de vous, je suis fils d'un Visir du Roi de Golconde, mon pere qui n'a que moi d'enfans a voulu me marier contre mon inclination, j'ai fui un engagemét pour lequel j'avois une extrême répugnance; ses menaces m'ont fait sortir de Golconde avec une bourse pleine d'or que je lui ai

enlevée, j'ai parcouru les Indes & une partie de la Perse pendant deux ans, je me suis lié de societé avec le plus habile Charlatan de l'Orient, j'ai gagné sa confiance, il ne m'a caché aucun de ses secrets, & nous reprenions ensemble la route de Golconde, (a) parceque j'ai appris que mon pere y étoit mort, lorsque j'ai eu le malheur de le perdre à Bantan [b] par un accident causé par le feu, & dont toute sa science n'a pû le preserver. Il étoit allé souper à la campagne chez un grand Seigneur où il fit la débauche, l'on y passa une partie de la nuit à table, & le vin leur ayant échauffé la cervelle, ils s'endormi-

[a] Grande Ville dans la Presqu'Isle, entre le Gange.

[b] Ville Maritime, celebre pour son commerce, elle est située dans la partie Occidentale de Java près du détroit de la Sonde, & vis-à-vis l'Isle de Samatra.

mirent dans la ſalle du feſtin; les Eſclaves ſuivirent l'exemple de leur maitre, & l'un d'eux ayant dans l'ivreſſe mis le feu dans un eſpece d'ofice voiſine de la ſalle, ils furent tous étouffez avant qu'on eut pû leur porter aucun ſecours; je reſſentis une douleur ſans égale de ſa perte, je m'emparai de toutes ſes drogues, & du livre où étoient renfermés ſes ſecrets. Je vins à Arracan dans le deſſein d'y faire fort peu de séjour, les gentilleſſes de mon chien exciterẽt votre curioſité, vous me fites apeller dans votre maiſon, & depuis ce moment j'ai perdu entierement ma liberté; devenez mon épouſe, belle Deriai, ne differez plus le bonheur du plus amoureux de tous les hommes, & venez à Golconde y partager avec moy des biens immenſes que le Viſir mon pere m'a laiſſé en mourant.

Mon

Mon maiſtre, pourſuivit Fum-Hoam, prononça ces paroles d'un ton ſi paſſionné, que Deriaï ſe laiſſa vaincre, elle lui donna ſa foy, reçût la ſienne, & je les vis peu de temps après ſe feliciter l'un l'autre ſur le bonheur qu'ils avoient de ſe poſſeder mutuellement; après avoir pris des meſures juſtes pour ſe voir ſouvent, Kalem ſe retira, & me laiſſa à ſa nouvelle épouſe, que j'aimay bien-tôt au-delà de tout ce que l'on peut s'imaginer; rien en effet n'étoit plus aimable qu'elle; l'on voyoit ſans ceſſe l'amour voltiger dans ſes yeux qui paroiſſoient plus clairs & plus brillans que deux étoiles; il y avoit une grace enchantée répandue dans toutes ſes actions; ſon ris, ſes paroles les plus communes, ſes moindres mouvemens, ſes ſoupirs, ſes plaintes, tout juſqu'à ſes

mépris, avoit un certain charme qui alloit droit au cœur; jugez, Madame, si Kalem devoit s'estimer heureux dans la possession d'une si charmante épouse.

Comme la jalousie a toûjours les yeux ouverts, un jeune Seigneur Indien qui étoit fort amoureux de ma nouvelle maîtresse, ne fut pas long-tems sans s'apercevoir des frequentes visites de Kalem; il en parla à Deriai d'une maniere assez meprisante, elle le traita mal, & cet amant outré de dépit sema dans tout son quartier des bruits fort injurieux à sa réputation: comme ils parvinrent bien-tôt jusqu'à elle, elle s'abandonna à une douleur excessive; elle avoit des raisons pour ne pas déclarer son mariage, il n'y avoit pas deux mois qu'elle étoit veuve; & cette déclaration l'auroit

couverte d'infamie;on lui auroit reproché son incontinence : Kalem lui proposa vainement de partir pour Golconde: Elle ne voulut pas donner cette atteinte à sa réputation ; & le pria de s'absenter pour quelques jours d'Arracan, afin de dissiper tous ces bruits injurieux : il obéit avec une peine extrême à un ordre aussi cruel , & fit croire qu'il prenoit la route de Perse.

Deriai pendant ce tems , livrée à la douleur la plus amere, cherchoit dans son esprit quelque expedient pour concilier les interests de son amour avec ceux de sa réputation , elle s'ennuyoit extrêmement de ne point voir Kalem ; lorsque se rappellant que je connoissois parfaitement toutes ses volontez , & que même assez souvent je la faisois entendre à ses Esclaves , ses larmes redoublerent

elles me baisa avec tendr ce. ah, plût aux Dieux, dit-elle, que tu pûsses en ce moment m'amener icy mon cher époux, comme tu faisois venir mes Esclaves à mes moindres signes ; quelle obligation ne t'aurois-je pas ? A peine, Madame, Deriai eût-elle achevé de parler que sautant de dessus elle je descendis promptement l'escalier, & j'eus la fortune si favorable, que sortant par un trou de la muraille par où s'écouloient les eaux, je rencontray dans la rue Kalem déguisé en vieille, mais si parfaitement changée de figure, que sans l'odorat que j'avois extrêmement fin je n'aurois jamais pû le reconnoistre ; je sautay dans ses bras, je lui fis mille caresses, & ce tendre époux se servant de ce prétexte pour entrer dans la maison, heurta à la porte & se fit presenter à Deriai

comme une bonne femme de ses voisines assez pauvre qui lui rapportoit son chien qu'elle venoit de trouver dans la rue: Deriai n'eût pas de peine à reconnoistre Kalem sous l'habit de vieille, d'autant plus qu'en lui serrant la main elle vit quelques larmes couler de ses yeux ; elle fit retirer ses Esclaves, & après avoir passé une heure entiere entre ses bras, sans presque pouvoir ouvrir la bouche, tant elle étoit penetrée de joye & de douleur, elle fit entendre dans sa maison qu'elle ne pouvoit mieux récompenser cette bonne femme du service qu'elle venoit de lui rendre, qu'en la gardant pour avoir l'œil sur ses Esclaves; Kalem resta donc avec Deriai, & jouissoit tranquillement du plaisir d'estre aimé d'une des plus belles femmes des Indes, lorsque son bonheur cessa tout

d'un coup par l'accident le plus étrange.

III. SOIRE'E.

Suite de l'histoire du Charlatan Indien, & de son chien.

KAlem & sa chere épouse étoient tellement enyvrez de leur bonheur, qu'ils étoient sans cesse occupez l'un de l'autre ; le passage si subit de la tristesse à la joye causa à ma maistresse beaucoup d'émotion: & la fievre lui étant survenue pendant quatre ou cinq jours que Kalem passa au chevet de son lit, on me négligea tout-à-fait, & l'on oublia de me donner de l'eau : je couchois ordinairement avec une jeune Esclave de Deriai, à laquelle je m'étois fort attaché ; elle ne comprit

pas par mes abboyemens & par mes plaintes que je ressentois une soif très-violente, & loin de me donner à boire elle me presenta des conserves ambrées que j'aimois beaucoup, & qui exciterent encore l'ardeur extrême qui me brûloit les entrailles; elle parvint à un tel excés que je me sentis forcé par une puissance inconnue de mordre à la cuisse cette jeune fille; soit que la pudeur l'empescha de découvrir son mal, soit qu'elle ne le crût pas si grand qu'il étoit, elle n'en parla à personne, & laissa penetrer si avant le venin que je lui avois communiqué; qu'à peine Deriai commençoit à estre quitte de sa fievre que son esclave tomba dans des symptomes qui firent connoistre évidemment les effets de la rage; on découvrit alors l'origine de son mal par l'horreur que j'avois

pour l'eau, & l'on en fut encore mieux convaincu quand on me vit avec des yeux étincelans de fureur attaquer tous les Esclaves de la maison, & les poursuivre sans abboyer, la gueule béante, & couverte d'écume.

Ma chere maîstresse fut au desespoir de me voir réduit en cet état, & d'estre obligée de faire étouffer cette jeune fille, elle sentoit doublement la perte qu'elle alloit faire, outre la tendresse qu'elle avoit pour moy; je faisois sentinelle à la porte de sa chambre lorsqu'elle étoit renfermée avec son époux: mes abboyemens lui faisoient entendre l'approche de ses Esclaves, & il n'étoit pas possible qu'elle fût surprise pendant que je veillois exactement pour sa sûreté: Jugez donc, Madame, si ce ne fut pas avec un chagrin violent qu'elle put se resoudre à ordonner

ner qu'on allât me jetter dans la riviere; l'on exécuta adroitement ses ordres, je fus saisi, on m'attacha une pierre au col, & l'on me porta dans la Riviere de Martaban; Deriai fondoit en larmes au souvenir de mes petites gentilesses, & Kalem tâchoit par les caresses les plus tendres de dissiper sa douleur, lorsque deux freres de son mari deffunt entrerent dans son apartement sans qu'elle fût préparée à cette visite; l'état où ils la trouverent avec Kalem ne leur permit pas de croire que cette fausse vieille fût une femme, ils soupçonnerent Deriai de se livrer à la débauche, & se croyant assez convaincus de l'outrage qu'elle faisoit à la memoire de leur frere, ils se jetterent sur elle & sur Kalem, qu'elle tenoit entre ses bras, & le percerent de vingt coups de poignard.

Pendant que cette sanglante

& cruelle scêne se passoit j'étois dans la riviere à me débattre, je vins à bout de couper avec mes dents la corde attachée à la pierre qui m'avoit fait aller à fond, & étant remonté audessus de l'eau, dont la grande froideur avoit amorty ma rage, je me sentis délivré de la brûlante ardeur qui me devoroit, & je repris ma course vers la maison de Deriai; mais quelle fût ma surprise en y entrant de n'y trouver que sang & qu'horreur de toutes parts; les assassins de Kalem & de ma chere maîtresse étoient encore dans la maison, je me jettay à eux, je les mordis où je pus les atteindre, & si ma force avoit égalé ma fureur je les aurois devorés, ayant appris que j'étois malade ils recoururent aux remedes ordinaires pour se faire guerir; mais soit que nos Dieux voulussent les punir
de

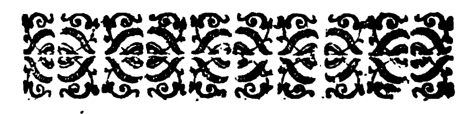
de leur brutale cruauté, soit qu'il me fût encore resté quelques mouvemens de rage, ils moururent peu de temps après dans des accés de fureur si violens qu'ils se dévorerent eux-mêmes; pour moy, Madame, livré au desespoir que je témoignois par des heurlemens affreux qui arrachoient des larmes des assistans, je me jettay sur les corps de ces malheureux époux de la mort desquels j'étois la cause innocéte, puisque j'aurois empesché de les laisser surprendre si j'avois été dans ma situation ordinaire, je léchay leurs playes, & me refusant tout aliment j'expirai bientôt de douleur à leurs pieds, & je fus consumé avec eux sur le même bucher.

Ah, aimable petit chien, dit alors la Reine de Gannan, que je plains ton sort & celui de ces époux infortunez; mais sage

Fum-Hoam vous fûtes sans doute plus heureux dans le corps que vous animâtes ensuite? Pas de beaucoup, Madame, répondit le Mandarin.



HISTOIRE



HISTOIRE

de Massouma.

SAns sortir des Indes, je passay dans celui d'une jeune fille de Bisnagar [*a*] & je naquis de parens autant relevez par la noblesse de leurs ancêtres que par leurs richesses immenses ; on m'appella Massouma, & mon pere qui n'avoit que moi d'enfans, mit tous ses soins à me chercher un mary digne de moi, lorsque je fus parvenuë à l'âge de dix-sept ans ; je n'étois nullement belle, au contraire j'étois

(*a*) Ville au pied des Montagnes de Gate, qui partage ce Royaume entre les deux Rois de Golconde & de Visapour.

tois même un peu contrefaite; mais cela n'empescha pas qu'un Seigneur des mieux faits de Bisnagar, & d'une bravoure égale à celle des premiers Héros des Indes ne me rechercha en mariage; j'avois beaucoup d'esprit, & ce merite réparant les deffauts de ma personne, nous nous aimâmes avec une passion sans bornes, que la jouissance n'éteignit pas: A peine y avoit-il six mois que nous étions mariez, que la guerre s'estant vivement allumée entre le Roy de Bisnagar & celuy de Narsingue: [a] Mansour, c'est ainsi que s'appelloit mon époux, vola au secours de son Prince; il commandoit un des principaux corps de son armée, & comme un foudre de guerre, il avoit taillé en piece tout ce qui s'opposoit

[a] Grande Ville vers le Golfe de Bengale dans la côte de Coromandel.

ſoit à ſa valeur, & fait pencher entierement la victoire de notre coſté, lorſque ſe livrant à une ardeur trop inconſiderée, il perça juſques dans l'armée ennemie: tout fuyoit la peſanteur de ſes coups; mais n'ayant pû eſtre ſuivi des ſiens, les ennemis honteux de ſe voir ainſi maltraités par un ſeul homme tournerent teſte & l'environnerent; ils reſpecterent vainement ſa bravoure, & lui crierent de ſe rendre, Manſour ne répondit à leur honneſteté qu'à grands coups de ſabre, & ſe jettant comme un lyon ſur eux, il ſe deffendit jusqu'au dernier ſoupir, & percé de mille coups, il mourut ſur un monceau d'ennemis, faiſant envier ſon ſort à ceux même qui le mirent en cet état. Si la mort de mon époux fut arrivée au commencement du combat, les choſes auroient
bien

bien changé de face ; mais la fortune s'étoit déja déclarée pour le Roy de Bisnagar qui l'achetoit trop cher, puisqu'il venoit de perdre le soutien de sa couronne: nos soldats aprés la victoire, trouverent le corps de mon époux, la fureur étoit encore peinte dans ses yeux, ils me le rapporterent en cet état : ah ! Madame, je fus si troublée en ce moment, qu'à peine pus-je proferer la moindre plainte & répandre une seule larme; mes yeux se couvrirent d'un voile mortel, & je tombai dans une foiblesse si longue, que l'on eut toutes les peines imaginables à me rappeller à une vie qui m'étoit odieuse.

Déchirer mes vêtemens, m'égratigner le visage & la poitrine, m'arracher les cheveux, tout cela fut le moindre témoignage de ma vive douleur ; pour l'aug-

l'augmenter encore, je fis embaumer le corps de mon époux avec les parfums les plus precieux; je le fis placer sur un lit magnifique, & le jour & la nuit je lui donnois sans relâche des marques de ma tendresse la plus sincere, en l'arrosant abondamment de mes larmes.

Il n'y avoit pas huit jours que je menois une vie aussi triste, lorsqu'une bonne veuve, dont la chambre avoit veuë sur ma maison courut un matin toute essouflée chez mon pere; Seigneur, lui dit-elle: jusqu'à present votre fille avoit passé pour un modele de vertu conjugale, venez la voir se démentir en un moment de cette reputation que nous lui croiyons si legitimement acquise, elle est actuellement entre les bras d'un nouvel amant qui la console de la perte du brave & illustre Mansour.

IV. SOIRE'E.

Suite & conclusion de l'Histoire de Massouma.

MOn pere, continua Fum-Hoam, fût étourdi d'une nouvelle si peu conforme aux sentimens que j'avois fait paroistre jusqu'à cette heure ; pressé par les sollicitatiõs de cette femme, il prit son poignard ; & penetrant avec elle jusques dans ma chambre, il fut dans une surprise extrême de ne trouver d'autre objet de ma tendresse, que le corps de mon cher époux ; c'étoit à sa belle bouche, que la mort avoit alors privée de ses plus vives couleurs, que je donnois mille baisers, lorsque cette

cette femme sans trop s'informer du motif de ma tendresse, & n'ajoûtant foy qu'à une vûe troublée, courut avertir mon pere du deshonneur qu'elle croyoit que je faisois à sa famille; peu s'en fallut que le vieillard n'abbatit la teste à cette indiscrette voisine que la fuite deroba à sa colere; il me raconta le sujet de sa visite, & prenant pitié de l'état affreux où j'étois, il ne jugea point de meilleur remede à ma douleur que d'oster de devant mes yeux l'objet de mon affliction: pour cet effet il fit, malgré mes instantes prieres, & suivant les ordres du Roy de Bisnagar, élever un bucher superbe au devant de ma maison & se disposa, conformement à l'usage du pays à y faire reduire en cédre le corps de mon époux: preste à me voir privée de ce cher objet de ma tendresse que

la mort m'avoit si cruellement enlevé, je faisois des rugissements semblables à ceux d'une Lionne qui a perdu ses petits Lionceaux, & dans le temps que l'on allumoit le feu du bucher, je montay sur la terrasse de ma maison & m'élançant courageusement à travers les flammes, j'eus la consolation de mourir en embrassant mon cher Mansour..

A peine eus je quitté le corps de cette vertueuse Indienne que je passay successivement dans plusieurs autres, dans lesquels il ne m'arriva rien de singulier : je fus Abeille, Grillon, & Souris. Oh, combien, reprit Gulchenraz, devez-vous avoir vû de choses secretes sous cette derniere forme : ce seroit, Madame, continua le Mandarin, vouloir trouver le fond d'un abîme que d'entreprendre de vous faire le

recit de toutes les friponneries que j'ai vû ou entendu faire sous cette figure ; que de filles j'ai vû n'en porter que le nom, & se livrer à des desordres extrêmes ! que de veuves remariées en secret ou vivre dans l'incontinence ! que de vieillards revenus en enfance par l'extravagance de leur conduite ! que de riches reduits à la derniere misere par la débauche ! que de gueux que l'opulence rendoit insolents ! que d'Hipocrites j'aurois pû demasquer si j'avois eu l'usage de la parole ! à combien de Cadis n'ai-je point vû vendre la justice ? que de Bonzes, de Derviches, & de Calenders, n'ai-je point connu pour être des scelerats parfaits sous des dehors de mortification & de pieté ; car enfin, Madame, il n'y avoit ni Cour, ni Chambre, ni Palais, ni Conseil, ni Appartement si exacte-

ment fermé, où je ne pusse passer ; & rien n'échapoit à un œil qui voyoit tout ; & que rien n'empêchoit de tout observer; mais aprés avoir été sept ans sous la peau de cette petite beste & avoir parcouru une partie de la Perse, & des Indes, je peris enfin comme presque toutes mes semblables, je fus surprise & étranglée par un chat.



AVAN-



AVANTURES

de l'Iman Abzenderoud. (a)

JE me trouvay en un instant à Ormus dans le corps d'un jeune homme nommé Abzenderoud, qui par une profonde lecture de l'Alcoran parvint à être (*b*) Iman : malgré cette dignité qui devoit me rendre plus circonspect, j'avois toûjours été fort libertin ; mais le grand Prophete par une punition assez singuliere me remit dans

(*a*) Ce nom en Persien signifie Fleuve d'eau vive.

[*b*] L'Iman est un espece de Curé.

dans le bon chemin : il y avoit dans mon quartier une jeune veuve d'une beauté achevée & qui étoit fort soupçonnée de galanterie ; elle mourut étranglée par un os qu'elle avalla en mangeant avec trop de precipitation, & comme sa maison dépendoit de ma Mosquée, je fus appellé pour l'Abdest ; [a] & dans

(a) L'abdest ou l'ablution des corps est un point des plus essentiels dans la Religion de Mahomet ; non seulement ses Sectateurs s'en servent pour netoyer les corps, mais ils s'imaginent encore par ce moyen purifier les ames de toutes leurs impuretez ; quiconque parmi eux feroit sa priere, sans avoir satisfait à ce devoir, passeroit pour un pecheur abominable, & les femmes Mahometanes y obéissent si ponctuellement que le linge qu'elles quittent, est aussi propre que le linge blanc que prennent bien des femmes des autres nations : non seulement cet usage est établi pendant leur vie mais même après leur mort, & ce sont les Imans, & leurs Muezins, c'est-à-dire, des especes de Vicaires, qui ont soin de laver les corps morts.

dans l'émotion que je ressentis à la vûë de tant de beautez, je ne pus m'empêcher de m'écrier avec beaucoup d'indiscretion ; ah ! grand Prophete, que je m'estimerois heureux d'avoir goûté avec cette belle veuve les plaisirs que vous reservez aux vrais croyans avec les (*a*) Houris: à peine, Madame, eus-je prononcé ces paroles indécentes à mon caractere, & à ma fonction, que ma main qui étoit alors posée sur le visage de cette femme, fit un mouvement involontaire : sans sçavoir comment cela s'étoit fait, je me trouvai le doigt dans sa bouche, & ses dents me le serrerent avec tant de violence, que je jettai des cris très-perçants : mon étonnement fut égal à ma douleur, & mal-

(*a*) Ce sont des filles Vierges que Mahomet promet aux bons Mulzumans dans son Paradis.

malgré tous mes efforts je ne pus jamais retirer ma main: j'eus beau demander pardon au Prophete de mon insolence , mes prieres ne furent pas exaucées ; & pour éviter le scandale , je pris & j'executai la resolution de me couper le doigt , & je me retiray tout en sang dans la maison , feignant d'avoir fait par mal - adresse cette malheureuse operation dont je fus très - malade.

Une punition aussi étrange me fit rentrer en moi-même, & m'attacha tellement aux devoirs de mon employ , que j'y étois regardé comme un homme cheri du grand Prophete ; j'étois si fort addonné à la priere , qu'à quelque heure que l'on entrât dans ma Mosquée, on me trouvoit toujours lisant l'Alcoran , ou dans une profonde meditation; tant de vertus causerent de

l'envie aux autres Imans : ils a-posterent une jeune fille pour m'engager à me soüiller avec elle ; je resistai courageusement à cette tentation, & je renvoyai cette impudique avec menaces ; elle fut si irritée de la maniere dont je l'avois traitée, que resoluë de s'en venger, elle s'abandonna à l'un de ces Imans, & ne se sentit pas plutôt enceinte, que poussant l'impudence au souverain degré, elle eut la hardiesse de m'accuser de lui avoir fait violence dans la Mosquée même dont j'avois l'administration : une telle profanation émût le peuple contre moi ; mes Confreres les Imans ne s'y épargnerent pas, & par leur credit, on me jetta dans un Cachot des plus noirs, où je souffris cruellement jusqu'au moment des couches de cette malheureuse : le Cady en ce moment m'a-

yant fait conduire au chevet de son lit, saisit l'instant qu'elle ressentoit les douleurs les plus vives, & ayant de nouveau receu sa declaration, j'allois estre livré au dernier supplice, si je n'avois eu recours au même Prophete qui m'avoit si severement puni au sujet de cette veuve; puissant Mahomet, m'écriai-je, en prenant dans mes bras l'enfant auquel cette calomniatrice venoit de donner le jour, vray pere des croyans, source de lumiere & de verité, ne permets pas que l'imposture triomphe de mon innocence; denouë la langue de cet enfant, qu'il declare lui-même quel est son veritable pere.

A cette priere si fervente, & accompagnée de mes larmes, le croirez-vous, Madame, l'enfant qui venoit de naître, prit la parole très-distinctement,

nom,

nomma l'Iman qui étoit son pere, me declara très-innocent de la prophanation dont on m'accusoit, & fit entendre que c'étoit à la sollicitation de ce même Iman qui étoit present, & de deux de ses confreres, que sa mere avoit entrepris de me perdre & de m'ôter la reputation avec la vie : après une declaration aussi autentique je fus bien-tost vengé de mes ennemis : la calomniatrice & les trois Imans convaincus par la force de la verité avouerent leur crime, furent conduits hors de la Ville, & brûlez vifs ; l'on me rendit ma Mosquée, & je fus toûjours depuis ce temps regardé dans Ormus avec tout le respect imaginable.

Pour remercier l'enfant qui avoit fait connoistre mon innocence, je pris soin de son éducation, je lui donnai une bonne

nourrice, & ce jeune homme, qui par la suite succeda à mon emploi, fit bien connoître sa Sainteté dès la mamelle, & donna encore en deux occasions des preuves très-visibles du choix que Mahomet devoit faire de sa personne pour être le soutien de sa Religion.

Un jour que sa Nourrice le tenoit entre ses bras, voyant passer un Cavalier Persan de bonne mine, richement vêtu, & bien monté; elle dit aussi tôt, d'un ton de voix assez élevé, plût à Dieu que mon enfant fût un jour semblable à ce magnifique Seigneur: l'enfant quitta aussi-tôt la mamelle, regarda fixement le Cavalier, & prononça distinctement ces paroles; Ne souffrez pas, Seigneur, que je ressemble jamais à cet homme dont la conscience est un égout d'iniquité. La Nourrice étoit

étoit dans une surprise sans égale de cette reponse, lorsqu'un homme que l'on fustigeoit passa devant sa porte: Ne permettez pas, grand Dieu, qu'il en arrive jamais autant à mon fils, s'écria-t-elle; mais son nourrisson se tournant vers elle souhaita d'avoir le même sort: Apprenez, lui dit-il, à ne jamais juger sur les aparences; ce Cavalier si magnifique qui vient de passer, est le veritable coupable du crime dont on punit cet homme; son innocence le rend tranquille dans le supplice même; au milieu des outrages qu'il souffre, il dit incessament, je suis content, Dieu me suffit, c'est lui qui me tiendra compte de ce que j'endure: ainsi cet homme a acquis par sa patience & sa resignation aux volontez de Dieu, un degré fort éminent de merite, auquel je souhaite de tout mon cœur de

pouvoir parvenir un jour. Comme un bon Muzulman doit une fois en sa vie aller à Medine, & à la Meque, & que je n'avois jamais fait ce voyage, j'obtins du Roy d'Ormus la permission de le faire, je recommanday ma Mosquée & ce jeune enfant à mon Muezin ; [a] après bien des fatigues j'arrivai au tombeau du S. Prophete, je lui rendis grace de sa protection si visible, & après avoir fait sur la montagne d'Arafat le sacrifice [b] accoutumé, je repris la route

[a.] Le Muezin est un espece de Vicaire.

[b] Cette Montagne est fort proche de la Meque, les Musulmans y font ordinairement le Corbanon, le sacrifice du mouton: ils pretendent qu'Adam & Eve, après avoir été bannis du Paradis furent separez l'un de l'autre pendant cent vingt ans pour faire penitence; & qu'enfin se cherchant l'un l'autre, ils se reconnurent, & se rejoignirent ensemble sur le sommet de cette Montagne, laquelle pour cette raison a tiré son nom d'un mot Arabe qui signifie reconnoître.

route d'Ormus , où j'arrivay si tard que les portes étant fermées je fus obligé de demeurer dans le Fauxbourg ; comme j'étois embarrassé de sçavoir où j'irois loger, je demanday le couvert à un homme que je vis sur la porte d'une Maison assez jolie ; il me fit entrer fort honnêtement, & m'ayant fait passer dans une salle assez propre, il me presenta à souper, & fit mettre à nôtre table une femme d'environ quarante ans qui étoit fort gracieuse : nous passâmes gayement la soirée, & ensuite m'ayant conduit dans une chambre où on me laissa en liberté, je fermay la porte sur moy, & je me couchai ; il y avoit quelques heures que je joüissois d'un sommeil tranquile, lorsque je fus éveillé en sursant par un spectre affreux qui me tira par le bras.

V. SOIRÉE.

Suite & conclusion des Avantures de l'Iman Abzenderoud.

LEs cheveux me dresserent d'horreur, lorsque au clair de la Lune je vis distinctement un homme tout nud, percé de plus de trente coups de poignards & dont le sang couloit de tous côtez ; ne crains rien, sage Abzenderoud, me dit-il, je ne suis point en état de te faire du mal, au contraire j'ai besoin de toi pour être vengé ; écoute-moi seulement avec attention : j'étois il n'y a pas longtems le maître de cette maison, & je me preparois à partir pour Hispahan, lorsque ma femme, avec laquelle tu soupas hier, pro-

profita de cette conjoncture, pour m'assassiner à l'aide de mon frere avec lequel elle étoit en commerce criminel : aprés m'avoir l'un & l'autre poignardé dans cette même chambre, ils m'ont porté dans un puits d'un petit jardin de cette maisonqu'ils ont ensuite comblé eux mêmes. Un crime de cette nature ne doit point demeurer impuni : va chez le Cady [a] aussi tôt que tu sortiras de cette maison, instruits-le de ce que je viens de t'apprendre, qu'il punisse les autheurs de ma mort & qu'il donne à mon corps la sepulture que merite tout Muzulman qui a exactement suivi la loy de Mahomet.

Vous pouvez juger, Madame, de quelle maniere je passay le reste de la nuit, aprés que le

[a] Juge du Civil, du Criminel, & de la Police.

le ſpectre eut diſparu ; à peine le jour commençoit à paroiſtre, que ſortant bruſquement de cette maiſon ſans prendre congé de mes Hoſtes, je courus chez le Cady, auquel j'appris ce qui venoit de m'arriver ; s'il n'eut pas ſçû déja les principaux évenemens de ma vie, il auroit eu de la peine à ajoûter foy à mes diſcours, mais s'étant transporté ſur le champ avec ſes Hazas (a) dans cette maiſon, ayant fait foüiller le puits qui eſtoit comblé, il n'eût pas plûtoſt trouvé des preuves certaines de ce meurtre, que la femme & ſon complice avoüerent leur crime & furent punis du dernier ſupplice ; on donna la ſepulture au cadavre, & comme j'aſſiſtai à cette lugubre ceremonie, je n'épargnay pas mes prieres pour le repos de ſon ame : je rentray en-

(a) Archers.

ensuite dans ma maison, & à peine cette même nuit y étois-je endormi, que le spectre m'apparut de nouveau ; mais dans un état bien different de celui dans lequel je l'avois vû la premiere fois; je suis content de toy, me dit il, ton zele charitable m'a procuré la sepulture, je t'en remercie & je veux reconnoitre tes soins, demande-moy ce qui pourroit te faire le plus de plaisir, le grand Prophete m'a promis de me l'accorder en ta faveur.

Aprés avoir révé quelque temps, comme j'étois entierement détaché du monde, je ne souhaitai ni richesses ; ni dignitez ; ni honneurs ; je voudrois, dis-je au spectre, être averti de l'heure de ma mort huit jours avant qu'elle arrive, afin qu'en bon Muzulman, je me prepare à soûtenir sans frayeur

la

la vûë du souverain Juge de nos bonnes ou mauvaises actions, lorsque je seray prest à lui en aller rendre compte.

Je te l'accorde, reprit le spectre ; je viendray moi-même t'en avertir, continuë toûjours exactement à suivre la loy du grand Prophete, à faire les cinq prieres ordonnées par l'Alcoran, à ne pas manquer à l'ablution si recommandée par Mahomet, & tu verras approcher ce jour terrible sans le craindre ; je racontay à mon reveil cette seconde apparition à quatre ou cinq de mes amis, ils n'en firent que rire & n'y voulurent ajoûter aucune foi ; pour moi persuadé qu'elle n'étoit pas le fruit d'une imagination échauffée, je ne m'appliquai qu'à faire de bonnes actions & à élever avec soin l'enfant de l'éducation duquel je m'étois chargé.

Vingt années s'écoulerent pendant lesquelles ce jeune homme marcha toujours dans la voye de la perfection, je le fis mon Muezin ; & j'eus tout lieu d'estre content de sa reconnoissance. Un jour que cinq ou six de mes amis étoient venus me voir ; je les arrêtay à diner, nous passames fort agreablement la journée, & un grand orage étant survenu vers la nuit, je les retins à souper & à coucher : nous étions vers la fin du repas, lorsque j'entendis heurter à ma porte, je courus avec une lumiere pour voir qui me demandoit à une heure si induë ; mais quelle fut ma surprise de reconnoistre l'homme qui m'étoit déja deux fois apparu ; je te tiens parole, vertueux Iman, me dit-il, & je viens t'annoncer que dans huit jours tu ne seras plus compté au nombre des vivans.

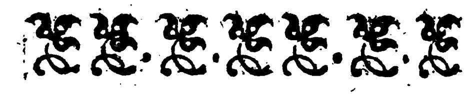
A peine eus-je entendu cet Arrest foudroyant que je sentis un tremblement extrême dans tous mes membres, je rentray dans ma salle si effrayé que tous mes amis en furent allarmez, & je leur en dis le sujet ; quoique dans leur nombre il y en eût deux à qui il y avoit environ vingt ans que j'avois compté mes avantures, ils me traitterent tous de visionaire & me dirent que les jeûnes du [a] Ramadan, & les austeritez extraordinaires que je faisois m'avoient porté à la tête; j'eus beau leur rappeller l'histoire du mort, son assassinat, ses apparitions, ils perseverent dans la même incredulité ; mais moi persuadé de la verité de sa prediction, je me livray à une tristesse mortelle, non pas de regret de quitter la vie, mais de frayeur de n'es-

(a) C'est le Carême des Muzulmans.

n'être pas assez pur pour paroître devant le Souverain Createur de toutes choses ; j'eus regret alors à mon souhait, mais m'étant preparé très-serieusement à ce grand passage, plus j'approchai de l'heure marquée, plus je sentis que mon ame devenoit tranquille. Mon éleve fondoit en larmes, & voyant que je me portois mieux que je n'avois jamais fait, il tâchoit de se persuader que le moment de notre separation n'étoit pas encore si proche.

Enfin le jour fatal arriva, mes mêmes amis vinrent tous chez moi, ils me trouverent occupé à la lecture du Livre Divin que l'Ange du Seigneur dicta au Souverain Prophete, & ne purent retenir leurs larmes ; la journée se passa sans aucun accident, la nuit vint, je vivois encore, & je commençois moi-même à croire

croire que le Spectre m'avoit trompé, lorsque voulant traverser ma cour pour quelques besoins, plusieurs piliers qui formoient une espece de gallerie sur le haut de ma maison se détacherent & me tombrent sur la tête. Au bruit de ma chute, mes amis accoururent, & me trouvant tout en sang & expirant, ils ne furent que trop convaincus de la verité des prédictions du Spectre...

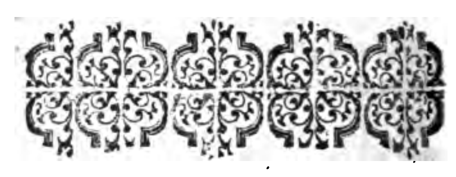


VOilà des évenemens assez singuliers, dit la Reine de la Chine; ils m'ont fait d'autant plus de plaisir, qu'ils combattent un peu vôtre sisteme de la transmigration, mais je ne veux pas vous arrêter pour si peu de chose; continuez, sage Fum-Hoam, & apprenez-moi ce que

vous devintes ensuite : le Mandarin rougit à ce petit reproche : & poursuivit ainsi.







HISTOIRE

De la belle Al-Kaoulf.

JE passay les Mers, Madame, & j'entray à Visapour [a] dans la famille d'un riche Marchand Indien dont j'animay la fille unique. Depuis huit ans que j'étois au monde, ma mere n'avoit eu que moy d'enfans, & mon pere voulant se venger de la fortune qui lui avoit refusé un fils, s'attacha à me procurer toutes les perfections qui peuvent non-seulement distinguer une fem-

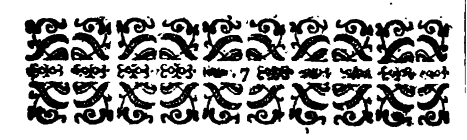
(a) Ville Royale & Capitale du Royaume de Decan dans la presqu'Isle entre le Gange.

femme des autres personnes de son sexe, mais même qui rendent un homme accompli; comme j'avois toutes les dispositions necessaires pour apprendre les sciences mêmes les plus abstraites, & que j'étois aussi adroite que belle & bien faite, j'eus tous les Maîtres propres à me cultiver l'esprit & le corps, & je réussis si parfaitement dans tous ces exercices, que je divins bientôt le sujet des conversations de tout Visapour.

J'avois à peine seize ans, & parvenuë dans un âge où les graces avoient repandu tous leurs agrémens sur ma personne: il n'y avoit pas un jeune Indien de qualité qui ne fît tous ses efforts pour m'obtenir pour son épouse, mais je ne sçai par quel cruel caprice, mon pere méprisant leurs recherches, prit le dessein de me donner à un Vi-

zir extremement vieux. Celui que j'épousai pouvant plustôt passer pour mon tris-ayeul que pour mon époux, il fit bientost perdre toute esperance à mes pretendans : quoique les sciences que je possedois au souverain degré m'eussent donné occasion de lire mille choses tendres & galantes, comme les passions ne s'étoient pas encore fait sentir en moi, je ne m'étois jamais trouvée émeuë à ces lectures, mais l'amour choqué de ma simplicité revolta tous mes sens contre moi-même, quand il me vit entre les bras de mon vieil époux, & par des reflexions continuelles il me fit comprendre le sujet des larmes de tant d'amants pour leurs maitresses, & que le souverain bonheur étoit d'aimer & d'être aimé ; ainsi guidé par la nature, par l'amour & par les discours des femmes de

mes amies qui connoissoient l'horreur que je ressentois pour le vieux Vizir, je m'enflammay extremement sans connoistre l'objet dont mon cœur desiroit la possession: mon mari avoit une sœur qui étoit veuve, à peu près de son âge, elle avoit infiniment d'esprit, & comme depuis plus de vingt ans elle tenoit chez elle Academie des plus sçavans de Visapour, elle conjura son frere de permettre que j'assistasse à leur assemblée: il m'accorda cette liberté, & je n'y eus pas plustost été introduite que j'y fus accablée de loüanges pour quelques ouvrages que je leur lus; mais celles qui me toucherent le plus me vinrent de la part d'un jeune Seigneur Indien apellé Daoüd.



VI. SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'Histoire de la belle Al Kaoulf.

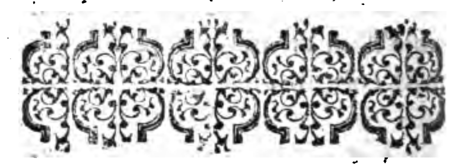
NOs yeux se rencontrerent si souvent & avec tant d'attache, que nous ressentimes bientôt tous les mouvemens d'une violente passion ; Daoüd sous des noms empruntez charmoit les oreilles de tous nos Academiciens par des vers delicats & des chansons tendres & passionnées : il n'eut pas de peine à remarquer que les ouvrages que je composois devenoient peu à peu de plus tendres en plus tendres, & m'entendant souvét faire des discours misterieux dont lui seul croïoit pene-

penetrer le sens, il prit enfin la hardiesse de m'écrire, & de m'expliquer par un billet tout l'amour qu'il ressentoit pour moi : je reçus une extrême satisfaction à la lecture de cette lettre, j'y fis réponse, & nous nous écrivîmes dans la suite très-regulierement. Il y avoit plus d'un mois que ce commerce de lettres continuoit avec une extrême satisfaction de notre part, lorsqu'un billet que j'écrivois à Daoud étant malheureusement tombé entre les mains de mon vieux mari, par la negligence du porteur, il s'imagina que j'avois essentiellement manqué à mon devoir, & communiqua cette lettre à mon pere : ah ! Madame, poursuivit Fum-Hoam, que de dureté je trouvay dans ces deux vieillards ! Leur premier dessein fut de me percer de mille coups de poignard ; mais voulant l'un & l'au-

tre sauver leur reputation à laquelle ils s'imaginoient que je donnois une atteinte mortelle, ils s'aviserent d'un expedient assez singulier : directement au dessus de l'endroit où j'avois coûtume de me coëffer, il y avoit un buste de marbre representant un de nos premiers Rois, il étoit soûtenu par une corniche, & arrêté par une broche de fer qui passant à travers de la muraille rendoit dans une chambre qui n'étoit point occupée ; ils accommoderent cette broche de maniere qu'en lâchant la vis qui étoit dans l'écrou, le buste put tomber sur moi : ils m'observerent par un trou qu'ils firent à cette muraille & choisissant le temps que j'arrangeois ma coëffure : le buste par leur moyen se detacha avec tant de promptitude que j'en fus écrasée avant que de l'a-

voir vû tomber, & je fus ainsi punie d'un crime que je n'avois point commis.

QUe je plains cette miserable Indienne, dit alors Gutchenraz, & que les peres sont blamables qui se deshonnorent par des alliances aussi disproportionées ; il est vray, Madame, continua Fum-Hoam, que ce fût là la source de mes malheurs ; mais les sciences ausquelles mon pere m'avoit fait instruire n'y contribuerent pas peu, & je ne connus que trop, par mon experience, que le soin de regler sa famille doit faire toute l'occupation d'une honneste femme, & que c'est une espece de miracle, si voulant surpasser son sexe & s'attacher à l'étude, l'orgueil, ou quelqu'autre passion plus à craindre ne luy fait pas negliger ses devoirs.



HISTOIRE

de Jezdad.

AU sortir du corps de cette malheureuse victime de l'avarice & de l'interest, je me trouvay transporté en un moment dans un Village aux environs de Jolcos (a) que la nature avoit enrichi de tous ses dons; l'air y étoit salutaire, & pur; des eaux claires comme le cristal

(a) Jolcos est une ancienne Ville de la Magnesie, Province de la Thessalie, qui n'est à present qu'un Village appellé Jaco, situé au pied du Mont Pelion ou Petras, cette Ville est le lieu de la naissance de Jason, & d'où il partit avec les Argonautes pour la conquête de la Toison-d'or.

tal qui descendoient du sommet du Mont Petras, arrosoient par mille ruisseaux d'une fraîcheur extrême des plantes d'une beauté singuliere ; l'on y voyoit des troupeaux de toutes especes, & la terre de cette Campagne renfermoit dans son sein des mines d'or & d'argent que la cupidité des hommes n'avoit pas encore fait foüiller.

Un riche Berger de ce Village habitoit un costeau charmant où il avoit fait bastir une maison des plus commodes ; je nâquis de ce Berger & de sa femme ; l'on m'appella Jezdad, & la fortune qui me fut prodigue de ses graces, me fit paroître en ces lieux sous la forme de la plus belle fille que l'on eût jamais vûë en Grece.

Un jour qu'imitant mes compagnes qui passoient les journées entieres auprès des claires fon-

taines, ou dans les sombres forests à poursuivre les Daims legers, je parcourois nos bois, & que je devançois mon Levrier, un Berger d'une figure affreuse se presenta devant moi; la peur en ce moment me donna des aisles, je me mis à fuïr de toutes mes forces; & cet espece de monstre, me poursuivant avec une extrême legereté, je me defiay de la vitesse de mes pieds, je me retournay & je lui lançay mon dard: comme je n'avois pas la main bien assurée, je manquai mon coup, & ce brutal m'aïant joint dans ce moment alloit sans doute se venger de mes mépris aux dépens de mon honneur; lorsqu'un fort aimable Cavalier accourant à mes cris, lui fendit la teste d'un coup de Sabre.

J'étois si émue lorsque mon liberateur s'approcha de moi,

que je n'eus seulement pas la force de le remercier ; je n'eus pas celle non plus de m'opposer à ses desirs , & s'il m'attaqua avec moins de brutalité que cet insolent qu'il venoit de priver de la vie , il ne fut pas moins hardy que lui dans son entreprise , & parvint au même but par une route différente : je n'eus pas plutost repris mes esprits qu'accablée de la douleur la plus vive , je lui fis mille reproches sanglants de l'action qu'il venoit de commettre , mes larmes & mes cris redoublez ne lui donnerent pas le tems de me faire des excuses de son emportement ; il craignit qu'ils n'attirassent du monde dans l'endroit où nous étions , & remontant à cheval il partit comme un éclair.

J'eus beau m'arracher les cheveux & me meurtrir le visage , mon desespoir n'apportoit aucun re-

remede à ma douleur, & il augmenta de plus en plus lorſque je m'apperçûs que je portois dans mon ſein des marques certaines de mon malheur. L'on avoit coûtume de faire tous les ans à Jolcos une feſte, pour engager les jeunes Bergeres des environs à éviter les ſurpriſes de l'amour, & cette feſte commençoit par une purification que l'on faiſoit en ſe baignant dans une petite riviere qui prenoit ſa ſource dans la montagne: quelqu'excuſe que j'apportaſſe pour n'eſtre point de cette feſte, je ne pus m'en diſpenſer; mes compagnes m'obligerent de les imiter, nous allames toutes ſur le bord de la riviere, nous nous deshabillames ſous une tente qui avoit été dreſſée à cet effet, & croyant mieux cacher ma foibleſſe, que je ne m'imaginois pas être aſſez couverte par le
voile

voile que j'avois sur le corps, je me fourray precipitament dans l'eau jusqu'au col ; mais, Madame, à peine en eus-je ressenti la froideur, que le miserable fruit de l'indiscretion de ce Cavalier tressaillant extraordinairement, je tombay évanoüie entre les bras des mes compagnes : comme j'avois sur le visage tous les simptômes d'une personne mourante, on prit le parti de me porter chez ma mere : jusqu'à ce moment personne ne s'étoit encore apperçû de ma faute, la simplicité de ces jeunes filles ne leur faisoit pas soupçonner l'état où j'étois ; mais ma mere n'eut pas plûtost jetté la veuë sur moy, que faisant un cri fort inconsideré, ah, malheureuse, s'écria-t-elle, plût aux Dieux que tu fusses morte au moment de ta naissance ? Eh, ne voyez-vous pas l'origine de sō évanoüissement ?

ſement ? Mes compagnes ouvrirent les yeux en ce moment, elles ne furent que trop convaincues de ma faute, & la pudeur les faiſant ſortir l'une aprés l'autre, elles repandirent par tout la nouvelle du malheur qui m'étoit arrivé : ma mort étoit decidée par les Loix de Jolcos ; on ne lavoit une pareille infamie que par ſon ſang, à moins que celui qui en étoit l'autheur ne ſe preſentât pour épouſer celle qu'il avoit deshonnorée ; ainſi je ne fus pas plûtoſt revenuë à moy, que je lûs mon Arreſt de mort ſur le viſage de tous les aſſiſtants.

VII.



VII. SOIRE'E.

Suite & conclusion de l'Histoire de Jezdad.

LA douleur que j'avois de me trouver en cet estat, la honte qui rejaillissoit sur ma famille, & la crainte du supplice me fit faire une fausse couche, après laquelle on ne differa plus de me conduire au lieu même, où victime de la brutale passion des hommes, je devois trouver une mort certaine : ce qui augmentoit le desespoir de mon pere, c'est que suivant le même usage établi à Jolcos, il devoit lui-même trancher le cours

cours d'une vie malheureuse qu'il m'avoit dõnée sous l'aspect irrité des astres ; j'invoquois le Ciel de tout mon cœur, je le suplioiss de faire connoistre mon innocence, & que mon crime avoit été involontaire, j'en appellois à temoin les arbres sous lesquels je m'étois malheureusemét trouvée avec ce temeraire Cavalier ; il sembloit que les Dieux étoient sourds à ma voix ; & je tendois déja la gorge au coûteau que mon pere tenoit d'une main tremblante, lorsque le Prince Coulouf fils du dernier Roy de Jolcos, & qui depuis un mois au plus étoit monté sur le Trône arresta le bras de mon pere; Berger, lui dit-il, suspendez l'effet de votre ressentiment, & n'obéissez pas à une loy trop rigoureuse que j'abolis dès ce moment ; cette belle fille n'est point coupable, & le Ciel qui ne

ne veut pas que les innocens soient oprimez, m'envoye ici pour lui sauver la vie ; comme c'est moi qui lui ay ravi l'honneur sous ces mêmes arbres, il est bien juste que je repare ma faute en l'épousant, regardez la donc désormais comme votre Reine, & rendez justice à la sagesse de la belle Jedad: vous pouvez croire quel effet firent les discours du Roi de Jolcos sur les esprits de tous les Bergers & Bergeres ; la forest retentit en un moment de mille cris de joye, l'on y repetoit sans cesse les noms de Coulouf & de Jezdad ; & ce Monarque ayant fait approcher ses Gardes qui n'étoient pas fort éloignés du lieu que l'on avoit destiné pour mon supplice ; il m'embrassa, me fit monter dans son Char, ainsi que mon pere & ma mere, & nous fit conduire à son Palais où je l'é-

l'épousai avec toutes les solemnités duës à son rang. Je vous avoueray, Madame, que l'éclat du Trône auquel je venois d'être élevée me toucha moins que ma justification ; je ne fus point éblouïe de me voir au dessus de mes compagnes ; je n'oubliai point ma naissance, & me faisant un extrême plaisir de secourir les miserables, je ne passai jamais un jour qui ne fût marqué par quelque bienfait envers le peuple : cette conduite me fit aimer tendrement de mon époux, & adorer pour ainsi dire de mes sujets, & ce ne fut pas sans répandre des larmes au bout de sept ans, que je mourus sans avoir laissé de posterité.

HIS-

HISTOIRE

D'Houschenk & de Gulbaze.

APrès avoir quitté le corps de Jezdad, je passai dans celui d'un jeune enfant qu'un Teinturier des Fauxbourgs de Schiras [a] qui avoit ses étofes dans la riviere de Baudemir, trouva enfermé dans un Coffre d'ébeine & que le courant des eaux jetta auprès de lui : cet homme ayant brisé la serrure du Coffre fut surpris d'y voir un garçon enveloppé de langes fort riches,

(a) Grande Ville de Perse proche la riviere de Baudemir, dans la Province de Farsy, les vins de Schiras sont excellens & très-renommez dans toute la Perse.

riches, & ornés de quelques pierreries qui lui firent croire que sa naissance étoit illustre ; je lui tendois mes petites mains, comme pour implorer son secours & lui demander la vie ; il fut touché de ma misere & me portant à sa maison, il me mit entre les bras de sa féme qui partagea son lait entre une fille qu'elle avoit à la mammelle & moi : à peine fus-je parvenu à l'âge de puberté que ne me sentant aucune inclination pour le métier de mon pere putatif, j'employois tout mon temps à la chasse, & lorsque vers le soir je rentrois à la maison, j'y apportois toûjours plus de Gibier qu'il n'en falloit pour nourir toute sa famille. Ma sœur de lait se nommoit Gulbaze & le Teinturier m'avoit appellé Houschenk : quoique je ne regardasse Gulbaze qu'avec respect la croïant ma sœur, je trou-

trouvois cependant tant de beautés en elle que je ne pouvois la voir ſans une extrême émotion. Un ſoir qu'après avoir mis à ſes pieds un jeune Cerf dont je lui fis preſent, je l'embraſſois tendrement, Houſchenk, me dit-elle, le Ciel m'eſt témoin avec quelle pureté je vous aime, & combien je m'intereſſe à voſtre vie, vous me coûtez tous les jours des larmes, & je ne vous vois point attaquer les beſtes feroces ſans fremir; je crains toujours que l'on ne vous rapporte au logis tout baigné dans votre ſang: au nom de la tendreſſe la plus vive, quittez, mon cher frere ce violent exercice, & rendez-vous un peu plus aſſidu à la Maiſon: ah, charmante Gulbaze! m'écriai-je, ne me preſſez pas de prendre un vil métier pour lequel j'ay une extrême repugnance, jamais je ne ſerai Teinturier,

turier, mon arc seul & mes fléches me suffisent, & j'aurois déja mille fois quitté la maison paternelle pour prendre parti dans l'armée de nôtre Reine, si je n'étois retenu dans ces lieux par un charme secret : vous estes ma sœur, adorable Gulbaze, & je ne puis passer avec vous sans crime les bornes de l'amitié la plus étroite : mais que ne donnerois-je point pour que la passion que je ressens pour vous pût estre legitime ! Oüy je vous jure par Mahomet que si je possedois le Trosne de l'Univers, je vous en mettrois la Couronne sur la teste, quand vous seriez d'une condition encore plus médiocre. Helas ! mon cher frere, répondit Gulbaze en versant des larmes en abondance, que vos sentimens sont conformes aux miens! J'ay mille fois souhaité que nous ne fussions point atachez ensem-
ble

ble par les liens du sang: & malgré ces obstacles invincibles, je sens croire à chaque moment ma tendresse pour vous, je me reproche même souvent les caresses que je vous fais, elles allarment ma pudeur, & je crains l'ombre du crime plus que la mort même. Pourquoi dõc m'arrestez-vous en ces lieux? repris-je avec une émotion extraordinaire; voulez-vous que nous y exposions sans cesse notre foible vertu? Adieu, Gulbaze, je fuiray éternellement des appas aussi dangereux que les vostres; & voilà le dernier baiser que vous recevrez de vostre cher Housshenk: j'executay, Madame, poursuivit Fum-Hoam, cette resolution, quoiqu'il nous en coûtât bien des larmes; je sortis dès la pointe du jour, j'allay me presenter à l'un des Visirs de la Reine de Perse, & n'ayant pas

voulu lui apprendre que j'étois le fils d'un Teinturier, je lui dis que j'ignorois le nom de mon pere ; mais que si j'en croyois la noblesse de mon cœur, je me flattois de faire des actions si éclatantes que la Reine même n'auroit pas de honte de m'avoüer pour son fils : cette petite vivacité le fit rire, il me donna de l'employ, & voulant juger par lui même si ma valeur répondroit aux discours que je venois de lui faire, il me recommanda au premier Visir dont il étoit gendre, qui m'ordonna de lui servir d'un espece d'Aide de Camp ; ce General étoit sur le point de donner une grande bataille, je combattis toujours à ses costez & sous les yeux de mon Protecteur ; je leur sauvay la vie à l'un & à l'autre ; & je fis de si grands prodiges de valeur, que les ennemis me regar-
dant

dant comme le Dieu tutelaire de la Perse n'oserent plus attendre mes coups ; j'entrainay pendant toute la Campagne la Victoire après mes pas ; & le premier Visir étonné de mon courage me fit l'honneur de publier hautement, que l'on me devoit uniquement le succès de cette journée, & de toutes celles qui suivirent ; les ennemis furent entierement défaits, nous les fimes tributaires de la Reine, & j'allai à Hispahan [a] porter à ses pieds les marques de leurs soumissions & de leurs obéïssances.

Il n'y avoit que six mois que la Reine Dugmé, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, étoit veuve de Koudaddan Roy de Perse, dont elle n'avoit eu que deux filles, lorsque je parut devant cette Prin-

[a] L'une des principales Villes de Perse dans la Province Dyerach, & le sejour ordinaire des Rois de Perse.

Princesse: les Visirs l'avoient deja pressée plus d'une fois de leur donner un maitre ; j'étois fort bien fait & si couvert de gloire qu'elle me regarda avec une extrême attention : si ma naissance étoit obscure, mes grandes actions la relevoient tellemẽt que l'on me croyoit descendu de ces premiers Heros que l'on dit avoir gouverné la Perse, dans les tems les plus reculez de l'antiquité ; & plus je cachois mon origine, plus on croyoit que ce mistere étoit un jeu pour sonder le cœur de Dugmé : en effet cette Princesse elle-même s'aveugla tellement sur ma naissance, que je crus connoistre dès ce moment que je ne lui étois pas indifferent.



VIII. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire d'Houschenk & de Gulbaze.

LA Reine de Perse avoit au plus trente-cinq ans & jamais je n'avois vû une si belle femme : sa taille étoit de celles que l'on ne sçauroit envisager sans admiration, ses cheveux qui surpassoient la noirceur de l'ébeine relevoient la blancheur & la vivacité de son teint ; une proportion delicate, & une exacte regularité regnoient dans tout son visage, on y voyoit briller un amas de certains charmes qui enlevoient les cœurs les plus indifferens & que l'on ne peut exprimer

primer; le feu de ses yeux étoit capable de porter le desordre dans l'ame la plus tranquille, sa bouche qu'elle n'ouvrit que pour me combler de loüanges, me fit voir les dents du monde les plus belles & les mieux rangées ; ses mains qu'elle me donna à baiser, ne paroissoient faites que pour tenir des Sceptres & des Couronnes ; une noble fierté soutenoit tant de perfections, & j'en fus tellement ébloui, qu'oubliant en ce moment ma chere Gulbaze, je perdis l'usage de la raison ; je ne sçai, Madame, ce que je devins ; mais après estre revenu d'un espece d'évanouissement dans lequel j'étois tombé je me trouvai entre les bras d'une vieille esclave de la Reine qui me fit appercevoir que cette Princesse m'avoit ataché au bras son portrait enrichi de diamans d'un prix extraordinaire. Aprés des

des transports qui passent tous l'imagination, je me retiray dans la maison du premier Vizir suivant l'ordre qu'il m'en avoit donné ; il y arriva cinq jours après, je lui racontai de quelle maniere j'avois été reçu de la laReine, & il fut si surpris de la magnificence de son present, que m'embrassant avec une extreme tendresse, Seigneur Houschenk, me dit-il, la fortune commence à vous regarder de bon œil, je veux la forcer à reconnoistre vostre merite, & j'espere avant qu'il soit un mois vous placer sur le Trône de Perse : moy, Seigneur, lui dis-je avec surprise, & de quelle maniere? En vous faisant épouser la Reine Dugmé, me repondit-il ; un heros tel que vous est seul digne d'estre nostre maître, & puisque ce choix dépend uniquement de la Reine, je perirai ou je viendray à bout de cette entreprise.

Le Vizir persuadé que j'aurois une éternelle reconnoissance de cette élevation, travailla à me tenir parole, il alla trouver Dugmé, & lui ayant exageré mes services, il connut par une rougeur qui lui couvroit le visage à chaque fois qu'il prononçoit mon nom, la forte impression que j'avois faite sur son cœur: il profita de cette situation favorable & luy faisant croire qu'un homme d'une si haute valeur ne pouvoit être que d'une naissance illustre, il la conjura au nom de toute la Perse de me choisir pour son époux; ensuite faisant agir les autres Visirs & même les soldats qui avoient esté témoins de ma gloire, il la reduisit à demander du temps pour prendre une résolution aussi importante; ainsi sans paroistre satisfaire l'extrême inclination qu'elle avoit pour moi, elle

consentit quelques jours après, à me placer sur le Trône de Perse. Je vous avoüe que j'étois ennyvré d'amour & d'ambition; Dugmé étoit la plus charmante Princesse de la terre, elle ne paroissoit pas avoir vingt ans, & je me trouvois le plus heureux de tous les mortels de voir la bonté avec laquelle elle recevoit mes feux : j'embrassois un soir ses genoux avec un profond respect, lorsque me paroissant l'esprit agité, quel trouble vous inquiete, ma Reine, lui dis-je en tremblant? Auriez-vous regret à la parole que vous avez donnée à vos Vizirs? Non, Houschenk, me dit-elle, mes sentimens sont soûmis aux interests de mon devoir, & les souhaits de toute la Perse me doivent estre une souveraine Loy. Une souveraine Loy, Madame, m'écriai je avec émotion? Pourriez-

vous croire que je voulusse tenir de vos sujets & non pas de votre seule inclination, le bonheur inestimable de vous posseder ? Ah, trop adorable Dugmé, quelques souveraines que soient les Loix de l'état, un veritable amant les met au dessous de celles de l'amour, il veut tout devoir à l'objet de sa passion, & ne regarde la politique que comme un obstacle qui a presque toûjours traversé la felicité des veritables amants. J'examinay en ce moment le visage de ma Reine j'y vis une alteratiõ manifeste, ses regards troublez qui sembloient chercher les miens craignoient en même tems de les rencontrer, & si elle n'avoit en ce moment rapellé sa fierté ordinaire, ses beaux yeux qui paroissoient des plus languissants, auroient peut-être laissé échaper quelque trait qui m'auroient fait connoi-

tre tout ce qui se passoit dans le fond de son cœur. Houschenk, me dit-elle, vostre passion est vive, & je ne suis pas assez tranquile pour y répondre ; laissez-moy, je vous prie, chercher un repos que votre presence & le souvenir de votre merite interrompent toûjours, depuis le premier moment que je vous ay vû ; je me jettai de nouveau à ses pieds, elle mē releva, me donna sa main à baiser, & je la quittai en jettant sur elle un regard qui lui fit connoistre tout le desordre de mon ame : enfin, Madame, la nuit qui precedoit mon mariage étoit venuë, & je m'étois mis au lit pour y reposer quelques momens lorsqu'un rêve affreux troubla tout le plaisir de mon sommeil ; ma chere Gulbaze m'apparut fondant en larmes : qu'allez-vous faire, Houschenk, me dit-elle, avez-vous déja oublié toute la

tendresse que vous aviez pour moi : jeune temeraire, l'éclat du Trône vous éblouït, tremblez en y mettant le pied, vous allez vous y noircir d'un crime affreux si je ne le partage pas avec vous.

Je m'éveillay en sursaut dans un extrême effroy : que signifie ce réve extravagant, m'écriai-je? Il n'y faut faire aucune attention, je ne puis épouser Gulbaze sans faire tort à la nature. Quelque resolution que j'eusse prise à ce sujet, je ne pus vaincre ma frayeur, elle augmenta lorsque quelques momens après on vint pour m'habiller des habits les plus superbes, & que les plus grands Seigneurs de Perse me conduisirent dans la Mosquée du Palais où j'épousay la charmante Dugmé.

Quelque raison que nous eussions, la Reine & moi, d'être contents, nous étions dans une

très-violente agitation ; malgré les efforts que nous faisions pour la vaincre : je m'apperçûs le premier de celle de mon épouse je l'attribuai au regret d'avoir épousé un inconnu, & je lui temoignai la vive douleur que mes soupçons faisoint naître dans mon cœur : non, mon cher Housschenk, me dit-elle vos soupçons sont injurieux à ma tendresse, je puis à present vous avouer sans rougir à quel point je vous aime ; mais un rêve que j'ai fais cette nuit me tourmente, le Roi Bahaman mon pere m'est apparu ; il m'a deffendu de vous épouser & m'a prédit des malheurs sans nombre si je ne lui obéissois pas ; comme je n'ai pas assez lieu d'être contente de mon pere pour respecter sa memoire : malgré des ordres si précis je n'ai point hesité à vous donner la main, & voi-

là le sujet de mon agitation: ah ma chere Reine, dis-je alors à Dugmé, un rêve pareil a fait le même effet sur mon cœur, mais j'y ai eu aussi peu d'égard que vous, nos imaginations échauffées ont produit ces fantosmes, notre amour va bien-tôt détruire le vain obstacle qu'ils ont voulu apporter à notre mutuelle satisfaction; en effet nous passâmes le reste du jour avec assez de tranquilité; la nuit vint; on deshabilla mon épouse, ses esclaves la mirent au lit; pour moi après avoir renvoyé tous les Vizirs que je comblay de presents, & sur tout les deux à qui je devois le Trône, j'allai me mettre à ses côtez.

Il sembloit que rien ne s'opposoit plus à mes desirs que la pudeur de Dugmé, je la conjurois de la bannir pour toûjours, lorsque ma chemise s'étant ou-

verte ſur mon eſtomac elle y remarqua à la lueur des flambeaux de cire qui éclairoient notre appartement, une marque qui repreſentoit parfaitement une Tulipe, elle fit en ce moment un cry étonnant. Oh Ciel ! dit-elle, voilà donc l'explication de mon rêve ; alors me repouſſant avec une force extrême, elle ſe jetta hors du lit, ſe ſauva dans un Cabinet où couchoit une vieille eſclave qui l'avoit élevée, & referma bruſquement la porte ſur elle.



IX. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire d'Houschenk & de Gulbaze.

JUgez, Madame, de mon étonnement, poursuivit le Mandarin, je me couvris promptement d'une robe, je courus à cette porte; on refusa de me l'ouvrir, & après plusieurs supplications je l'enfonçai, & trouvai la Reine évanoüie entre les bras de sa vieille esclave appellée Sunghier: quel est donc le sujet de tout ce trouble, lui demandai-je; & pourquoi la Reine qui jusqu'à present a eu tant de bontez pour moi, me fuit-elle avec horreur? Expliquez-le moi

moi, je vous en conjure : Sunghier sans me repondre ouvrit ma robe, & me voyant cette Tulipe à l'endroit du cœur ; ah, la Reine a bien raison, me dit-elle, c'est cette fatale marque qui la reduit en l'état ou vous la voyez: Dugmé en ce moment ouvrit les yeux, elle les tourna languissamment sur moi & me tendant les bras, ah, mon cher Houschenk, s'écria-t-elle, loüé soit le grand Prophete que je n'ai point soüillé mon lit par un inceste : vous êtes mon fils. Moi, Madame, lui repondis-je avec le dernier étonnement, cela est impossible, & puisqu'il faut que je vous instruise de ma naissance dont je voulois vous cacher la bassesse, je dois le jour à un Teinturier des Fauxbourgs de Schiraz surnommé Topal, parce qu'il est boiteux : je n'ay jamais pû m'accoûtumer à une vie si me-

mechanique : emporté par mon courage, j'ay acquis quelque gloire dans vos armées, & ma Reine a eu la bonté de payer du don de sa main, & de son cœur quelques belles actions qui ont eu le bonheur de lui plaire.

Houschenk, reprit alors Dugmé d'une voix languissante, plût au Ciel que ce que vous me dites fût vray, & que Topal pût arracher de mon cœur l'horreur secrette que la nature m'inspiroit pour notre mariage, & dont ma tendresse a triomphé, vivons comme frere & sœur jusqu'à ce que ce mistere soit éclairci, & partons dès demain pour Schiraz.

Il fallut me conformer aux volontez de la Reine, nous partîmes le lendemain, & nous arrivâmes au Palais de Schiraz d'où elle envoya chercher Topal; quelle fut sa surprise quand on l'eut introduit dãs un Cabinet où il

il n'y avoit que Dugmé, son esclave & moy, d'apprendre par quel moyen j'étois devenu Roy de Perse : il se prosterna à nos pieds, & la Reine l'ayant relevé, Topal, lui dit-elle, il vous sied mal d'être dans cette posture ; benissez seulement le Ciel d'avoir produit un fils, dont la valeur éclatante a merité le Trône, & venez vivre avec nous dans l'opulence, & les dignitez reservées pour le pere de l'Illustre Houschenk.

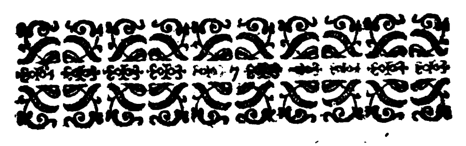
Ah, Madame répondit Topal en tremblant, Houschenk n'est pas mon fils : à qui donc dois-je le jour, m'écriai-je plus pasle que la mort ? Je l'ignore, Seigneur, me repondit ce bon homme ; il y a environ dix-neuf ans que je vous trouvay dans un Coffre d'Ebeine qui flottoit sur la riviere de Baudemir, & qui s'embarrassa dans les étoffes que

j'avois mises à l'eau : les richesses de vos langes & les bijoux dont vous étiez paré, me firent croire que votre naissance étoit illustre, & qu'il falloit que quelque astre malin vous eût cōdamné à perdre la vie avant que d'en connoistre l'usage ; je vous tiray du coffre, ma femme vous nourrit avec sa fille Gulbaze, & vous m'avez quitté, Seigneur, au moment qu'informé de la repugnance que vous aviez pour ma profession, j'allois vous instruire de l'obscurité de votre naissance.

J'étois si surpris du discours de Topal, que je ne m'appercevois pas que la Reine renversée sur son Sopha repandoit des larmes en abondance, j'ordonnay à ce bon vieillard de se retirer pour quelques moments, & me jettant aux pieds de Dugmé, que je sçache du moins, Madame, lui dis-je, par quel-

le avanture je vous dois le jour, & qu'elle raiſon il y eut de m'expoſer ſur la riviere de Baudemir: ah, mon fils, s'écria Dugmé, dois-je vous apprendre une choſe dont je ne puis me ſouvenir ſans horreur? & de quels termes me ſervir pour le faire? Mais comme cet horrible ſecret n'eſt ſçû que de la fidelle Sunghier & de moy, & que vous avez un extrême intereſt de le tenir caché, je ne riſqueray rien de vous en inſtruire, quelque repugnance que j'aye à le faire.





HISTOIRE

De Dugmé, Reine de Perse.

BAhaman mon pere, & Roi de Perse faisoit une partie de l'année sa residence à Schiraz, il n'avoit que moi d'enfans, & plût au Ciel que je fusse morte au moment de ma naissance; la Sultane ma mere cessa de vivre que j'avois à peine douze ans, & pour mon malheur, je me trouvai trop belle; mon pere qui étoit generalement aimé de tous ses sujets, pensa mourir de douleur en perdant la Reine, ses Vizirs eurent beau luy representer que son affliction étoit trop outrée,

trée, il ne les écouta pas & se renfermant dans son Serail, il ne voulut voir personne pendant plus de trois mois: je partageois sa douleur autant que mon âge pouvoit me le permettre, & Bahaman attendri par des caresses que je luy faisois sans croire qu'elles tirassent à consequence, ne put me regarder sans concevoir pour moy un amour criminel, je n'avois pas assez de discernement à mon âge pour demêler ses sentimens, la seule nature me faisoit agir avec lui, & la tendresse que je lui temoignois ne faisoit qu'allumer l'horrible feu qui brûloit dans ses veines: mais quand je commençay à approcher de ma quatorziéme année, l'âge me rendit plus raisonnable, & je devins plus reservée avec Bahaman: cette conduite le reduisit au desespoir, il s'en plaignit à

moi, je ne ſçavois que répondre à ſes plaintes, & je tâchois de les éviter le plus que je pouvois, quand je me vis tout d'un coup ataqué d'une maladie tout-à-fait inconnuë, je perdis l'appetit, j'eus des vomiſſemens continuels, & je ſentis dans mes entrailles des mouvemens qui m'étoient nouveaux, cela m'inquietoit fort, & l'ignorance de nos Medecins alloit peut-être me cauſer la mort, lorſque mon pere étant tombé dangereuſemẽt malade, tous les ſoins que l'on prit de lui ne purent écarter de ſon lit l'Ange de la mort dont l'approche l'effrayoit extrêmement: comme il s'apperçût qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre, & qu'il étoit preſt à rendre compte de ſes actions devant le redoutable tribunal de Dieu, il fit ſortir tout le monde de ſa chambre à l'exception de Sunghier

ghier & de moi : approchez, ma fille, me dit-il, recevez mes derniers adieux & accordez-moi le pardon d'une faute que l'execrable passion que j'ai conçûë pour vous m'a fait commettre ; vous étiez trop sage & trop vertueuse pour y repondre, mais profitant d'un sommeil que je vous procurois tous les soirs, ainsi qu'à Sunghier, je me suis livré au plus detestable de tous les crimes en abusant de votre innocence ; voilà, ma chere Dugmé, l'origine de votre maladie. Vous pouvez vous imaginer, Seigneur, poursuivit la Reine de Perse, ce que je devins en ce moment ; la rage & le desespoir me firent vomir mille imprecations contre Bahaman ; il les écoûta avec humiliation, je merite encore plus que tout cela, me dit-il ; mais sauvez l'éclat que toute la Perse ignore & mon

crime, & votre honte, je vous charge de ce soin, Sunghier, ajoûta-t-il en parlant à cette femme, emmenez Dugmé hors de ces lieux, ses justes fureurs feroient peut-être connoistre un secret qui doit être enseveli dans un oubli éternel; je vais donner ordre à present aux affaires de mon état: Sunghier m'arracha de la Chambre de Bahaman, il y fit aussi-tost entrer ses Vizirs & m'ayant fait proclamer Reine de Perse, il leur ordonna de reconnoitre pour leur Monarque celui que je me choisirois pour epoux. Comme mon pere avoit toûjours gouverné ses sujets avec une grande douceur, & qu'il en étoit tendrement aimé, ses ordres furent ponctuellemeut executés, on m'arracha du fond du Palais où je me livrois au plus affreux desespoir pour me pla-

cer sur le Trône aussi-tost que Bahaman fut mort ; & m'étant ensuite retirée dans ce même appartement sous pretexte d'y pleurer un Monarque dont je detestois & dont je deteste encore la memoire, j'y restay six mois sans me montrer au public, pleurât sans cesse l'infamie qu'un sort cruel m'avoit fait souffrir : quand l'heure fut venuë j'y donnay le jour à un enfant qui vint au monde avec une Tulipe marquée très-distinctement à l'endroit du cœur, ce fut Sunghier qui reçût le fruit du detestable amour de mon pere, je ne pus le regarder sans fremir, mes entrailles se révolterent contre lui, & dans le premier mouvement de ma fureur, j'ordonnai à Sunghier de l'aller jetter dans la riviere de Baudemir, qui coule aux pieds de ce Palais : elle sortit aussi-tost & revint après

un quart-d'heure, m'assurer qu'elle venoit d'executer mes ordres : ah Seig. que la nature est forte & puissante dans nos cœurs ! Tout mon sãg se glaça à cette nouvelle j'eus regret à ma cruauté, & je plaignis avec des larmes de sang ce malheureux enfãt. Après avoir donné un tems assez considerable à ma douleur & m'estre entierement rétablie, je parus aux yeux de mon peuple, & malgré l'extrême mélancolie qui ne m'a jamais quittée, il me trouva si belle qu'il me pressoit sans cesse de lui donner un Monarque dont la posterité pût gouverner la Perse ; envain trois ans après la mort de Bahaman j'épousay le Prince Kond-Addan qui joignit la Circassie à la Perse. Ce Monarque n'a eu de moy que des filles, & j'ay pleuré veritablement sa mort arrivée il y a huit mois par une chute de Che-

val; c'étoit un Prince aussi brave que vertueux, il m'aimoit avec une tendresse sans égale, & ce n'estoit pas sans rougir, que je passois si-tôt entre vos bras; j'étois forcée de vous aimer par la voix de la nature, cette même nature repugnoit à l'inclination qui me portoit à vous admettre dans mon lit, l'ombre de Babaman m'avoit avertie de rejetter votre mariage, je regardois ce Conseil comme une suite de sa jalouse fureur; mais grace au Ciel, la marque que vous portez sur l'estomac m'a sauvée d'un second crime aussi affreux que le premier: les Langes, les Bijoux & le Coffre d'Ebeine dans lequel Sunghier m'avoit depuis avoüé qu'elle vous avoit exposé sur le Baudemir, la declaration simple & naïve de Topal, & mon cœur plus certain que toutes ces preuves m'assu-

rent que vous estes mon fils : recevez-donc, mon cher Houschenk, ces embrassemens purs & détachez de toute passion criminelle, & comme il n'est pas necessaire que le peuple sçache des secrets aussi importants, choisissez-vous une femme dans toute la Perse, épousez-la en secret, j'adopteray tous ses enfans & je les feray passer pour les miens, voilà, mon cher Houschenk, ce qui mettra le comble à ma joye & à ma felicité.



X. SOIRE'E.

Suite & conclusion de l'Histoire d'Houschenk & de Gulbaze.

AH, Madame, m'écriai-je en ce moment, cette femme est toute trouvée ? Ce sera l'aimable Gulbaze la fille de Topal, il y a six ans que nous nous aimons avec toute la pureté imaginable; comme je comptois qu'elle étoit ma sœur, & que je craignois que notre passion ne devint criminelle, je quittai la maison de celui que je croiois estre mon pere, le desespoir m'avoit engagé à prendre parti dans votre armée, j'y cherchois la

 mort,

mort, & je l'aurois ſans doute trouvée, ſi le Ciel qui s'intereſſe viſiblement pour moi n'avoit permis que comme un foudre de guerre je terraſſaſſe vos ennemis, ſans recevoir la plus legere bleſſure ; accordez donc, Madame, à mes feux cette adorable fille, qu'après vous, l'on peut dire être le modele de toutes les perfections, ah j'y conſens de tout mon cœur, reprit Dugmé, ordonnez à Topal qu'il aille chercher Gulbaze, j'ay un empreſſement très-vif de la voir & de l'embraſſer, j'executay, Madame, pourſuivit Fum-Hoam, les ordes de la Reine de Perſe; Gulbaze parut une heure après avec toute la modeſtie d'une perſonne de ſon âge, elle reçût de la Reine toutes les careſſes imaginables : cette Princeſſe me fit remarquer en elle mille graces qui me parurent

toutes nouvelles, & lui ayant dit qu'elle sçavoit, à n'en point douter, que j'étois neveu du Roy deffunt, & qu'elle avoit quelque scrupule de vivre avec moy comme mari & femme, elle ajoûta qu'elle souhaitoit que je l'épousasse dans le moment même, & qu'elle ne vouloit de nous pour toute reconoissance, qu'un secret inviolable de notre part & de celle de Topal ; je ne puis vous exprimer, Madame, quelle fut la satisfaction que Gulbaze & moi nous ressentîmes à des ordres si précis, nous les executâmes sur le champ, je devins l'époux de cette aimable fille, & la Reine prit sur son compte cinq garçons que j'eus d'elle, & qui passerent puor estre ses enfans.

Au milieu de tant de sujets d'estre contente, Dugmé se livroit très-souvent à une noire

mélancolie, & lorſqu'elle jettoit la veuë ſur moi, je voyois quelquefois des larmes qui couloient de ſes yeux malgré elle ; je fis ce que je pus pour diſſiper par des plaiſirs toûjours nouveaux les triſtes idées qu'elle ſe rappelloit ſans ceſſe du Roi Bahaman ſon pere, elle ſuccomba au chagrin mortel qui la devoroit elle tomba malade, & tout l'art des Medecins n'ayant pû lui conſerver la vie, elle mourut entre mes bras & ceux de Gulbaze, après m'avoir prié en preſence de tous les Vizirs d'épouſer cette belle fille qui paſſoit pour ſa favorite.

La mort de ma mere me cauſa une douleur exceſſive : ſuivant ſes ordres j'élevay Gulbaze ſur le Trône, j'en eus encore trois filles & après avoir vêcu l'un & l'autre dans une union perfaite juſqu'à une extrême vieilleſſe,

respectez & honorez de nos enfans & de nos sujets, nous nous lassâmes des soins attachez à la Couronne, nous la remîmes à notre fils aisné, après avoir donné des appanages considerables aux quatre autres & à leurs sœurs, nous ne nous conservâmes que la Circassie, où nous nous retirâmes, & où nous eûmes la consolation de voir regner la paix entre tous nos enfans, jusqu'au moment que par la volonté du grand Prophete, nous quittâmes Gulbaze & moy en un même jour une vie qui auroit esté à charge à celui ou à celle de nous deux qui auroit survêcu à l'autre.

J'Avouë, dit la Reine de Gannan, que cette Histoire m'a fait beaucoup de plaisir, & que

les ſituations en ſont tout-à-fait intereſſantes, mais que devintes-vous enſuite ?



HIS



HISTOIRE

De la Belle Hengu.

JE passay, continua le Mandarin, dans le corps d'une jeune fille de Cananor, (a) appellée Hengu; mon pere qui étoit Marchand de Fiquaa (b) étant mort quelque temps avant que je visse le jour, ma mere qui continua son commerce m'élevoit avec autant de soin que son état pouvoit le lui permettre: toûjours retirée dans un petit appartement assez propre

[a] Le Royaume de Cananor est dans la Malabar entre Decan & Lelap comorin.

[b] Fiquaa est une espece de Biere.

avec une vieille esclave nommée Gebra, j'y passois la journée à travailler à des ouvrages convenables à mon sexe, & je jouissois de cette douce tranquillité qu'aucune passion n'avoit encore troublée, lorsqu'un malheur qui arriva dans notre maison dérangea tout l'ordre de ma conduite.

Plusieurs Seigneurs Indiens ayant un jour pris querelle dans notre Boutique, on fit vainement ce que l'on pût, pour empêcher qu'elle n'eût des suites fâcheuses : il y en eut un qui reçût un coup de poignard dont il fut blessé dangereusement; on courut promptement chercher un Chirurgien pour le panser, mais étant tombé dans un profond évanouissement on ne jugea pas à propos de le transporter chez lui, & ma mere le fit mettre dans son propre lit ; la playe se trouva très-profonde, mais

comme

comme elle n'étoit pas mortelle, le jeune Indien fut bien-tost hors de danger ; il rendit graces à ma mere des soins qu'elle avoit pris de lui, & avant que de quitter notre maison il saisit le moment qu'il y avoit le plus de monde dãs la Boutique, & que ma mere étoit le plus occupée; & s'appuyant sur le bras de son esclave il entra dans ma chambre sans que je m'attendisse à cette visite ; si je fus surprise à sa veuë, la mienne fit sur lui une telle impression qu'il pensa s'évanoüir ; ah, mon cher ami, dit-il à son esclave, tu ne m'as point trompé, voilà la plus charmante personne qu'il y ait sur la terre, & que je m'estimerois heureux d'en être aimé avec autant d'ardeur que je l'adore ! Je vous avoüeray, Madame, que je me trouvay dans une confusion extrême, je n'a-

vois

vois jamais vû homme si bien fait que Cotza-Rechid, c'est ainsi que s'appelloit ce jeune Seigneur, & ma vanité se trouva si flattée par ses hommages respectueux, que j'en fus ébloüie ; Seigneur, lui dis-je cependant, je sçay la distance qu'il y a de vous à moy, elle ne me permet point de devenir votre épouse, & j'ay trop de vertu pour être votre maîtresse: ainsi je vous suplie de cesser vos railleries, c'est fort mal recompéser les soins que nous avõs pris de votre vie; ah, reprit Cotza-Rechid, je parle très serieusemét, je n'ay jamais rien vû de si parfait, j'en atteste tous nos Dieux, qu'ils me punissent de la mort la plus cruelle, si je ne fais consister mon unique bonheur à être aimé de l'adorable Hengu: Gebra qui jusqu'alors avoit gardé le silence, crut voir la sincerité peinte dans les yeux de mon amant, Seigneur, lui dit-elle,

ma jeune maiſtreſſe, ne ſe laiſſera pas ſéduire par de ſimples diſcours, quoiqu'elle ſoit d'une naiſſance fort inferieure à la voſtre : ſa beauté, ſi elle étoit connue de notre Sultan, pourroit la placer ſur le Trône de Cananor, ah, je ne le ſçay que trop, s'écria Cotza-Rechid, & je ne prétends à ſon cœur que par les voyes les plus legitimes ; que vous dirai-je, Madame, pourſuivit Fum-Hoam, Gebra fut gagnée par les preſents de mon amant, il feignit de retomber malade pour avoir occaſion de me voir plus commodement, il me donna pendát plus d'un mois tous les momens que ma mere étoit à la Boutique, je le trouvai toûjours tendre, & ſoumis, je l'aimai à mon tour avec une paſſion égale à la ſienne, & après avoir pris avec lui, en preſence de Gebra, des engagements que je croiois bien
ſeurs ;

ſeurs, je m'abandonnay ſans reſerve à tout mon amour ; ma mere ignoroit notre commerce, elle n'auroit jamais conſenti à ce mariage ſecret, ce fut auſſi la raiſon pour laquelle Gebra me conſeilla de ne lui en point parler ; il étoit temps cependant que ce miſtere éclatât, mon époux s'étoit retiré du logis il y avoit déja du temps, ne pouvant plus y reſter avec bienſeance ; & je ſentois que j'allois bientoſt devenir mere, je ne ſçavois quel parti prendre, celui de l'enlevement qui me fut propoſé me parut le plus ſeur ; je ſortis de la maiſon une nuit des plns noires accompagnée de Gebra : mon époux nous attendoit à la porte de la ruë, il nous conduiſit à un magnifique Châreau qu'il avoit à une lieuë de Cananor, & je commeçay alors à joüir en liberté de ſa chere preſence ;
cetre

cette joye fut bientôt interrompuë par une nouvelle qui me toucha très vivement, ma mere fut si sensible à ma fuite qu'elle en tomba dangereusement malade, la fiévre la prit avec beaucoup de violence, & elle mourut en peu de jours en me donnant toutes les maledictions imaginables, & qui n'eurent que trop tost leur effet.

Je conçûs un cruel desespoir de cette mort dont j'étois la cause, & je me serois mille fois poignardée sans les soins de Gebra & de Cotza-Rechid, dont les empressemens secherent bientôt mes larmes, & je l'oubliai totalement pendant deux ans, que je passai dans les délices que goûtent deux amants qui s'aiment très-tendrement.

Cotza-Rechid étoit le plus charmant, & le plus amusant de tous les hommes, il étoit sans cesse

cesse à mes genoux & me protestoit que son amour dureroit jusqu'au tombeau ; lorsque je crus m'appercevoir en lui de quelque refroidissement , je fis mes efforts pour en decouvrir la cause, & comme je n'y pus parvenir je m'abandonnai à une douleur si vive que je n'avois plus un moment de repos ; mon sommeil, lorsque je commençois à vouloir dormir, étoit extraordinairement agité, je voiois en reve cent fantomes extravagants inconnus dans la nature, & plus bizarres les uns que les autres, & les songes affreux se terminoient toûjours par des menaces que ma mere me faisoit , que je serois bien-tost punie de la dureté que j'avois eue pour elle.

Cotza Rechid qui me negligeoit fort & qui depuis quinze jours, sans faire attention à ma douleur, faisoit sa residence à Cananor,

Cananor, parut un jour ſenſible à mes maux : après m'avoir fait quelques legeres careſſes, il me propoſa de prendre l'air hors de ſon Château, & comme je n'avois point d'autres volontez que les ſiennes, je me diſpoſai à lui obéïr, & après avoir ajouté quelques ornements à ma beauté, pour tâcher de reparer le tort que mon affliction & mes inſomnies lui avoient cauſé, nous montâmes Gebra & moi dans un Palanquin, & Cotza-Rechid à cheval, nous fimes ainſi deux bonnes lieuës, & nous arrivâmes à une petite maiſon champêtre qui lui apppartenoit : c'étoit la ſituation la plus riante que l'on pût voir, un vieil Indien qui en avoit le ſoin vint nous en ouvrir la porte, les Jardins étoient d'une propreté achevée & une fontaine d'eau vive & delicieuſe nous ayant

invité

invité de nous asseoir sur les bords de son bassin, l'on nous y servit des fruits excellens.

Je remarquai une inquietude extrême sur le visage, de Cotza-Rechid, il ne mangeoit point ; il détournoit ses regards de dessus moi ; qu'avez-vous donc, mon cher époux, lui dis-*je* tendrement, & en quoi ai-*je* eu le malheur de vous déplaire ? Il ne me répondit point, un torrent de larmes qui me couvrit alors le visage acheva de porter la confusion dans son ame ; *je* m'évanoüis entre les bras de Gebra, & après être revenuë à moi-même, *je* fus dans un étonnement sans égal de ne plus voir auprès de moi Cotza-Rechid, & de trouver à mes pieds une bourse de velours vert très-pesante.

XI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de la belle Hengu.

GEbra ayant promptement ramassé la bourse l'ouvrit ; elle la trouva pleine d'or, accompagnée d'une lettre pour moi, figurez-vous, Madame, ce que je devins, en y lisant à peu près ces paroles.

„ Des raisons particulieres „ m'ont obligé de me marier, „ j'épousay il y a huit jours la „ fille du Gouverneur de Cananor, & je dois la conduire „ demain à mon Château, il „ faut, Hengu, que vous lui cediez une place qui lui appar-

„ tient. Pour vous dédomager de
„ la perte que vous faites de mon
„ cœur, je vous laisse maîtresse
„ absoluë de cette Maison & de
„ ses dépendances dont je vous
„ fais present ainsi que de cinq
„ mille roupies d'or, tâchez d'y
„ vivre tranquille avec Gebra,
„ & ne faites point d'éclat si
„ vous ne voulez déplaire à Cot-
„ za-Rechid.

Je n'entreprendray point, Madame, dit le Mandarin, de vous raconter quelle fût ma rage, quand je revins de la premiere surprise, où me jetta la lecture de cette lettre : il n'y a qu'une personne outragée au dernier point qui puisse bien connoistre l'état où je me trouvai, j'en fus si vivement penetrée que je m'étonne comment je n'en mourus point, & mon cœur livré à tous les assauts de la jalousie, & de la fureur, medita

dita les plus noirs desseins : malheureuse Hengu, m'écriai-je, puisque par un outrage que l'on fait à ton sexe on te prive de l'exercice des armes, & par consequent du plaisir de pouvoir laver ton affront dans le sang ; cherche une autre voye pour te venger de l'ingrat qui t'abandonne, qu'il perisse ainsi que ton odieuse rivale par le poison le plus subtil, mais continuai-je, eh comment executer ce ridicule projet ? Toutes les voyes ne te sont-elles pas fermées pour y réüssir ? Ah meurs donc plutost mille fois que de survivre à l'infidelité de ton époux : alors me saisissant de mon poignard, j'allois me delivrer de tous mes tourments, lorsque Gebra me l'arrachant me promit que sans rien risquer elle viendroit à bout de perdre ma rivale, & de me rendre le cœur de mon cher

Cotza Rechid, mais que pour y parvenir il faloit user d'une grande dissimulation.

Cette promesse tarit la source de mes larmes & je me preparois à l'écouter avec attention, lorsque le vieillard Indien qui avoit le soin de cette maison vint avec ses filles se prosterner à mes pieds; Madame, me dit il, je viens faire hommage à ma nouvelle maistresse, voilà l'écrit par lequel Cotza Rechid vous fait donatiõ de tous les biens qu'il possede en ces lieux, nous étions ses esclaves, nous devenons les vôtres, & nous esperons trouver en vous autant de bonté, qu'en Cotza-Rechid qui étoit le meilleur maistre du monde: je receus les soûmissions de ce bon homme & de ses filles, avec douceur, & sentant que j'avois besoin de repos, je me retiray dans un appartement d'une grande simpli-

cité,

cité, mais d'une propreté charmante & dont les veuës n'étoient bornées que par des campagnes delicieuses qui dépendoient de cette maison.

J'y trouvai toutes mes hardes que mon perfide y avoit fait apporter sans que je le sçûsse, cette veuë renouvella toute ma douleur; c'est donc pour toûjours que je vous ai perdu, mon cher époux, m'écriai-je? Vous m'avez lâchement trompée, & abusant de ma simplicité & de vos sermens affreux, vous m'abandonnez pour vous jetter entre les bras d'une autre : ah, je ne survivrai point à ce malheur. Que vous estes vive, me dit alors Gebra, fiez-vous à moi, ma chere Hengu, vous serez bientost vengée : les nouvelles promesses de Gebra appaiserent un peu mon desespoir, elle m'instruisit de ses desseins, & j'en attendis l'effet

avec impatience. Cotza-Rechid vous a trop aimé pour vous abandonner sans retour, me dit Gebra, il ne manquera pas de venir avant qu'il soit peu dans ces lieux, il s'informera de vos esclaves de quelle maniere vous y vivez, feignez d'avoir beaucoup de tranquillité, marquez autant que vous le pourrez une liberté d'esprit qui témoigne vostre détachement pour lui, je vous réponds bien-tost du succès de mes charmes.

Je suivis trés exactement les conseils de Gebra, je me contraignis devant le vieillard, & ses filles, j'affectai même quelquefois beaucoup de gayeté, & je parlai si souvent contre les engagements de cœur ausquels nostre sexe se livre trop aisément, que les discours qui étoient rapportez à Cotza-Rechid, lui firent croire qu'il pouvoit me voir sans

sans craindre mes reproches : en effet un jour que je m'y attendois le moins, & que je me promenois dans mon jardin, je le vis tout d'un coup paroistre ; je suis content de vous, Hengu, me dit-il, vous avez pris le bon party, l'emportement vous auroit pour jamais banni de mon cœur ; vivez paisible en ces lieux, & permettez que je vienne quelquefois y interrompre votre solitude : je répondis conformément à ses desirs, & aux instructions de Gebra, & comme la conversatiõ ne pouvoit gueres se terminer sans qu'il se presentât quelqu'occasion de parler de sa femme, je lui demandai si elle étoit assez belle pour esperer de fixer éternellement son cœur, il m'en fit alors un portrait qui m'auroit fait mourir de douleur, si je n'avois eu la force de me contraindre, mais je sçûs si bien entrer

dans

dans tous ses sentimens, qu'il ne s'apperçût point de l'émotion dans laquelle j'étois, & continuant à me détailler toutes les perfections du corps & de l'esprit de ma rivale, qu'il élevoit au dessus de tout ce qu'il y avoit de plus beau, je l'arrêtai pour lui dire que je lui cedois en tout, mais que pour la chevelure, je ne connoissois aucune femme qui pût se flater de l'avoir plus belle que moi; il se mit à sourire, la dispute s'échauffa, & comme il ne m'étoit pas permis d'aller jusqu'à son Chasteau, je le priai de m'apporter quelques uns de ces beaux cheveux qu'il vantoit tant, pour les comparer aux miens; il me le promit & après avoir passé avec moi le reste du jour il se retira.

Gebra charmée que j'eusse si bien profité de ses leçons; n'eut pas plûtost entendu les promesses

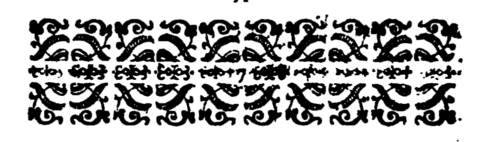
ses de mon infidele époux, qu'elle fut promptement chercher des herbes pestiferées, des pierres & des racines inconnues à tout autre qu'à elle, & par des charmes puissants à quoi elle étoit instruite dès sa plus tendre jeunesse, elle prépara une mort funeste à ma rivale.

Le moment que je souhaitois avec tant d'ardeur arriva enfin, Cotza-Rechid vint me voir environ quinze jours après sa premiere visite: voyez, me dit-il en m'abordant, si je suis prevenu en faveur de mon épouse, examinez cette boucle de cheveux, & convenez que leur noirceur & leur brillant est fort au dessus des vôtres; je m'approchai d'une fenêtre pour les voir au plus grand jour, & feignant de les regarder avec attention, j'en derobai une partie que je lâchai dans mon sein, & je lui

rendis le reste après être convenuë par complaisance, & pour mieux l'éblouir que les miens ne pouvoient pas entrer en comparaison avec ceux de ma rivale; il fit un grand éclat de rire alors, & paroissant charmé de ma bonne foi, il fut toute la journée d'une humeur charmante, & ne me quitta que fort tard.



XII.



XII. SOIRE'E.

Suite & conclusion de l'Histoire de la belle Hengu.

JE ne fus pas plutost hors de la presence de Cotza-Rechid, que pleine de mon ressentiment je me preparai à la vengeance avec toute la ponctualité necessaire dans de pareils misteres: la nuit répandoit son ombre épaisse sur la terre lorsque Gebra & moi, les cheveux épars, & demi nuës, nous étant placées en pleine campagne, nous appellâmes à notre secours les genies les plus malfaisants: A nos horribles conjurations nous vîmes bientost les

étoiles perdre leur lumiere, & marquer d'espace en espace des traces effrayantes de leur changement de situation; la Lune qui pour lors étoit enfermée dans un nuage épais nous mettoit dans une obscurité qui étoit legerement dissipée par deux torches de poix enflâmées que nous avions à la main. Elle paroissoit tantost ensanglantée & tantost brillante de flammes & de feu, & nous voions distinctement tomber autour de nous une pluye d'étincelles ardentes, au lieu d'une rosée salutaire & nourrissante; je commençois à ressentir une extrême agitation à la vûë de tant de prodiges, lorsque Gebra frappant trois fois l'air d'une baguette puissante, & prononçant les noms les plus barbares avec des contorsions horribles, elle secoüa sur la flamme de nos flambeaux les cheveux que j'avois derobés à

Cot-

Cotza-Rechid, & conjura les Divinités des enfers, qu'ainsi que ces cheveux se brûloient & se consumoient, la personne de qui ils étoient fût en ce moment consumée & détruite.

Je commençois à joüir d'une pleine vengeance, & je m'imaginois déja voir ma rivalle tout en feu, lorsque je me sentis tout d'un coup atteinte d'une ardeur extraordinaire qui me brûloit les entrailles; mon sang se coagula, mon cœur se retrecit, mes membres se désseichèrent, & au grand étonnement de Gebra, je tombai à terre en poussant les gemissements les plus affreux. Ah, perfide Cotza-Rechid m'écriai-je, d'une voix mourante, tu as bien connu quel usage je voulois faire des cheveux de ta femme, tu m'as sans doute apporté les miens propres dont je t'avois fait present, lorsque j'avois le bon-

heur de te plaire, & je me donne la mort à moy-même en voulant la procurer à ma rivalle. Je n'eus que le temps de prononcer ce peu de paroles ; mon ame frustrée de sa vengeance sortit de mon misérable corps avec des cris capables d'effrayer les plus intrepides, & Gebra ne voulant point me survivre se perça le cœur d'un coup de poignard.

MAis, Madame, dit alors Fum-Hoam, passons l'éponge sur une mort aussi triste & que je meritois bien : en quittant le corps de cette malheureuse fille, je me trouvai sans interruption dans differents états peu interessants ; quel plaisir auriez-vous d'entendre le recit des dangers que j'ay courus sous la forme d'un Serpent, la triste &

en-

ennuyeuse vie que j'ay menée étant choüete, & chauve-souris; les plaintes amoureuses que je faisois sous la figure d'un tendre Rossignol, les malices continuelles ausquelles je m'étudiois étant Singe. Ah, pour celles-là, interrompit la Reine de la Chine, je veux les sçavoir, & vous me ferez un très-grand plaisir de me les raconter. Puisque Votre Majesté le souhaite, dit le Mandarin, je vais la satisfaire.

AVANTURES

Du Singe Moroug.

QUelque temps après ma naiſſance dans une Foreſt des Indes, je fus pris de la glu dont je fus aſſez ſot pour me frotter les yeux, en voulant imiter un Chaſſeur à qui j'avois veu ſe les laver dans un baſſin plein d'eau : & l'on me vendit à un jeune Chinois qui me nomma Moroug & qui en me faiſant jeûner très-ſeverement, lorſqne je n'obéïſſois pas à ſes commandements, me rendit ſi ſouple & ſi adroit que je paſ-

passois pour un prodige. Il m'avoit acheté un petit Cheval que je maniois avec autant de dexterité que le meilleur Ecuyer, & j'avois coûtume pendant sa course de faire sur lui des sauts si legers que l'on en étoit dans la derniere surprise ; en effet dans toutes les Villes des Indes par où je passois, l'on ne me regardoit qu'avec admiration. Mon maistre y aiant fait un profit cõsiderable resolut de retourner à Cambalu, où je ne lui valus pas moins d'argent que dãs les Indes; les enfans m'apportoient avec profusion toutes sortes de fruits. Comme je joüois avec eux sans leur faire aucuu mal, c'étoit à qui me feroit le plus de caresses, & je rapportois tous les jours une bourse pleine d'argent que j'avois attachée à ma ceinture, que je ne manquois pas de gagner, ou d'escamoter à cette jeunesse qui
n'a-

n'avoit pas de plus grand plaisir que de s'amuser avec moi.

Une bonne femme de Cambalu dont la maison joignoit par derriere à celle où logeoit mon maistre, s'étant laissé mourir, comme de dessus un petit toit je l'avois vû emporter hors de son appartement, je resolus d'imiter les plaintes que je lui avois entendu faire, je me coulai adroitement dans sa chambre ; je mis une chemise & une coëffure de la deffunte, & m'étant fourée dans son lit j'attendis que l'on fût revenu de l'enterrement pour joüer une farce qui pensa me coûter la vie : les principaux parents de cette femme étant alors entrés dans sa chambre, je ne les eus pas plûtôt vû recommencer leurs hurlements, que sortant la teste hors du lit, je fis les grimaces les plus hideuses; ces bonnes gens éfrayés d'un évenement

si

si nouveau, & s'imaginant que j'étois le diable, ils se sauverent tous avec precipitation : voilà l'alarme dans la maison, l'on courut promptement à la Communaté des Bonzes les avertir de cette étrange avanture, le plus ancien de ces prêtres assembla ses camarades & s'étant tous munis de torches, ils vinrent deux à deux à la chambre de la deffunte. Je m'étois tranquillement remis au lit, lorsque je vis arriver ce beau cortege, la peur étoit peinte sur le visage de tous les bonzes, cela m'encouragea ; & à peine en eus-je vû entrer une douzaine que sortant brusquement du lit je sautai sur les épaules de leur chef, & lui mordant le nez & les oreilles, je lui fis faire des cris si aigus que ses confieres se culbutant les uns sur les autres, ils l'abandonnerent à ma fu-

fureur. Je fermai alors la porte sur nous, je le battis tout à mon aise, & après lui avoir dechiré ses habits en lambeaux, je lui jettai au nez la chemise & la coëffure de vieille, & m'élançant par la fenêtre, je regagnai le toît, & je rentrai dans le logis de mon maître.

Ce pauvre Bonze, après sa premiere frayeur s'apperçût bien d'abord à qui il avoit à faire, mais comme il n'étoit pas le plus fort il souffrit mes coups avec beaucoup de patience, & en homme d'esprit qui sçait tirer avantage de tout, il ne m'eut pas plûtôt vû hors de la chambre, qu'ouvrant le porte il appella les autres Bonzes, & leur reprochant leur lâcheté, il leur dit qu'il venoit de combattre un des plus puissãts demons, & qu'après une deffense opiniâtre dont il portoit des marques, il l'avoit

contraint à lui ceder la victoire. Alors aiant en sa presẽce fait murer la fenêtre par où *j'étois* entré dans cette chambre, il sortit de la maison comblé de presents & de gloire, & chacun le regardant comme un saint homme. Cela ne suffisoit pas pour lui, *je* pouvois paroitre encore sur les toits de cette maison, & par là découvrir la pieuse tromperie. Il s'informa adroitement de l'endroit où demeuroit mon maître, & lui ayant rendu visite à la pointe du *jour*, il lui raconta naturellement son avanture, & le pria de changer de quartier. Comme il n'y a pas beaucoup de difference entre un pareil Bonze & un espece de Charlatan tel qu'étoit mon maître, ils furent bientôt d'accord, & nous allâmes demeurer dans un endroit fort éloigné; de sorte que cette avanture comique

fût

fût toûjours ignorée dans Cambalu.

On ne parloit au reste dans toute la Ville que des merveilles que je sçavois faire ; ma reputation passa jusques dans le serail du Sultan, & la Sultane favorite appellée Alischak, qu'il venoit d'élever sur le Trône, ayant eu envie de me voir, ce Monarque qui ne pouvoit lui rien refuser, ordonna à mon maitre de me faire faire tous mes exercices en sa presence. Elle fut charmée de mon adresse, & ayant temoigné une extrême passion que je lui appartinsse, il fallut qu'Yvam [c'est ainsi que se nommoit mon maitre] me remit entre ses mains, & qu'il se contenta d'une gratification très considerable de la part du Roi de la Chine.



XIII. SOIRE'E.

Suite des avantures du Singe Moroug.

J'Etois tellement accoûtumée à vivre avec Yvam, que je ne voulus jamais obéir à la Sultane, je devins triste, & le Sultan pour faire plaisir à Alischak ayant fait appeller mon maître, il le remit entre les mains d'un des principaux Eunuques à qui il recómanda de l'accompagner dans le serail toutes les fois que la Sultane le souhaiteroit, & de ne le point quitter pour quelque raison que ce put être. Je n'eus pas plûtôt reveu mon maître, que je repris ma premiere gayeté,

té ; & comme il étoit jeune & bien fait, Alischak ne put jetter les yeux sur lui sans concevoir des desirs contraires à l'honneur du Sultan. Ses regards furét bientôt les interprettes de son cœur, Yvam comprit tout ce qu'ils vouloient lui dire, & l'Eunuque qui devoit être present à ces entrevuës, ayant été gagné à force d'argent, ces amants se virent bientôt en toute liberté. Un jour que le Sultan étoit allé à une Chasse dont il ne devoit revenir de quatre jours, & que j'étois present aux caresses que la Sultane faisoit à mon maître, je l'entendis lui demander quels étoient ses parens, & depuis quand elle étoit dans le Serail. Je n'y suis que depuis un an, lui dit-elle, mais que cette année m'a paru longue ! Je hais le Sultan autát que je vous aime, mon cher Yvam, & plus je vous vois, plus

je

je sens redoubler ma haine pour lui, mais puisque vous paroissez curieux de me connoître, je vais vous raconter les principaux évenemens de ma vie, & de quelle maniére je suis parvenuë à un honneur dont je fais peu de cas, & que les autres Sultanes cherchent avec tant d'empressemens.



AVANTURES

De la Sultane Alischak.

MA mere nommée Dog[illegible] dar étoit fille unique d'un riche Jouailler de Ceylan, (a) homme très-severe. Elle avoit pour voisin un [illegible] ap-pellé Ganem, qui l'ayant vu[illegible] sieurs fois à la fenêtre en [illegible] passionnement amoureux. Comme Ganem étoit très-bien [illegible]

(a) Ceylan, Isle de la mer des [illegible] vers le Cap de Comorin, il y a une [illegible] tagne que l'on croit estre la plus haute [illegible] Indes que l'on appelle pic d'Adam, par-ce que les Insulaires assurent que le pre-mier homme a été créé sur cette mon-tagne & qu'il est enterré dessous, ils préten-dent aussi que le Paradis terrestre [illegible] dans leur Isle.

il ne fut pas long-tems sans être aimé, & ma mere sçachant que son amant n'étoit pas assez riche pour que son pere voulût consentir à la lui donner pour épouse, resolut de fuïr avec lui, & de se retirer dans quelque Isle de l'Ocean Indien; après avoir pris de justes mesures pour l'execution de ce projet, elle enleva tout ce qu'elle put d'or & de pierreries, & s'étant embarquée avec son amant sur un Vaisseau qui partoit pour Timor; (a) ils furent jettez par une violente tempête sur la côte de Sumatra. (b) Ma mere qui étoit grosse de moi pensa mille fois mourir dās l'agitation du Vaisseau; elle n'eut pas plûtôt mis pied à terre, que ne voulant plus risquer sa vie sur Mer, elle proposa à Ganem de rester dans

(a) Isle de l'Ocean Oriental, une des Moluques.

(b) L'une des grandes Isles de la Sonde.

dans cette Isle. Pour mieux se cacher aux poursuites de son pere, elle laissa partir pour Timor le Vaisseau que l'on avoit radoubé, & s'étant retirée chez une bonne Veuve d'Achem, (*a*) elle lui fit croire que Ganem & elle étoient des Comediens qui avoient fait naufrage sur ces côtes; & qu'elle s'étoit sauvée avec son mari dans l'Esquif du Vaisseau. Cette femme ajoûta foi à ses discours, & comme ma mere faisoit quelque dépense qui la mettoit plus à son aise qu'elle n'étoit, elle eut pour elle toute l'atention possible.

Aprés quelques mois de sejour à Achem, Dogandar y accoucha de moi; & la nature s'épuisa en

me

(*a*) Le Roi d'Achem possede la moitié de l'Isle de Sumatra, cette Ville qui est la Capitale de son Royaume est vers le Nord sous un air assez temperé.

me produisant, puisqu'elle fit un chef-d'œuvre de beauté. Mon pere & ma mere n'avoient d'autres soins que celui de mon éducation, ils passerent sept ans dans cette Ville, & s'appercevant qu'ils n'y avoient pas apporté des fonds considerables pour y subsister comme ils avoient fait jusqu'alors, après avoir vendu presque toutes leurs pierreries, ils se proposoient de retourner à Ceylan; lorsqu'un soir la bonne femme avec laquelle ils vivoient rentra toute joyeuse dans la maison. Je vais vous annoncer une bonne nouvelle, leur dit-elle, il vient d'arriver à Achem une troupe de Comediens, ce sont peut-être vos camarades, & je le crois avec d'autãt plus de raison, qu'avant que d'aborder à l'Isle de Sumatra, ils ont fait plusieurs naufrages, & que depuis huit ou

dix ans ils parcourent toutes les Indes.

Dogandar & Ganem ne purent s'empêcher de rire de l'idée de cette femme. Cela pouroit bien être, lui répondit ma mere ; mais je veux les voir jouër, avant que de me faire connoître, & si ce sont ceux avec qui nous representions la Comedie, j'augmenterai leur joye par la surprise que je leur causerai en nous montrant à eux, au moment qu'ils s'y attendront le moins. La vieille goûta ces raisons, elle se chargea de nous retenir des places, & nous nous trouvâmes à la premiere representation qui se fit quelques jours après cette conversation.

Cette troupe étoit composée de très-bons acteurs, & Dogandar voyant que son bien diminuoit tous les jours, prit tout d'un coup une resolution assez bi-

bizare. Mon cher époux, dit-elle à Ganem, il me vient dans l'esprit un expedient pour nous mettre à l'abri de la misere : faisons-nous Comediens. Mon pere en ce moment fit un cri de joye, & embrassa tendrement ma mere : cette idée m'étoit deja venuë, lui répondit-il, mais je n'osois vous la proposer. Pourquoi cette delicatesse, ajoûta-t-elle ? on ne nous connoit point ici, comme nous y avons toûjours vêcu dans l'obscurité, l'on n'a garde de s'imaginer que nous soïons d'une autre condition que de celle que nous allons embrasser, & notre vieille hôtesse servira à faire croire que nous avous fait ce metier toute notre vie, vous sentez-vous du talent pour cela. Je vous avouë, reprit Ganem, que ça toûjours été ma passion dominante, & que s'il m'avoit été permis de suivre mon

in-

inclination, & que je n'eusse pas été retenu par l'amour que j'avois pour vous dès ma premiere jeunesse, ma resolution auroit bientôt été prise, je me serois jetté dans la premiere troupe qui auroit passée par Ceylan. Je n'ai jamais poussé mes desirs si loin, continua Dogandar, j'ai seulement souhaité qu'il fût permis aux filles de ma condition de monter sur le Theatre, je me flate que je m'y serois distinguée, & par la maniere naturelle dont j'aurois joué la Comedie, & par l'austere vertu dont j'aurois fait profession ; elle n'est pas incompatible avec cet état, & si ceux & celles qui l'ont embrassé avoient eu des mœurs sans reproche, ils n'auroient pas rendu meprisable une condition qui d'ailleurs n'a rien de condamnable, puisqu'elle ne tend qu'à corriger les vices du genre humain en leur

retraçant devant les yeux un tableau naif de leurs deffauts, & des extravagances dans lesquelles ils tombent tous les jours: vous raisonnez très juste, ma chere Dogandar, reprit Ganem, devenons donc Comediens.

Cette resolution, continua la Sultane Alischak, fut suivie de point en point: mon pere & ma mere se presenterent le lendemain à la troupe, & ayant choisi pour debuter chacun un Rôle dans lequel ils crurent qu'ils pouvoient plaire, ils le rendirent avec tant de feu, de vivacité d'action, & de naïveté, que tous les Spectateurs s'en retournerent charmez de la Piece, & des nouveaux Acteurs.

Ma mere avoit au plus vingttrois ans, il n'y avoit rien de plus beau qu'elle, & tous les jeunes Seigneurs d'Achem s'imaginant trouver auprès d'elle un accès

aussi favorable qu'auprès des Comedienes ordinaires, l'accablerent de visites ; elle les reçût avec beaucoup de politesse, & s'expliquant nettemēt avec eux, elle leur fit connoistre qu'elle bornoit tous ses talents à ses devoirs de Theatre. Ils ne purent le croire, ils lui envoyerent des presents magnifiques, elle les refusa tous, & enfin elle établit si bien sa reputation dans Achem, que tout le monde l'y regardoit avec admiration.

La troupe après avoir resté trois ans dans cette Ville, resolut de parcourir toutes celles de l'Isle de Sumatra ; mon pere & ma mere qui avoient amassé beaucoup d'argent balançoient à la suivre, mais touchez par les instantes prieres de leurs camarades, & accoûtumez aux especes d'adoration qui les enfloit de vanité, ils se determinerent

à

à ne les point quitter : ils s'établirent successivemēt dans differents endroits, où ils eurent un très-grand succès, & s'étant fixé pour quelque tems à Palimban, ma mere resolut de me donner un petit Rôle : j'avois alors plus de treize ans, & j'étois très-formée pour mon âge, je profitai des instructions de Dogandar, & je reçûs de si grands aplaudissements la premiere fois que je mōtai sur le Theatre, qu'ils penserent me tourner la cervelle : à mesure que je croissois en âge, je devenois de plus belle en plus belle, & je m'appliquai tellement à ma nouvelle profession que je devins dans peu presqu'aussi grande Actrice que ma mere : tout nous rioit, nous étions fort à notre aise, l'on nous estimoit infiniment, & nous avions tout lieu d'être contents de notre petite fortune,
 lors-

lorsque notre bonheur cessa tout d'un coup par l'accident le plus cruel.

XIV. SOIRE'E.

Suite des Avantures de la Sultane Alischak.

DAns une Tragedie nouvelle, intitulée l'innocence opprimée, Ganem jouoit le Rôle d'un homme persecuté par le Favori d'un Roy des Indes qui aimoit sa femme : ma mere qui representoit cette femme, loin de se rendre aux persecutions du Favori, le traitoit avec beaucoup de hauteur : on supposoit à Ganem des crimes qui meritoient la mort ; & son ennemi dans une des dernieres Scenes lui presentoit lui-même une coupe pleine de poison ; & un poignard. Mon pere avant que de choisir l'un de ces deux genres de mort, bravoit son ri-

rival par les discours les plus fiers, recommandoit à son épouse de le venger s'il lui étoit possible ; & après lui avoir fait des adieux fort tendres, il se frappoit du poignard dans le milieu de la poitrine ; au moment qu'il expiroit on reconnoissoit son innocence ; & le Roy des Indes indigné contre son Favory, venoit raconter à sa veuve qu'elle étoit vengée & qu'il venoit de couper lui même la teste à son persecuteur.

Cette piece avoit vallu beaucoup d'argent à la Troupe, & ma mere y joüoit avec tant de naturel, qu'elle arrachoit des larmes de tous les Spectateurs, mais malheureusemeut pour elle, ce qui n'étoit qu'une fiction devint une verité. L'Acteur qui representoit ce Favory devint effectivement amoureux d'elle, & connoissant sa vertu, il se persuada

ſuada que tant que Ganem vivroit, il n'auroit jamais d'eſperance de la poſſeder ; pour ſe delivrer d'un homme qu'il croyoit le ſeul obſtacle à ſon bonheur, il s'imagina le trait le plus noir que l'on pût jamais inventer, il éguiſa lui même le poignard dont mon pere ſe devoit frapper, & dont la pointe étoit rabatue, & Ganem venant à la concluſion de ſon Rôle s'en porta un coup ſi bruſquement qu'il ſe l'enfonça dans le corps juſqu'à la garde. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir rejaillir ſon ſang ſur le viſage de ma mere qui l'embraſſoit en ce moment, il connut d'abord toute la noirceur d'ame de ſon camarade, il le ſaiſit à la gorge, eut le temps de lui donner pluſieurs coups du même fer dont il le renverſa par terre, & expirant preſque en ce moment, il n'eut que le temps de

remettre son poignard entre les mains de ma mere, lui marquant assez par là quelle étoit son intention : la fureur s'empara en ce moment des sens de Dogandar, elle profita de la chute & de la blessure de l'assassin de son époux, & se jettant sur lui elle le perça en un moment de mille coups, & vengea sur le champ la mort de mon pere qui venoit d'expirer entre mes bras.

Jamais la Scene n'avoit été si serieusement ensanglantée, elle alloit pourtant l'estre encore davantage, si me saisissant du fer dont ma mere tournoit la pointe vers son cœur, je ne le lui eusse promtement arraché. Elle se jetta alors sur le corps de mon pere en poussant des gemissemens qui auroient attendri les plus barbares, & il n'y eut aucun des assistans qui ne versa des larmes en abondance à un Spectacle aussi touchant.

Que

Que vous dirai-je, mon cher Yvam, continua la Sultane Alischak, depuis ce jour ma mere eut sa profession en horreur, & après avoir donné un temps considerable à la douleur extrême qu'elle avoit ressentie de la perte de Ganem, elle resolut de retourner à Ceylan, & de s'y donner la mort en cas qu'elle n'obtint pas de son pere le pardon de sa fuite. Nous montâmes le premier Bâtiment qui fit voisle pour cette Isle, & nous avions le vent très-favorable, lorsque nous découvrîmes deux Vaisseaux corsaires qui venoient droit à nous.

Comme chacun aimoit mieux perdre la vie que la liberté, on se prepara au combat avec beaucoup de courage, il fut des plus sanglants, mais malgré la resistance incroyable que nous fîmes, les Corsaires se rendirent

nos maistres en peu de temps, & massacrerent tout ce qui s'opposa à leur fureur.

Ce n'estoit pas assez pour moi d'estre privée de la liberté, il falloit encore que j'eusse le malheur de perdre ma mere, elle fut blessée dans l'ardeur du combat par une fleche qui lui perça le sein, & mourut entre mes bras sans que je pusse lui porter aucun secours : je ne sçay, mon cher Yvam, ce que je devins en ce moment, je tombai dans un profond évanouissement, & à mon reveil je me trouvai dans le Vaisseau des Corsaires, & j'appris que l'on avoit jetté le corps de ma mere dans les flots: je redoublai en ce moment mes sanglots & mes larmes, je dis mille injures à ces Barbares, ils ne m'écoûterent pas, & firent toute la manœuvre possible pour prendre la route d'Egipte.

Comme la beauté a le droit

d'aprivoiser les nations les plus farouches, ces Corsaires ne me regardoient qu'avec admiration; la majesté qui regnoit dans toute ma personne & les graces infinies dont j'étois pourvûë, faisoit une telle impression sur leurs cœurs, qu'ils ne pouvoient détourner les yeux de dessus mon visage, & qu'ils en oublioient même le soin du Vaisseau.

Quoique la douleur que je ressentois m'eût extremement changée, je ne voyois que des marques de surprise dans toutes leurs actions; je voulus profiter plusieurs fois de leur étonnement pour me précipiter dans la Mer, mais les Barbares s'étant apperçûs de mon dessein me firent descendre dans une chambre du Vaisseau, où ils n'avoient rien à craindre de mon desespoir, & venant me considerer l'un après l'autre, comme ils aspiroient

roient tous à la possession de ma personne, & que chacun d'eux croyoit avoir droit d'y pretendre, ils commencerent entre eux une dispute très-serieuse: la querelle s'échauffa, l'on en vint aux injures, des injures aux coups, & dans un moment l'on vit sur nôtre bord le combat le plus sanglant que l'on puisse s'imaginer: les Corsaires de l'autre Vaisseau surpris de cette cruelle division, s'aprocherent du nôtre pour y mettre la paix: au lieu de faire cesser la querelle, ils prirent parti, se disputerent tous l'honneur de ma conqueste, & s'acharnant l'un contre l'autre avec une extrême fureur, ils perirent presque tous de leurs blessures en moins de trois heures, de maniere que je me trouvai seule dans le Vaisseau, pendant que l'autre qui étoit presque vuide s'éloignoit au gré des vents.

J'a-

vois jusqu'alors été fort indifferente à ce qui s'estoit passé devant mes yeux depuis la mort de ma mere ; & plus contente d'estre à la discretion de la Mer & des monstres marins que de ces Corsaires, j'attendois la mort avec une insensibilité sans égale, lorsque je me sentis accablée d'une violente envie de dormir ; je me livrai au sommeil sans m'embarasser de ce que le sort decideroit de moi, & je fis un rêve assez singulier : je m'imaginai estre sur le Tillac de mon petit Vaisseau, & voir sortir de la Mer un magnifique Char tout brillant de nacres de perles tiré par quatre monstres marins assez semblables à nos Chevaux ; dans le milieu de ce Char étoit assis un homme demi-nud, d'une majesté très-respectable, une barbe fort épaisse lui couvroit l'estomac, & il portoit dans sa main

main droite un dard tout brillant de pierreries : il avoit autour de lui plusieurs hommes & femmes d'une figure très-agreable jusqu'à la ceinture, mais dont le reste du corps se terminoit en queüe de poisson ; quoyque dans l'eau, ils formoient des danses très-vives, & très-passionnées au son de quelques instruments dont je trouvois l'harmonie excellente ; je goûtois dans mon rêve un plaisir infini, & je ne pouvois me lasser de regarder un spectacle aussi extraordinaire, lorsque cet homme leva les yeux vers le Ciel, & y lisant sans doute les malheurs dont ma vie estoit menacée, il versa quelques larmes, & me regarda avec une extrême pitié : que je te plains, me dit-il, infortunée Alischak, mais tu ne peux fuir ta destinée ; alors frappant la Mer avec son dard,

dard, il y fit une vaste ouverture, dans laquelle il se perdit avec tout son cortége : alors les vents formerent des sifflements affreux, la Mer qui étoit fort tranquille, devint d'une agitation extrême, des Montagnes d'eau porterent le Vaisseau dans lequel j'étois jusqu'au Ciel, & dans le même instant elles le precipiterent dans des abîmes, où probablement je devois finir mes jours; le Tonnerre qui grondoit effroyablement, & les secousses violentes du Vaisseau m'éveillerent en ce moment, & je reconnus que la fin de mon rêve approchoit fort de la verité.

XV. SOIRE'E

Suite des Avantures de la Sultane Alischak.

PEndant cette terrible tempeste qui dura deux jours, & deux nuits, & qui chassoit toûjours mon Vaisseau en pleine mer, l'eau me gagnoit de tous côtez, & me jetta sur un Ecueil, où entraînée par cet amour pour la vie que la nature nous inspire dans le peril, toute mon insensibilité me quitta, je me saisis d'une planche du Vaisseau qui étoit déja brisé en mille pieces, & me laissant aller au gré de la fortune; je fus jettée à terre, au pied d'une Montagne qui étoit habitée par des hommes

mes ſauvages ; quelques-unes de leurs femmes étoient heureuſement ſur le bord de la Mer, lorſque j'y abordai , elles me firent rejetter l'eau que j'avois avallée , & s'appercevant , ainſi que leurs maris , que je donnois quelque ſigne de vie , elles eurent un ſoin extrême de me rechauffer dans leurs Cabannes où elles me porterent.

Mes yeux quoy que couverts de la vapeur de la mort reſſembloient encore à l'éclat de ces diamants demi brutes , ou mal taillez , qui ne jettent pas tant de feux que les autres , & mes levres qui auparavant faiſoient honte au Corail , étoient alors violettes ; mais malgré les nuages qui defiguroient ma beauté , ces Barbares en furent tellement touchez, qu'ils n'epargnerent rien pour me conſerver la vie.

Quelle fut ma douleur après avoir repris l'usage de mes sens, de me trouver entre les bras de ces femmes qui étoient si effroyables, qu'à peine avoient-elles la figure humaine ; & comme leur langage ne ressembloit pas mal à des hurlements, & que je ne comprenois rien à leurs discours, je ne leur répondis que par des soupirs qui marquoient assez mon affliction ; les maux que j'avois souffert m'ayant presque ôté l'usage de la parole.

Pendant les huit premiers jours que ces femmes employerent avec toute sorte d'humanité, ainsi que leurs maris, à me remettre de la cruelle fatigue que j'avois essuyée, je crus comprendre que mon honneur étoit en seureté parmi ces barbares ; j'en fus encore plus convaincuë par les especes d'adoration qu'ils me rendoient comme à une Divinité.

Ma langueur alors se dissipa,

la joye me fit paroiſtre mille fois plus belle, mes charmes reprirent leur premier éclat, & m'armant de conſtance contre les aſſauts de la fortune, je reſolus de ſupporter avec fermeté les malheurs que j'avois encore à eſſuyer : je commençai donc à m'accoûtumer à un genre de vie auſſi extraordinaire, & j'entendis aſſez la langue de ces Inſulaires, en moins de quatre mois, pour comprendre une bonne partie de leurs intentions.

J'apris alors qu'accoûtumez à courir les Mers dans de petites barques très-légeres, ils védoient les eſclaves qu'ils faiſoient dans leurs courſes ; que leur premiere idée avoit été de me traiter comme les autres, mais qu'ils avoient trouvé tant de graces ſur mon viſage, qu'ils me regardoient comme leur Divinité tutelaire ; que loin de me vendre, ils me

traiteroient comme leur Rein[e] tant que je resterois avec eux; mais encore qu'il n'y avoit poin[t] de perils où ils ne s'exposassen[t] pour me conserver l'honneur & la vie.

Je fus charmée de connoître *la* bonne volonté de ces Sauvages à mon égard, je les conjurai de persister dans ces sentimens, les assurant que j'y repondrois avec toute la reconnoissance possible; depuis ce moment je travaillai autant que je le pus à les civiliser; je leur enseignai ma langue, je les informai des mœurs de nos Indiens, & je leur montrai à apprêter à manger suivant nos usages; tout cela me faisoit regarder de ces bõnes gens avec admiration. Quand je me trouvois de bonne humeur, je leur jouois à moi seule des Comedies presqu'entieres, à quoi ils prenoient un plaisir extrême, tout cela m'amusoit, &

& redoubloit leur amitié pour moi, & il y avoit un an que je demeurois avec eux, lorsqu'un jour qu'ils regardoient chez eux comme une fête, leurs ennemis firent une descente dans l'Isle, au moment qu'ils s'y attendoient le moins, & m'enleverent au milieu d'eux: je m'imagine voir encore le desespoir de ces pauvres Sauvages, ils pousserét des hurlemens affreux, ils poursuivirent leurs ennemis avec une fureur inconcevable, & sacrifierent à leur rage tout ce qui s'opposa à leur valeur; mais malgré leurs efforts, je fus portée dans une barque, & conduite de là dans une Isle assez voisine: à peine y avois-je mis pied à terre, qu'une petite flotte de mes Insulaires y aborda; jamais on n'a vû combattre avec tant d'intrepidité; ils firent un carnage épouvantable de mes ravisseurs, & après avoir mis le

feu à leurs habitations, ils me conduisirent triomphante jusques dans une barque, & m'ayant mise dans le milieu de leur flotte qui faisoit retentir les airs de mille cris de joye, ils reprirent la route de leur Isle. Je ne puis, mon cher Yvam, poursuivit la Sultane Alischak, vous représenter quelle étoit ma satisfaction de voir la bonté de cœur de ces Sauvages, je les en remerciois dans les termes les plus affectueux; lorsqu'il survint un orage épouvantable, qui dispersa toutes les barques de notre flotte, & qui poussa la mienne en pleine Mer, malgré toute l'adresse de dix ou douze de ces Sauvages qui s'éforçoient de gagner la terre.

Plus la tempête augmentoit, plus nous nous éloigniõs de l'Isle, & elle dura si long tems, qu'en moins de quatre jours nous fîmes près de cinq cens lieuës; enfin

nous

nous fûmes jettez au pied d'un rocher, d'où l'on pouvoit prendre terre; nous y descendîmes, mais nous étions tous si foibles de la faim & de la fatigue qu'à peine pouvions-nous nous soutenir; mes Insulaires y trouverent quelques Tortuës, ils les mangerent toutes cruës; pour moi j'étois si affligée de mes nouveaux malheurs, que je ne songeois qu'à me laisser mourir: ces Sauvages étoient au desespoir de voir l'abbattement dans lequel j'étois tõbée, ils me consolerent le mieux qu'ils purent, par l'esperance de retrouver leur Isle, & l'un d'eux m'ayant aporté un gros morceau de cire plein de miel, qu'il avoit tiré du trou d'une roche, j'en mangeai à sa priere, cette nouriture me rendit les forces que j'avois perdues, & resolue d'avancer avec eux dans cette Isle, nous tirâmes notre barque à terre, nous

la

la cachâmes dans les herbes, & nous traversâmes ensuite plus d'une lieuë de Païs, sans qu'il parût qu'il fut habité; nous parvinmes ensuite jusqu'à une pointe de terre fort élevée, d'où nous aperçûmes quelques cabanes, nous revinmes aussi-tôt sur nos pas, nous remîmes notre canot en mer, & ayant toûjours cottoyé la terre, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à ces habitations, nous étions prêts à y aborder, lorsque nous fûmes surpris par trois brigantins, qui s'étoient cachez derriere un rocher qui avançoit dans la Mer; mes Sauvages voulurent d'abord se mettre en deffense, je les priai de ne point risquer leurs vies dans un combat aussi inegal, ils m'obeïrent & nous entrames de bonne grace dans un de ces brigantins: de quelle douleur ne fus je pas penetrée, en voyant accabler de chaînes ces pauvres

miſerables, je fis des cris capables d'attendrir les plus inhumains, mais j'avois affaire à des barbares plus cruels que les bêtes les plus farouches, je n'entendois point leur langue, mes larmes ne les toucherent pas, & mes Inſulaires ayant temoigné par leur fureur à quel point ils étoient indignez de la mauvaiſe foy de ces perfides, on les maſſacra à mes yeux, & l'on me fit comprendre que l'on me feroit le même traitemét ſi je ne tariſſois la ſource de mes larmes: je voulus me precipiter dans la Mer, on m'enchaîna pour m'en empêcher, & après un mois de navigation pendant lequel on me fit apprehender pour mon honneur, ſi je ne prenois de la nourriture, on me vendit à un Marchand d'eſclaves qui me conduiſit à la Chine.

Je vous avoüe, mon cher Y-

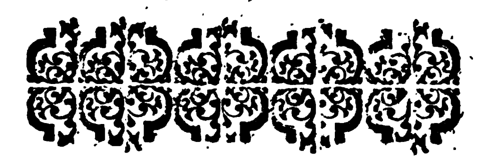
vam, continua la Sultane Alifchak, que de tous mes malheurs je n'en ressentis point de plus vif que celui de perdre mes chers Insulaires, j'en tombai dans un accablement qui allarma le Marchand d'esclaves, il crut qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour dissiper la profonde mélancolie qui alteroit si fort ma beauté, que de m'apprendre qu'il me destinoit pour le Serail du Roy de la Chine; cet honneur ne flata point ma vanité, & je me laissai conduire à Cambalu [a] comme une victime que l'on traîne à l'Autel: c'est l'usage comme vous pouvez le sçavoir, qu'à un certain jour marqué l'on fasse paroistre dans une Salle exterieure du Palais de ce Mo-

[a] Cambalu & Peking ne sont qu'une même Ville Capitale du Catay qui est la partie Septentrionalle de la Chine.

Monarque toutes les jeunes filles qu'on veut lui presenter ; mais afin que l'artifice n'ait point de part à cette journée, on les habille chacune d'une Robe uniforme, & c'est le premier Vizir qui fournit à cette dépense ; le Sultan de la Chine que vous sçavez estre très-vieux & encore plus laid, avoit plusieurs fois traversé cette Salle deguisé en femme, pour nous examiner avec attention : ayant ensuite repris ses habits qui brilloiẽt de pierreries les plus éclatantes, il nous fit passer toutes en reveuë devant son Thrône, & à mesure que quelqu'une de nous avoit l'honneur de lui plaire, il le faisoit connoistre au Visir par un certain signal auquel on la faisoit entrer dans la Balustrade du Trosne : quoique nous fussions plus de cent cinquante, le Sultan n'en choisit que trois,
 dont

dont malheureusement je fus du nombre ; à l'égard des autres, il en acheta environ soixante, dont il fit present à ses principaux Officiers ; le reste fut envoyé.





XVI. SOIRE'E.

Suite des Avantures de la Sultane Alifchak.

L'Extrême melancolie qui regnoit sur mon visage chagrina le Sultan ; belle Alifchak, me dit-il, en me serrant tendrement la main, je vois bien que le partage d'un cœur comme le mien ne vous accommode pas, le choix que j'ay fait de des deux autres Sultanes vous allarme; hé bien pour vous prouver l'excès de mon amour, j'en fais present à mon premier Visir : ah, Seigneur, lui dis-je, en me jettant à ses pieds, vous me prouvez vô-

tre tendresse par un si grand sacrifice que je m'efforcerai de la meriter par toutes les attentions que je dois avoir pour un si puissant Monarque, que je ne cesserai de respecter qu'en cessant de vivre : ce n'est point du respect que j'exige de vous, me dit le Sultan en me relevant, c'est de l'amour que je vous demande, vous ne me repondez pas, adorable lumiere de ma vie, ne seriez-vous plus maistresse de votre cœur? Ah, j'en mourrois de douleur, mais je ne voudrois pas contraindre votre inclination ; je fus touchée de ces discours si tendres & si soumis; je n'aime rien, Seigneur, lui dis-je, & je voudrois bien conserver toûjours cette même insensibilité : ah, ma chere Alischak, reprit le Monarque amoureux, cette assurance me redonne la vie ; que vous dirai-je, Yvam, continua la Sultane, après

bien

bien des refus respectueux, je promis de répondre à l'ardeur du Sultan; il n'eut pas plûtost appris cette charmante nouvelle que je fus remise entre les mains de sept vieilles esclaves du Serail, destinées à servir les Favorites; l'on me conduisit au bain, & ensuite dans l'apartement du Roy de la Chine, il m'attendoit avec une extrême impatience, & ne me vit pas plûtost entrer dans sa chambre, qu'accourant au devant de moi, il envoya ses esclaves, m'aida lui même à me deshabiller & me pria de me mettre au lit: ce fut en ce moment que je ressentis un frisson qui me courut par tous le corps, l'équipage de nuit du Sultan le rédoit encore plus laid à mes yeux, mais il falloit obéir, je me mis à ses côtez, & le Sultan me fit proclamer le lendemain Reine de la Chine: tant de bontez auroient

dû gagner mon cœur, cependant je n'ay jamais pû m'accoutumer à ses caresses: je les reçois parce que je ne puis les refuser, mais je sens que mon aversion augmente tous les jours pour lui, & je vois bien que cette aversion procede de l'amour que je ressens pour l'aimable Yvam: que n'est-il Sultan de la Chine, ou que ne m'est-il permis de vivre avec lui hors du Serail, dépoüillée de toutes ces grandeurs qui me sont à charge.

VOilà, Madame, continua Fum-Hoam, ce que sous la figure du Singe, j'entendis raconter à la belle Alischak: il faut à present que je vous informe de la suite des avantures de cette Sultanne.

L'amour de tout temps aveu-

gle les amants heureux ; Alischak & Yvam en étoient du nombre, cette belle personne oublioit tous ses chagrins entre les bras de mon maistre, mais elle oublioit aussi les Loix de l'honneur & de son devoir; adorée d'un des plus puissants Monarques de la terre qui l'avoit élevée jusqu'au Trosne, rien ne devoit manquer à sa satisfaction: elle en abusa,les richesses immẽses dont elle étoit dispensatrice, les honneurs excessifs qu'on lui rendoit,l'amour le plus tendre de son époux, tout cela ne pût la faire rentrer en elle-même, uniquement ocupée de son cher Yvam, elle ne pensoit qu'aux moyens de lui dõner les nuits qu'elle ne passoit pas avec le Sultan;mon maistre avoit sa chambre à l'entrée du Serail ; pour y parvenir, il falloit passer à travers deux grandes Galleries où couchoient des

des femmes & des Eunuques très vigilants ; mais la fureur de la passion d'Alischak la dominant entierement, elle engagea l'Eunuque qui étoit chargé d'accompagner son amant, de verser dans un espece de Sorbet, que l'on donnoit tous les soirs à ces femmes & à ces Eunuques, une infusion de pavot preparée, & profitant de leur sommeil, elle alloit trouver Yvam. Ce commerce dura quelque temps, mais une nuit ayant par malheur heurté du pied contre une masse d'arme qui étoit appuïée à la porte du chef des Eunuques, sa chute fit un si grand bruit qu'elle le reveilla, il sortit brusquement de sa Chambre & se saisissant d'Alischak qui étoit couverte d'une grande mante, il la conduisit dans son apartement le poignard sur la gorge, & fut dans la derniere surprise à la lumie-

miere de ſa lampe de reconnoitre en elle la Reine de la Chine; Gabao, lui dit-elle; ma ſortie du Serail à l'heure qu'il eſt, vous donne lieu de ſoupçonner que ma conduite eſt irreguliere, elle eſt pourtant exempte de reproche; la ſeule curioſité fait tout mon crime; je vous demande le ſecret, & puis vous aſſurer que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de ce ſervice.

Gabao avoit eu le temps de ſe remettre de ſa ſurpriſe, mais il étoit ſi émeu de voir la Reine dans ce déguiſement ſi peu conforme à ſon honneur, & où elle lui decouvroit tant de beautez, qu'il ne dut s'empêcher de concevoir des deſirs qui tout informes qu'ils étoient raſſurerét Aliſchak de ſa frayeur: la temerité des diſcours de l'Eunuque, quelques actions trop libres, auſquelles elle même avoit peut-être donné lieu,

lieu, lui firent sur le champ prendre son parti: après avoir repoussé Gabao avec beaucoup de mépris, elle témoigna une colere trés-violente de son insolence, & le traita avec tant de hauteur, que n'osant davantage retenir la Reine entre ses bras prophanes, elle profita de cette marque de respect pour sortir d'embaras, & s'échapant brusquement, elle regagna sa chambre avant que le chef des Eunuques se fut seulement apperçu de son évasion.

[I]l est assez difficile de comprendre jusqu'à quel point l'inquietude d'Alischak pouvoit aller, & quelle fut sa rage d'avoir été exposée aux insolentes caresses du chef des Eunuques, elle resolut de se venger par un coup des plus hardis: comme le Sultan de la Chine ne manquoit jamais de dîner avec elle; & que Gabao avoit coûtume d'y estre present,

elle

elle fit le lendemain tomber si adroitement la conversation sur l'obéïssãce aveugle que ses sujets avoient pour lui, qu'elle luy dit qu'elle seroit charmée de faire cette épreuve sur un de ses Eunuques dans une occasion bien legere, mais que pour cela elle souhaiteroit que cet Eunuque fût entierement à elle; vous pouvez aisément contenter votre envie, ma chere Reine, lui dit ce bon Roy: choisissez depuis Gabao jusqu'au moindre de mes esclaves, je vous en fais present & vous avez dès ce moment le pouvoir absolu de decider de sa vie, & de sa mort; puisque votre Majesté a tant de bontez, reprit Alischah de l'air le plus enjoué du monde, je choisis Gabao lui-même, & voici en quoi je pretends que doit consister l'obéïssance que j'exige de lui; je veux qu'à commencer dès ce moment il soit
muet

muet volontaire, que pour quelque raison que ce puisse être, quand même votre auguste Majesté lui ordonneroit de parler, & l'interrogeroit, il ne réponde ni de la langue, ni par aucun signe jusqu'à ce que je lui en aye donné la permission; que s'il n'obéit pas à cet ordre avec la derniere soumission, il peut compter que je le ferai jetter dans le Canal des Jardins de ce Serail avec une pierre au col.

Le Sultan se mit à rire de toutes ses forces, à un ordre aussi singulier, il confirma à la Reine le don qu'il venoit de lui faire du chef de ses Eunuques, & pour commencer à se divertir, il lui fit cent question sur les devoirs de sa charge, sans en pouvoir tirer une seule parole: Gabao avoit fremi à la proposition de la Reine, qui à toutes les demandes que le Roi lui faisoit, lui jettoit un

coup

coup d'œil, où la colere étoit peinte, il ne ſçavoit quel parti prendre : s'il ouvroit la bouche pour s'expliquer avec le Sultan ſur l'avãture de la nuit precedente, ſa mort étoit ſûre : s'il gardoit le ſilence, il voïoit bien qu'il alloit paſſer au pouvoir d'une maîtreſſe inexorable, qui ne cherchoit que l'occaſiõ de faire perir un temoin qui pouvoit informer ſon époux du dérangement de ſa conduite ; il aima encore mieux prendre le dernier parti, dans l'eſperãce que ſa ſoumiſſion gagneroit le cœur de la Sultane, il ſe trompa : quand il fut avec Alischak hors de la preſence du Sultan, elle ſentit reveiller toute ſa haine : Gabao proſterné contre terre n'oſoit lever les yeux ſur la Reine ſon ſang s'étoit gelé de frayeur: leve toi, lui dit-elle, & ſui moi, il obéit & fut deux jours de ſuite exposé à toutes les queſtiõs

des

des esclaves de la Sultane sans rompre le silence; le troisieme jour Alischak passa dans les Jardins, elle y fut *jusqu'à* la nuit & feignoit une grande tranquilité d'esprit, lorsqu'il lui prit tout d'un coup envie de se baigner dans le Canal: l'eau étoit fort basse, on tendit un pavillon sur ses bords, elle y fit entrer Gabao, deshabille-moi, lui dit-elle, il obéit en tremblant & ne savoit à quoi alloit aboutir toute cette ceremonie, lorsque transporté hors de lui même à la vûë de tant de beautez que la Sultane decouvroit malicieusement, il oublia l'ordre severe qu'il en avoit reçu & s'écria dans un entousiasme qu'il ne put retenir; grands dieux quelle est belle! qu'on le saisisse, s'écria Alischak, qu'on lui mette une pierre au col, & qu'on le jette dans la Canal: on hesitoit à executer ses ordres, persuadé
que

que tout ce qui se passoit étoit une simple plaisanterie, lorsque se mettant dans une colere violente, je veux être obéïe sur le champ, continua t-elle; les Eunuques se jetterent alors sur Gabao, on lui attacha les mains derriere le dos, on lui mit une pierre au col & l'on croioit que le tout se termineroit par quelque punition legere, lorsqu'elle commãda d'un ton très absolu que ce miserable fut jetté dans le Canal: cet ordre fût executé avec repugnance, mais Gabao n'en fut pas moins noyé après quelques moments; & la Reine vit perir ce chef des Eunuques, avec une satisfaction qui inspira de l'horreur à tous ses esclaves.

XVII. SOIRÉE.

Suite & conclusion des Avantures de la Sultane Alischak.

CAbao ne fut pas plûtot mort qu'Alischak envoya avertir le Sultan de la désobéissance & de la punition de son esclave, il en fut surpris & faché; cependant il n'en temoigna rien à son épouse, & même il eut la bonté d'aprouver le châtiment qu'elle avoit fait souffrir à ce chef de ses Eunuques. Si ce Monarque ne parut pas mécontent de l'action cruelle de la Reine, il n'en fut

pas de même de toutes ses femmes: Gabao étoit fort aimé dans le Serail, il usoit de son pouvoir avec beaucoup de douceur, & l'extrême severité de celuy que le Roy mit à sa place, rendit encore sa memoire plus chere; on chercha à penetrer les raisons de la vengeance de la Reine, qui avoit toûjours été d'une humeur très-douce, & une de ses esclaves qui étoit parente de Gabao s'étant plusieurs fois aperçûë du sommeil profond dans lequel elle & ses compagnes passoient presque toutes le nuits, jugea que cela ne pouvoit provenir que de quelque drogue que l'on jettoit dans le sorbet: elle s'abstint pendant plusieurs jours d'en boire, & s'apperceut bientost par ce moyen de la trahison de la Reine qu'elle suivit sans faire le moindre bruit jusqu'à la porte d'Y-

d'Yvam. Sitost qu'elle fut certaine de l'infidelité d'Alischak, elle en instruisit le Sultan, il ne pouvoit ajoûter foy à une nouvelle si peu croyable; mais convaincu de son deshōneur par ses propres yeux, il fit brûler vif Yvam, trancher la tête à Alischak; & pendant que l'on jettoit son corps dans les flammes qui consumoient mon pauvre maistre, je me sauvai par dessus les murs du Serail, je gagnai les bois, & j'y vécus pendant sept ou huit mois, avec beaucoup de regret à la vie delicieuse que j'avois menée auparavant, jusqu'à ce qu'ayant rencontré une troupe de Comediens, je sautai sur le chariot qui conduisoit leur petit bagage, je fus parfaitement bien reçu d'eux: je leur attirois beaucoup de monde par mes tours de souplesses; je faisois même quelquefois des

Rô-

Rôles muets & de grimace que l'on m'enseignoit un moment avant que la piece commençat, & ce fut un de ces malheureux Rôles qui me couta la vie. Un jour que j'étois vêtu en Soldat pour representer un espece de brave, & que j'étois devant la porte de la Salle où se devoit jouer la Comedie, plusieurs Indiens prirent querelle les uns contre les autres, & l'on vit en un moment 12. ou 15. Sabres hors du foureau: je ne fus pas tranquile Spectateur de cette Scene ; il me prit envie de me fourer dans la mêlée ; je mis le Sabre à la main, comme les autres & frappai à tort & à travers, sans faire grand mal à ceux que j'attaquois, parce que mon Sabre n'étoit que de bois ; mais un de ces brutaux aveuglé de colere d'un coup que je lui avois porté sur le visage, ne distingua point

ſi j'étois homme ou Singe : il m'abbatit la teſte d'un revers de ſon Sabre, & je mourus ainſi dans un combat qui cauſa un deüil extrême à tous les Comediens, à qui je vallois beaucoup d'argent.

AH, quel dommage s'écria la Reine de Gannam, & que je veux de mal à cet étourdi! Les avantures du Singe, & de la Sultane Aliſchak m'ont fait un extrême plaiſir, & je m'attendois à un plus long recit des malices de cet animal ; elles furent ſans nõbre, Madame, reprit le Mandarin Fum-Hoam ; mais ces petits details ne feroient qu'ennuier votre Majeſté, c'eſt pourquoi j'ay obmis bien des badineries que mes pareils, lorſque j'étois

Singe, ayant depuis imité, vous n'auriez pas trouvé nouvelles: je passerai sous votre bon plaisir à de nouvelles avantures; très-volontiers répondit Gulchenraz, je ne me lasse point de vous entendre.

HISTOIRE

HISTOIRE

De Magmu, Sage-Femme d'Astracan. (a)

APrés avoir quitté le Corps du Singe Moroug, je me trouvai transporté en un moment dans la Tartarie, & j'animai à Astracan le Corps de la fille d'une Sage-Femme très-peu scrupuleuse & qui sût employer fort utilement pour elle les premieres années de ma jeunesse, c'est-à-dire, qu'elle m'instruisit parfaitement dans l'art de plaire: on me nomma

(a) Grande Ville de la Tartarie Asiatique vers l'embouchure du Volga, elle est capitale d'un Royaume du même nom.

ma Magmu, j'étois naturellement assez jolie, mais je relevois ma beauté par tant d'art qu'il étoit impossible de m'échaper quád j'avois entrepris de faire une conquête; il ne sortoit pas une parole de ma bouche qui ne fût étudiée, & je ne levois ou baissois les yeux que par mistere : sçavoir admirablement bien feindre une passió très-vive, soupirer à propos, faire un geste attirant, badiner avec grace, rassembler tous les agréments d'une muete éloquéce dans un seul sousris, c'étoit un art dans lequel j'excellois: enfin j'avois tant d'envie de surpasser les autres filles de mó âge, qu'attachée sans cesse à mon Miroir, j'y employois des heures entieres à examiner quel habit relevoit le plus ma beauté, quelle couleur d'étoffe me convenoit le mieux, de quelle maniere la plus avantageuse une boucle de mes cheveux voltigeoit en retom-

bant sur mes épaules ; de quelle façõ le reste de ces cheveux pouvoit se ratacher avec le plus d'agrément ; comment il falloit ouvrir, fermer & remuer les levres avec grace, montrer mes belles dents sans affectation, me presenter avantageusemét en face ou de profil, ranger avec adresse le voile que je portois ; enfin, Madame, il sembloit qu'un être invisible animât mes gestes & mes actions, & que toutes les parties dont elles étoient composées fussent polies par les mains de cet habile maistre, & je me variois en tant de formes differentes, que me regardant quelquefois moi-même avec admiration, j'adorois pour ainsi dire ma propre main qui sçavoit donner l'ame de toutes les beautez à un Corps qui étoit assez défectueux de lui-même : c'étoit là les filets que je tendois avec tát d'adresse & dans

lesquels je retenois mes adorateurs. Vous auriez été étonnée par exemple, Madame, de voir un amant auquel j'avois souri tendrement, demeurer hors de lui-même & paroistre plus enchanté que s'il fût entré dans un cercle tracé par quelque habile Magicienne. Je changeois celui-ci en Lion par mes mépris ; celui là, en chien en le rendant obéissant à mes moindres signes, cet autre en Lievre par sa timidité, & la crainte qu'il avoit de me déplaire, ou d'être maltraité par ses rivaux, & presque tous en ces animaux immondes qui ne se plaisent que dans le bourbier & dans la fange.

Si l'amour d'une fille belle & vertueuse, éleve les cœurs de ses amants, en fait des heros, & si l'on en voit sortir mille étincelles de bravoure, & de generosité, la passion que l'on ressent pour

une coquette telle que j'étois, étant fort éloignée du sentier de l'honneur, éteint non-seulement toute semence de vertu, mais porte encore les vices puissans jusqu'à l'extrême.

Ma maison étoit le rendez-vous general de toute la jeunesse voluptueuse d'Astracan, le jeu & les assemblées nocturnes, sous la protection du Cady, y fournissoient toute sorte de divertissement, & j'étois l'unique objet des discours, des œillades & des pensées de tous ceux qui la frequentoient.

Cette vie monstrueuse dura tant que je fus jeune, mais quand mes cheveux commencerent à blanchir, & que les rides parurent sur mon visage, tous mes amants disparurent peu à peu l'un après l'autre, & avec eux l'abōdance qui regnoit chez moi; je n'éprouvai que trop alors,

qu'à

qu'à certain âge on peut bien encore avoir des passions nouvelles, mais que l'on manque d'adorateurs nouveaux ; loin d'avoir amassé dans ma jeunesse de quoi vivre en repos dans un âge plus avancé, j'avois tout dissipé, & je serois demeurée dans la misere la plus affreuse, si instruite par ma mere dans le métier de Sage-Femme ; je ne l'eusse embrassé sur mes vieux jours.

Il faudroit plusieurs volumes entiers pour décrire toutes les avantures ausquelles j'ay eu part, & combien de filles, de veuves & de personnes inconnuës ont eu recours à moi, je passerai sous silence tant d'évenements pour vous raporter celui qui termina le cours de ma vie. Pendant une nuit très-noire que je dormois tranquillement, deux hommes vinrent heurter rudement à ma porte, & m'ayant appellée par

mon nom, ils m'ordonnerent, de la part du Gouverneur d'Aſtracan de venir promptement porter du ſecours à l'une de ſes femmes qui étoit ſur le point d'accoucher ; comme ma profeſſiō m'obligeoit de ſortir à toute heure de nuit, je deſcendis promptement pour les ſuivre, mais à peine eûmes-nous tourné le coin de ma ruë, que me menaçant de me poignarder ſi j'ouvrois la bouche pour crier, ils me couvrirent les yeux d'un mouchoir, & après m'avoir fait marcher en cet état pendant une bonne heure, ils me firent entrer dans un apartement très-propre, où m'ayant rendu l'uſage de la vûë, ils me remirent entre les mains d'un homme d'environ vingt ans, & qui avoit le viſage couvert d'un voile double.

XVIII. SOIRE'E

Suite & conclusion de l'Histoire de Magmu, Sage-Femme d'Astracan.

COmme je témoignois que je n'étois pas ſans crainte, cet homme me raſſura: n'apprehende rien, me dit-il, & prepare toi ſeulement à recevoir l'enfant d'une femme dans la chambre de laquelle je vais te conduire. Cette chambre n'étoit éclairée que par une lampe qui rendoit fort peu de lumiere, & par ſa triſte lueur elle m'inſpiroit une horreur ſecrette qui étoit encore augmentée par les plaintes vives, & aiguës qui partoient de deſſous un

pavillon de drap vert, je m'en approchai, & j'y vis une jeune personne dont les yeux quoique noyez de larmes paroissoiét d'une très-grande vivacité : à peine lui eus-je dis qui j'étois, que redoublant ses pleurs, elle m'embrassa tendrement, & me conjura d'engager un frere inhumain à sauver du moins la vie au triste fruit de sa foiblesse ; son affliction fut si vive en ce moment qu'elle s'évanouit : & profitant quelque moment après d'une forte douleur qu'elle ressentit, je l'aidai à donner le jour à un garçon d'une beauté parfaite, mais à peine eut-il vû la lumiere, que le barbare frere de cette fille l'ayant regardé avec attention, il sentit dans son cœur renouveller toute sa rage, il prit cet enfant d'une main, & presentant de l'autre un poignard à la mere, il lui ordóna de l'enfoncer dans le sein

de

de ce petit innocent ; je fremis encore d'horreur, Madame, à un recit aussi cruel; cette malheureuse ne pût soûtenir une proposition aussi horrible, elle retomba dans un secōd évanoüissement, & ce monstre d'inhumanité lui ayant mis son poignard dans la main, le lui porta sur la gorge de son enfant & lui fit perdre ainsi la vie, ensuite tirant d'une caisse le corps mort d'un jeune homme d'environ vingt ans tout ensanglanté, il le plaça vis-à vis de sa sœur. Cette triste victime de la fureur la plus enragée eut à peine repris ses esprits, qu'appercevant ce cadavre & son fils dans l'état où ils étoient, elle poussa des hurlements affreux; barbare, s'écria-t-elle, consomme ton crime sur moy, après m'avoir privé de tout ce que j'avois de plus cher au monde, & sans considerer que c'est le sang de

ton

ton maître que tu viens de répandre, seras-tu encore assez cruel, pour me laisser la vie? Ah, je veux te priver de ce plaisir, & puisque tu m'as renduë malgré moi homicide de mon fils, je sçaurai bien venger ce crime sur moy-même, en attendant que le Ciel te punisse de ton inhumanité. Alors se plongeant le poignard dans le cœur, elle vomit son ame indignée avec des flots de sang.

Je fis un cris épouventable à cette derniere catastrophe, mais ce cruel bourreau ne voulant pas sans doute conserver de temoin de son crime, me coupa la teste d'un coup de Sabre.

QUe je plains le sort de cette malheureuse personne, dit alors la Reine de la Chine! Qu'il

y a de lâcheté dans le procedé du barbare frere, & que je suis fâchée que vous ne puissiez m'apprendre le détail des infortunes de cette fille; de qui étoit le corps mort, qu'on lui mît devant les yeux, & le vrai motif de la fureur de ce monstre : j'en fus informée plus de cinquante ans après cette avanture, réprit le Mandarin, & c'est ce que je vous raconterai dans son temps, mais Madame, pour suivre l'ordre des choses, vous sçaurez qu'après avoir cessé d'animer la Sage-Femme, je passai dans le Mogolistan: & me trouvai dans le corps du fils unique du Sultan d'Agra.

AVAN-



AVANTURES

De Mogireddin Roy d'Agra & de Rouz-Behari Princesse de Pegu.

MOaggem, Sultan d'Agra, [a] mon pere n'avoit eu que moy d'enfans, il m'appella Mogireddin : à peine avois-je atteint ma dix huitieme année que j'eus le malheur de le perdre, je lui succedai, & après avoir donné les premiers jours à la douleur, & au soin de mon Royaume, je songeai à me choisir une femme: j'a-

[a]. Agra Ville grande & riche sur la riviere de Gemini, bâtie par Excbar grand Mogol, elle est ordinairement la residence du Prince.

j'avois entendu parler de l'extrême beauté de Rouz Behari, [a] fille unique du Sultan de Pegu, [b] & qu'à quinze ans elle effaçoit celle de toutes les Princesses de l'Orient, je resolus d'en juger par moi-même, je remis l'administration de mon Royaume à trois de mes Visirs, & après avoir traversé le Mogolistan & le Golphe de Bengale, j'arrivai dans la Ville de Pegu accōpagné seulement de trois personnes dont l'un avoit été mon Gouverneur: cette Princesse paroissoit souvent en public, & lorsqu'elle levoit son voisle, il n'y avoit personne qui ne fût enchanté à la vûë des char-

(a) Rouz-Behari, signifie jour de printemps.

(b) Le Royaume de Pegu est dans l'Inde delà le Gange entre Tunquin & Arracan: la Ville Capitale porte le même nom, elle est bâtie sur la riviere de Caypumo, où de Pegu.

charmes repandus sur son visage elle joüoit au Mail, lorsque j'arrivai dans la Ville, & je vous avoue, Madame, que dès ce moment je perdis ma liberté, je devins rêveur, & lorsque je fus entré chez une bonne femme, où mon ancien Gouverneur me conduisit, il me fut impossible de manger, je me jettai sur un Sopha, & je passai le reste du jour & la nuit suivante dans une extrême agitation : toute reflexion faite, je compris que cette maniere de vivre n'avanceroit guere mes affaires auprès de la Princesse, je resolus de reprendre mon humeur ordinaire, & je dînai de grand appetit ; la vieille chez laquelle je logeois étoit très-gaye, je pris plaisir à l'entretenir, & lui parlant de Rouz-Behari, j'appris avec quelque chagrin que cette Princesse étoit encore plus capricieuse qu'elle n'estoit belle, & que

le

le Roi son pere se repentoit fort d'un serment qu'il avoit fait de la laisser dispoſer de sa main, parce qu'il étoit arrivé à sa Cour plus de vingt Princes mieux faits les uns que les autres, que sa fille avoit tous rebutez sur les sujets les plus legers : la moindre bagatelle lui servoit de pretexte, & lui paroissoit un deffaut essentiel, l'un étoit trop gay, l'autre avoit l'air mélancolique, celui-cy la phisionomie d'un jaloux : celui-là avoit trop d'amour propre, un tel Prince avoit les yeux trop petits ou trop grands, un autre le nez camus, ou trop aquilin ; il avoit trop d'esprit, ou n'en avoit pas assez ; enfin, Madame, soit pure malice, soit aversion pour le mariage, soit inclination naturelle pour la liberté, elle n'avoit jusqu'à present trouvé personne à son gré: sitost que je connus son humeur, je resolus de pren-

prendre le contrepied des autres Princes qui avoient eu le malheur de lui déplaire ; ils n'avoient eu pour elle que des adoratiōs qu'elle avoit rejettées, pour moi je me proposai d'affecter une trés grande indifference pour tout le sexe & pour la Princesse en particuler: j'allai saluer le Roy de Pegu ; & m'étant fait connoistre à lui pour le Sultan d'Agra, il m'obligea de loger dans un Palais qui joignoit au sien, & qui n'en étoit separé que par un parterre rempli des fleurs les plus rares. Je le vis plusieurs jours de suite sans lui parler en aucune maniere de Rouz-Behari, & ce Monarque surpris que je lui parusse si peu curieux de voir la Princesse, m'en fit la guerre avec beaucoup d'esprit; Seigneur, lui dis-je, je ne suis point venu comme tant d'autres Princes dans vos Estats, pour y admirer la charmante Rouz-Behari,

hari; le ſeul plaiſir de voyager m'a fait quitter Agra : graces au ſaint Prophete les beautez les plus merveilleuſes n'ont jamais fait d'impreſſion ſur mon cœur; d'ailleurs je ſçai que la Princeſſe a rebuté l'hōmage des Princes les plus parfaits de l'Orient, qu'il n'y en a point auquel elle n'ait trouvé quelque deffaut, & comme je ne ſuis pas beau & que la chaſſe & le voyage ne m'ont pas éclairci le teint, quand même je ne ſerois pas doüé d'une extrême indifference, je me garderois bien d'entrer en comparaiſon avec ceux dont la Princeſſe a rejetté les vœux; mon inſenſibilité me preſervera de cet affront; nous verrons ſi vous aurez aſſez de force pour tenir votre parole, me dit le Roi de Pegu en riant, je veux demain vous donner à dîner avec Rouz-Behari, je crains bien que vos reſolutions ne tiennent pas contre ſes charmes.



XIX. SOIRE'E.

Suite des avantures de Mogireddin Roy d'Agra & de Rouz-Behari Princesse de Pegu.

PLus je paroissois avoir de repugnance pour me trouver avec la Princesse, plus le Roi de Pegu me pressa d'accepter la partie qu'il me proposoit; quelqu'envie que j'en eusse, je fis bien le difficile; & je ne me rendis que quand il parut que je devois le faire, pour ne pas pecher contre la politesse, & je ne manquai pas le lendemain de me trouver au Palais à l'heure du dîner.

J'a-

J'avois affecté d'estre revêtu d'une grande simplicité, & quoique je fusse ébloüi par les charmes de la Princesse, je me rendis tellement maistre de moi même, que je n'en temoignaî aucune admiration : Rouz-Behari qui avoit été instruite de mes discours de la veille, n'avoit rien épargné au contraire pour relever sa beauté naturelle, elle y avoit ajouté tous les ornements qui pouvoient en redoubler l'éclat, & elle fut si piquée de voir le peu d'attention que je paroissois y faire, & de ce que je ne lui dis pas la moindre chose qui pût flater sa vanité, qu'elle en pensa mourir de dépit ; je m'appercevois avec une extrême joye, de l'effet de ma precaution ; & comme j'étois en garde contre moi-même, je fis paroistre tant de liberté d'esprit & tant de gayeté pendant tout le repas, que la Princesse ne

put le soûtenir jusqu'à la fin;
elle se retira sous pretexte de se
trouver un peu incommodée,
& je quittai à mon tour la table,
en apparence aussi tranquile que
j'y étois entré, mais dans le fond
de l'ame le plus amoureux de tous
le hommes, je continuai ce manege
pendant plus d'un mois,
c'est-à-dire que j'affectai toûjours
la même insensibilité, & par ce
moyen je reduisis tellement la
Princesse à changer de manieres,
qu'elle me fit bientôt connoistre,
malgré mon indifference pour elle,
que j'étois le seul Prince pour
qui elle eût jamais soupiré, je ne
me rendis qu'après bien des peines,
& enfin je donnai ma parole
que je l'épouserois avec le consentement
du Roy son pere,
qu'elle obtint fort aisément. L'on
prepara tout pour celebrer notre
union avec une magnificence digne
de notre rang, & le jour
apro-

approchoit lorsque temoignant un soir à la Princesse l'obligation que je lui avois de m'avoir donné la preference sur les Princes les plus beaux & les mieux faits de tout l'Orient ; je ne saurois trop vous dire, Seigneur, me répondit-elle, par quelle fatalité cela s'est fait, j'aurois juré de n'aimer jamais, je méprisois les vœux de tous les Monarques de la terre, leur passion me fatiguoit, votre seule insensibilité m'a offensée, j'ai fait mes efforts pour la dissiper sans avoir intention de m'engager avec vous; cependant au point où nous en sommes, je vous avoüerai que j'aurois été au desespoir, si vous aviez continué plus longtems à me regarder avec indifference : ah, belle Princesse, m'écriai-je, je n'ai jamais été un moment sans vous aimer ; vos premiers regards m'allerent jusqu'au cœur, & je n'ai feint d'être

insensible envers tout votre sexe que pour vous irriter ; je redoublois mon indifference à mesure que je vous voyois enflammer, & par cet innocent artifice, je suis parvenu au comble de mon bonheur, puisque dans deux jours je possederai l'adorable Rouz-Behari.

La Princesse rougit à cet aveu trop sincere, elle sentit un dépit secret d'avoir été ma dupe, & elle se livra à une humeur sombre dont je ne pus jamais la tirer de tout le reste de la journée ; je la trouvai un peu plus tranquile le lendemain, & je croyois qu'elle m'avoit pardonné cette petite malice, lorsque j'éprouvai bientost le contraire, & combien il est dangereux d'estre trop sincere avec les femmes.

Nous étions à dîner avec le Roy de Pegu, & je portois à ma bouche une aisle de Phaisan, lorsque

que je fus piqué à la jouë par une espece de mouche à miel; je sentis en ce moment une douleur si violente que cette aisle m'échappa des mains, & alla tomber sur la Robe de Rouz-Bèhàri ; elle saisit ce moment pour me chercher querelle, parut fort scandalisée de cet accident, feignit que je l'avois fait à dessein de l'insulter, & sans vouloir recevoir mes excuses, elle se leva brusquement de table, en declarant à son pere qu'elle ne seroit jamais mon épouse : jugez, Madame, de mon étonnement & de la colere du Roy de Pegu ; il eut beau vouloir employer son autorité, la Princesse n'y eut aucun égard, & fit connoistre qu'elle se perceroit plûtost le cœur que de me donuer la main : après avoir essayé pendaut cinq ou six jours par toute sorte de soumission, d'apaiser sa colere sás pouvoir y réussir,

sir, je me livrai au desespoir le plus vif, & j'allois attenter sur ma vie, & me punir de ma sotise par une autre, lorsque mon Gouverneur m'arrêta le bras ; Seigneur, me dit il, je veux vous venger des caprices de cette Princesse, & je pretends avant qu'il soit peu lui faire regretter la faute qu'elle vient de faire, en vous traittant avec autant de dureté : laissez-moi seulement cette nuit pour consulter un genie qui ne m'a jamais manqué au besoin : je vous réponds du succès de cette affaire.

Tout ce qui flattoit ma passion diminuoit ma douleur, j'écoûtai mon Gouverneur, je reposai cependant fort peu cette nuit, & il m'apprit le lendemain matin la cause de la fierté capricieuse de Rouz-Behari.

La Princesse ne traite ses amâts avec autant de hauteur, me dit-

il,

il, que parce que tant qu'elle possedera un petit flacon d'or dont une habile Fée fit present à sa mere, leurs efforts seront inutiles auprés d'elle, & qu'aucun d'eux ne peut devenir son époux sans en souffrir tous les malheurs du monde, si elle ne lui en fait present, ou s'il ne parvient en sa possession par adresse; il est toûjours attaché à sa ceinture avec une chaîne d'or, & elle ne le quitte pas même pendant la nuit: le genie qui m'a promis sa protection m'a assuré qu'il me le remettra entre les mains, avant qu'il soit peu; mais pour mieux tromper la Princesse, il faut prendre congé du Roy, sortir de la Ville & vous reposer sur moi de l'execution des projets du genie.

Je suivis aveuglément les conseils de mon Gouverneur, & vous allez entendre, Madame, de quel-

le maniere le genie s'y prit pour se venger.

Rouz Behari avoit coûtume de se promener tous les soirs dans les Jardins du Palais, elle y fut à sõ ordinaire, & s'asseyant au bord d'un bassin elle s'y amusa pendãt quelques moments; comme elle se disposoit à se lever, elle vit courir sur elle un Lezard. Elle avoit une extrême aversion pour cette sorte d'insecte, & poussa un cri affreux, & déchirant sa Robe elle fit de vains efforts pour le chasser, il passa entre sa ceinture d'or, & son Corset, & s'y entortilla de maniere que cette Princesse ne trouva point d'autre expedient pour se délivrer de cet animal, que de détacher elle-même sa ceinture, & de la jetter avec le flacon dans le bassin auprés duquel elle étoit assise.

Quand la Princesse fut un peu

reve-

revenuë de ſa frayeur, elle chercha inutilement ſon flacon dans l'eau, il avoit diſparu ainſi que le Lezard. Cette avanture la deſeſpera, elle fit vuider le Baſſin juſqu'à la derniere goute, & fit rompre tous les tuyaux qui ſervoient à ſa conduite & à ſa décharge, ſes rechrerches furent vaines; & elle en conçût un chagrin ſi violent, qu'elle ſe retira dans ſon appartement ſans vouloir écouter aucune conſolation.



XX. SOIRÉE.

Suite des Avantures de Mogireddin Roy d'Agra & de Rouz-Behari Princesse de Pegu.

MOn Gouverneur ne m'avoit pas trompé, le genie qui avoit pris la figure du Lezard lui avoit aporté le flacon d'or qu'il me remit entre les mains, je me barbouillai le visage avec une eau qu'il me donna qui me changea entierement les traits, & par son conseil m'étant présenté pour être du nombre des Palfreniers du Roy qui en avoit besoin d'un, je fus receus dans l'Ecurie & je fis toutes les fonctions de mon nouvel état pendãt neuf jours & neuf

nuits,

nuits, que la Princeſſe paſſa à pleurer ſans fermer l'œil. Le Roy de Pugu étoit dans une affliction inconcevable de la ſituation où étoit ſa fille, il aprehenda tellement pour ſa vie, qu'il fit publier à ſon de trompe qu'il donneroit cent mille pieces d'or à quiconque rapporteroit le flacon perdu : ſuivant mes inſtructions je me préſentai le lendemain, je montrai la chaîne du flacon au Roy & à la Princeſſe; & je l'aſſurai que dans neuf jours je rapporterois le flacon pourvû que l'on me permit pendant autant de nuit de coucher dans le cabinet de glace qui étoit au bout d'une Gallerie du Palais, & que c'étoit la ſeule recompenſe que je demandois; l'on me regarda comme un extravagant, mais Bon accepta ma propoſition; & la Princeſſe fut ſi charmée de l'eſperance de revoir ſon flacon, qu'el-

qu'elle en pensa mourir de joye. Le soir venu, je fus conduit dans le cabinet des Glaces, on m'y enferma, & je ne sçavois pas trop ce que j'allois y devenir, lorsque le genie sous la figure d'un jeune enfant parut devant moi: Je viens d'endormir la Princesse, & toutes ses esclaves, me dit-il, promets-moi que tu seras son éppoux, & je vais te conduire dans son appartement, je le jure, lui dis-je, par la goutiere * d'or, & par la pierre noire qui est à la Meque, non seulement je l'accepte pour mon épouse, mais je promets de ne point prendre d'autre femme qu'elle tant qu'elle vivra; cela suffit, me dit le genie, je te dispense même du dernier article de ton serment. Alors il poussa de la main une de ces Glaces qui

* La Goutiere d'or est sur le toit de la Maison que l'on pretend avoir été bâtie par Abraham à la Meque.

qui formoit une porte secrete par où l'on passoit dans l'apartement de Rouz-Behari, & après m'avoir fait entrer dans un bain qui étoit preparé pour la Princesse, il me conduisit dans son lit. A peine le jour commença à paroître, que le genie me reveilla, & me fit repasser dans le cabinet, on vint m'en tirer un heure après & je continuai pendant neuf jours la même chose, au bout duquel temps le genie me transporta avec mes trois Officiers d[illegible] Ville d'Agra sans me laisser accomplir ma promesse; au contraire il m'ordonna de garder le flacon: je fus dans un étonnement incroyable de me retrouver dans mon Palais, au moment que je m'y attendois le moins, j'en fis des reproches au genie: ne t'inquiette point, me dit-il, du sort de ton épouse, elle n'est pas encore assez punie de ses caprices,

je te la rendrai quand il en sera temps.

Pendant que j'attendois l'effet de ces promesses, Rouz-Behari se livroit à un desespoir affreux, de voir que le palfrenier avoit disparu sans lui rendre son flacon d'or, mais que devint-elle quand au bout de deux mois elle s'apperçut qu'elle étoit enceinte, sans sçavoir comment cela s'étoit pû faire, elle se perdoit dans ses raisonnemens, lorsqu'un jour étant dans le cabinet des Glaces elle en poussa une par hazard, qui s'ouvrit & lui fit connoître la communication de ce Cabinet avec son appartement. Dans quelle confusion ne tomba-t elle pas à cette vûe : oh Ciel, s'écria-t elle faut-il qu'un vil palfrenier ait obtenu ce que j'ay refusé au Sultan d'Agra ? ah, Mogireddin, que vous seriez bien vengé de mes caprices, si vous appreniez

ma honte & mon deshonneur ?

La Princesse en ce moment fondit en larmes & abîmée dans ses reflexions, elle prit sur le champ la resolution de fuïr du Palais : pour y parvenir, elle se chargea d'une bourse remplie de pieces d'or, elle prit un habillement d'esclave, & sortant par une porte des Jardins, elle marcha toute la journée à pied sans boire ni sans manger : elle arriva sur le soir à l'entrée d'un Village près d'une Fontaine, où une vieille femme lavoit son Linge, elle la pria de lui donner une retraite chez elle pour cette nuit, & afin de l'y engager davantage, elle lui presenta une piece d'or; la bonne vieille la fit entrer dans sa Cabane, elle l'y reçut avec beaucoup d'affection, & après lui avoit donné à souper, elle l'obligea à prendre son propre lit pendant qu'elle alla se coucher sur de la paille.

RouzBehari avoit tellement fatigué toute la journée qu'elle fut bien tost acablée de sommeil, elle dormit tres-profondément jusqu'au lever de l'aurore qu'elle fut reveillée par le chant des oiseaux; mais quelle fut sa surprise en ouvrant les yeux, de ne se plus trouver chez la bonne vieille, de se voir couchée sur un lit de gazon dans une campagne trés-agreable, d'estre vêtue d'habits de Paysanne, & de n'avoir plus sa bourse; elle ne sçavoit ce que vouloit dire un changement si extraordinaire, plus elle s'examinoit & plus sa surprise & son chagrin redoubloient; mais que devint elle, lorsqu'elle apprit d'un jeune Tailleur qui passa proche de ces lieux, qu'elle étoit dãs le Mogolistan aux portes d'Agra: cette nouvelle si incroyable pensa la faire mourir de douleur, elle ne pouvoit comprendre cõ-

ment elle avoit fait un si grand trajet en une seule nuit, elle en fut si émeuë qu'elle tomba évanoüie entre les bras de ce jeune homme qui se nommoit Sabour; comme malgré ses chagrins elle étoit extrememement belle, l'état dans lequel elle se trouvoit, excita une grande passion dans le cœur du Tailleur, charmante étrangere, luy dit-il, sitost qu'elle fut revenuë à elle, vous me paroissez avoir l'esprit cruellement agité, venez dans ma maison qui est à l'entrée des Faux-bourgs d'Agra, vous y serez en seureté, ma mere & moy nous tâcherons par toute sorte de bons traitements de dissiper la sombre tristesse qui paroist sur votre visage.

Rouza Behari se trouvoit dans un état trop déplorable pour refuser les offres du Tailleur, elle le suivit, & il la mena dans une

peti

petite maiſon fort propre dans ſa ſimplicité, où ſa mere la receut avec tout l'acüeil poſſible, ſi cette triſte Princeſſe n'eut pas été enceinte , elle ſe ſeroit eſtimée heureuſe dans un azile auſſi tranquile , elle ne ſçavoit comment cacher ſon malheur; & Sabour lui ayant proposé de l'épouſer , elle écouta ſa propoſition plûtot pour couvrir ſon honneur que par aucune inclination qu'elle eut pour lui, & devint ſa femme au bout de huit jours: depuis ce moment elle parut un peu plus gaye ſur tout en preſence de ſon mari , car lorſque dans ſon particulier elle faiſoit reflexion qu'aprèsavoir refuſé pour époux le Sultan d'Agra , elle avoit paſſé des embraſſements d'un ſale Palfrenier , entre les bras d'un ſimple Tailleur , elle ſe ſentoit ſi humiliée qu'elle ſe livroit au dernier deſeſpoir , ce n'eſt pas , ſi elle n'eut pas été
née

née Princesse qu'elle n'eût eu tout lieu d'estre contente, son mari qui estoit premier garçon d'un Tailleur qui étoit en très-grande reputation dans Agra, lui témoignoit un amour excessif, il prevenoit tous ses desirs, & hors le temps qu'il alloit travailler chez son maître, il ne pouvoit passer un seul moment sans estre avec elle, & cette conduite si éloignée d'un homme de son estat gagna tellement le cœur de la Princesse, qu'oubliant entierement sa qualité, elle vint à aimer son mari avec une extrême passion.

XXI. SOIRE'E.

Suite des Avantures de Mogireddin Roi d'Agra & de Rouz-Behari Princesse de Pegu.

IL y avoit un peu plus de six mois que Rouz-Behari, qui se faisoit apeller Lama, avoit épousé le Tailleur, & qu'elle vivoit dans une très grande retraite, paroissát enceinte à peu près de ce temps, lorsqu'un soir causant avec son mari, il lui reprocha son peu de curiosité de n'avoir pas encore temoigné la moindre envie de voir le Sultan d'Agra. Rouz-Behari rougit extrêmement à ce

reproche ; que m'importe, lui dit-elle, de voir ce Monarque, une honnête femme ne doit avoir des yeux que pour son mari ; j'en conviens, reprit le Tailleur, mais comme vous n'êtes pas née pour Mogireddin, vous pouvez le regarder sans que j'en prenne d'ombrage, il doit aller à la chasse aujourd'hui, il passera devant nos fenêtres, & je veux que vous examiniez la bône grace avec laquelle il est à cheval ; je n'en ferai rien, reprit-elle, je hais le Sultan sans savoir pourquoi. Vous le haissez, repliqua le Tailleur ? hé que vous a-t-il donc fait ? rien, répondit la Princesse assez brusquement, mais j'ai rêvé qu'il étoit cause de tous mes malheurs, & j'ajoûte beaucoup de foi aux rêves : voilà de bonnes raisons ; dit-il, oh bien, Lama, je veux absolument que vous vous mettiez à la fenestre lorsqu'il passera, & je

je vous prie de me donner cette legere marque de votre complaisance, je seray de la suite de la chasse, & je verrai bien si vous executez ce que je vous ordonne. Rouz-Behari ne repondit d'abord à son mari que par quelques larmes qu'il feignit de ne pas voir couler; vous serez obéie, lui ditelle, puisque vous le voulés, je verrai passer le Roy.

Le Tailleur sortit; & environ une heure après la princesse de Pegu ayant entendu un grand bruit dans la rüe, elle se mit à la fenestre, au moment que je passai devant sa porte; surpris de voir une aussi belle personne, je la regardai avec attention, je cherchois à la reconnoître & je la jettois par là dans un embaras extraordinaire, lorsqu'elle se retira de la fenêtre avec une extrême inquiétude, je passai mon chemin, & Rouz-Behari revenuë de

de sa premiere émotion ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes. O Ciel, s'écria-t-elle, sans mes caprices ridicules, je serois à present l'épouse de ce puissant Monarque, quelle difference, grands dieux, ah Mogireddin, Mogireddin, que je suis bien punie de mes mépris. Ces discours redoublerent ses larmes, & elle pleuroit encore lorsque son mari revint de la chasse, hé bien Lama, lui dit-il, vous avez vû le Sultan? Vous l'avez voulu, répondit-elle, il a bien fallu suivre vos ordres, ne l'avez-vous pas trouvé superbement vêtu, continua-t-il, sans doute, repliqua-t-elle, ce n'est rien que cela, poursuivit Sabour, il se va marier, & je veux un de ces jours vous conduire au Palais, on y travaille à des preparatifs magnifiques pour cette grande journée, & son Tailleur & moi nous lui essayerons son

habit

habit de noces, pendant que sa femme & vous, vous essayerez à la princesse qu'il a choisi, & qui est ici depuis hier, les Robes ausquelles on travaille actuellement.

Quoique la princesse frémît à cette proposition, & malgré toute sa repugnance, il fallut se resoudre à obéir. le Tailleur fit plus, il fit apporter plusieurs fois les habits de la Reine future chez lui, & assurant à sa femme qu'elle étoit de la même taille, il les lui fit mettre à chaque fois pour voir ce qu'il y avoit à refaire: quelque douleur que Rouz Behari ressentit de se voir vetuë d'habits si magnifiques, dans un état si peu convenable à son rang, elle ne pouvoit s'empecher de rire, en voyant que l'on faisoit les habits de la Reine sur elle; cette princesse, se elle me ressemble en l'état où je suis, elle doit avoir

une jolie taille, disoit-elle à son mari : elle a beaucoup d'embonpoint, lui répondoit Sabour, le Sultan les aime ainsi.

Enfin la veille du jour auquel se devoit celebrer le mariage du Sultan arriva; le Tailleur Sabour à la pointe du jour ne manqua pas de reveiller sa femme, & malgré sa repugnance il la conduisit au Palais; il y fut receu par un Officier de ses amis qui les conduisit dans les appartemens, & qui exaltoit à chaque moment le bonheur de la Princesse qui alloit épouser le Sultan, en assurant que c'étoit le meilleur Prince qu'il y eût au monde, c'étoit autant de coups de poignard que l'on donnoit à Rove-Behari, elle ne pouvoit voir tant de magnificence sans soupirer amerement, & elle étoit dans la chambre où devoit coucher la Reine, lorsqu'on lui annonça que le

Roi n'étoit qu'à quelques pas. La malheureuse Princesse ne put soûtenir cette nouvelle sans une émotion violente; elle tomba sur un Sopha: Oh Ciel, s'écria-t-elle, en adressant la parole à son mari, quelle est vostre imprudence de m'avoir amenée en ces lieux en l'état où je suis! Je sens que je vais dans le moment même donner le jour à l'enfant dont je suis enceinte, je me suis laissé tomber hier & j'avois cru que cette chute n'auroit pas des suites aussi embarassantes: le Tailleur paroissoit dans une agitation violente: ah, mon ami, dit-il à l'Officier qui le conduisoit, qu'allons-nous devenir? Ma foi, lui répondit cet homme, il faut payer ici d'effronterie, mettez vôtre femme sur cette pile de Carreaux, je vais sortir de cette chambre par le côté par où le Roy doit y venir, je brouillerai tellement la Serrure

que

que l'on ne pourra l'ouvrir, & je dirai au Roy que l'appartement n'est pas encore rangé ; j'irai ensuite chercher promptement ma femme pour aider à transporter la vostre hors d'ici, ou pour lui donner tous les secours necessaires, & j'espere que nous sortirons tous d'embaras sans que le Sultan s'en apperçoive ; la chose s'executa comme l'Oficier l'avoit promis, je n'entrai point dans cet appartement, poursuivit Fum-Hoam, la femme qui devoit secourir Rouz-Behari arriva quelques momens aprés, & sans avoir le temps d'estre transportée ailleurs, elle accoucha dans cette chãbre d'un garçon d'une beauté achevée. Le Tailleur étoit dans des transports de joye difficiles à exprimer, ma foy, dit-il, ma chere Lama, puisque vous estes accouchée dans l'appartement de la Reine, il n'en coûtera pas

davantage de vous mettre dans son lit ; vous perdez tout-à-fait le jugement, lui repondit Rouz-Behari, y a-t'il du bon sens à ce que vous me proposez ; Vous direz tout ce qu'il vous plaira, repliqua le Tailleur, le lit est tout fait, vous y coucherez : malgré tout ce que put dire la Princesse, elle fut portée dans le lit de la Reine, & quoyqu'elle eût eu d'étranges agitations depuis une heure, elle n'y fut pas plûtost qu'elle s'endormit d'un profond sommeil qui dura jusqu'au lendemain matin assez tard.



XXII. SOIRÉE.

Suite & Conclusion des Avantures de Mogireddin Roy d'Agra, &c. de Rouz-Behari Princesse de Pegu.

ROuz-Behari ne vit pas plutost le jour qu'elle ouvrit promptement ses rideaux. Quelle fut sa surprise de voir son lit entouré de douze femmes esclaves gardant un profond silence qui se prosternerent aussitôt & lui témoignerent qu'elles attendoient ses ordres! je croi, dit-elle en ce moment, que les femmes sont folles, ou bien des vapeurs du sommeil occupent encore mes

mes sens ; vous ne dormez point, Madame, lui dit la plus âgée des femmes, & le Sultan d'Agra votre époux, à qui vous donnâtes hier un successeur, attend qu'il soit jour dans votre appartement pour y entrer, voulez-vous que j'aille lui annoncer que vous estes visible.

Rouz Behari fut si étourdie d'une demande qui lui paroissoit aussi extravagante, qu'elle n'y répondit pas ; son silence fut interprêté favorablement, la vieille courut à la porte, j'entrai alors tout brillant de pierreries, & je vins me placer sur un Sopha au chevet du lit de la Princesse de Pegu : ma Reine, lui dis-je en l'embrassant sans qu'elle pût s'en deffendre tant elle étoit saisie d'étonnement & de douleur, il est temps de faire cesser vostre surprise, & vous rendre à votre aimable époux, puisque le pal-

fre

frenier de Pegu, le Tailleur des Fauxbourgs d'Agra, & le Sultan Mogireddin ne sont qu'une même personne, qu'un Genie mon protecteur avoit tellement déguisé, qu'il vous étoit impossible de reconnoistre l'imposture; je l'ai mille fois prié de faire cesser toutes vos peines, je lui ai representé vainement que c'étoit trop punir le chagrin que vous m'aviez donné la veille de nos nôces, il ne m'a pas été possible de le fléchir: la fierté sied bien à une Princesse, m'a-t'il dit, mais il faut que ce soit une noble fierté dirigée par la sagesse & non par le caprice; & la Reine votre épouse ne vous sera renduë qu'après ses couches: je veux jusqu'à ce moment qu'elle soit en proye aux remords de la faute qu'elle a faite en rebuttant l'hommage de tant de Princes, & en refusant de vous épouser pour un sujet si leger:

tout ce que je puis faire pour vous, c'est de la mettre entre vos bras sans qu'elle croye y estre, & je veux que vous la contraigniez à venir dans vôtre Palais au moment qu'elle sera prête d'acoucher.

Il m'a falu obéir aux ordres souverains du Genie qui en une nuit vous a transporté aux portes d'Agra, j'ay pris (par le moyen d'une eau dont je me frottois quand j'en avois besoin,) la figure du jeune Tailleur que vous avez épousé, mais à present Rouz-Behari doit reprendre son nom & quitter celui de Lama, comme j'ay abandonné celui de Sabour pour n'estre plus que le Sultan Mogireddin: vous sçavez le reste, vos peines sont à présent finies, & je vous conjure, ma belle Reine, d'oublier que j'en aye été l'instrument.

Rouz-Behari étoit si confuse

de tout ce que je venois de lui raconter, poursuivit le Mandarin, qu'elle ne sçavoit que répondre à mes caresses, elle me regardoit avec des yeux humides de larmes, que la *joye* & la douleur faisoient couler : mon cher Seigneur, s'écria-t'elle, quand elle eut récouvré l'usage de la parole; que j'ay souffert de maux depuis vôtre départ de Pegu ? Quelle honte n'ai je point ressentie de m'être crûe deshonnorée par un palfrenier ? Dans quelle cruelle necessité me suis-*je* trouvé d'épouser un Tailleur, pour mettre mon honneur à couvert & me tirer de la misere la plus affreuse, & quelles afflictions ne m'avez-vous pas causé sous cette figure, en m'obligeant de vous voir passer devât mes fenestres, d'essayer les habits de Reine, & de venir dans ce Palais, où *j*'aprehendois si fort de vous rencontrer ? ah, Seigneur,
 je

je ne vous pardonne tant de chagrins que vous m'avez causez, & quel genie m'a donné la force de soutenir, que parce que vous m'assûrez que vous n'avez pas été le maistre de les faire cesser : oubliez toutes ces peines, matiere de ma vie, lui dis-je, en l'interrompant, & ne pensez plus qu'au bonheur dont nous allons désormais joüir tranquillement.

Rouz-Behari, Madame, continua Fum-Hoam, reçut mes excuses avec une extrême tédresse, nous vêcumes ensemble dans une union parfaite pendant près de vingt ans jusqu'au moment qu'étant à la chasse, je me noyai en voulant passer à gué une petite riviere dans laquelle mon Cheval me precipita.

AH, que cette Histoire est remplie d'évenemens merveilleux, dit alors Gulchenraz, & que j'ai plaint le sort de l'infortunée Princesse de Pegu, jusqu'au moment que Mogireddin l'assure, que le Tailleur n'est autre que lui-même : franchement votre genie étoit un peu trop severe, il ne devoit pas punir avec tant de rigueur les caprices de Rouz-Behari. Mais après avoir perdu la vie dans les eaux, que devintes-vous ?



AVANTURES

Du Medecin Banou Rassid.

J'Entrai dans le corps d'un jeune garçon qui venoit de naiſtre à Aſtracan d'un Medecin Arabe qui étoit au ſervice du Roy. Mon pere faiſoit des cures ſi merveilleuſes qu'on le regardoit comme un homme divin, & comme j'avois beaucoup de goût pour ſa profeſſion, à peine eus-je quinze ans qu'il s'attacha à m'inſtruire dans la Medecine. Banou Raſſid me diſoit-il ſouvent, l'on n'acquiert les ſciences qu'avec la vigilance d'un Corbeau, l'avidité d'un pourceau, la patience d'un chien, & les careſſes d'un chat;

si vous suivez exactement ces preceptes vous deviendrez un jour un grand homme, si non vous ramperez avec le commun, & ne vous distinguerez jamais dãs quelque genre de vie que vous choisissiez. Frappé de ces maximes je me livrai tout entier à l'étude, & en moins de dix ans je fis de si grands progrès dans la Medecine qu'après la mort de mon pere je fus nómé Medecin du Roy d'Astracan : j'avois à peine vingt-huit ans, que je m'acquitai de cet employ avec un bonheur infini, & je m'acquis tellement les bonnes graces du Sultan, que je devins son Favori, ce Monarque m'aimoit avec tant de tendresse que pour ne se point priver de ma presence, il me permettoit par un privilege unique d'entrer dans l'interieur du Serail à toutes les heures du jour : la principale raison pour laquelle ce Prince me don-

donnoit ainsi mes entrées dans un lieu interdit au reste des hommes, c'est qu'il n'ignoroit pas l'extrême aversion que j'avois pour le sexe, & combien je detestois les funestes effets de l'amour : la lecture de tous les malheurs qui suivent ordinairement cette étrange passion m'avoit tellement mis en garde contre elle, que j'avois pris une ferme résolution de ne jamais laisser surprendre mon cœur ; le Sultan me railloit souvent sur mon insensibilité. Seigneur, lui disois-je, je ne hais point les femmes, mais je les crains ; elles peuvent troubler la tranquilité de ma vie, & c'est la raison pour laquelle je les regarde avec tant d'indifference, Dieu veüille que je persevere dans le dessein que j'ay formé de garder ma liberté. Voila, Madame, à peu près les conversations que j'avois souvent avec le Sultan. Un jour que nous étions encore sur la

même matlote, on vint lui dire que son premier Vizir appellé Houssan-Bensam venoit de tomber dans une espece de frenesie qui l'avoit déja attaqué plusieurs fois avec beaucoup de violence; comme il aimoit tendrement ce Vizir, il m'ordonna de courir à son secours: la nouvelle que l'on venoit d'apporter au Sultan n'étoit que trop vraye; Houssan-Ben Sam étoit dans un si grand delire, que je fus obligé de le faire lier, sa fureur redoubloit à chaque instant, & ce ne fut qu'après une saignée du pied, & au bout de sept ou huit heures, qu'il commença à revenir dans son bon sens. Bianou-Rassed, me dit-il, me voilà sur le point de paroître devant le Tribunal de Dieu, je sens déja le vent froid & glaçant de la mort qui souffle au chevet de mon lit, & tout l'art de la medecine n'est pas capable de me gue-

guerir : Seigneur, lui repondis-je, votre maladie n'est pas si incurable que vous le croyez : tâchez de surmonter un peu cette humeur noire qui vous domine ; y a-t'il quelqu'un dans tout Astracan qui ait plus de sujet d'être content que vous ! Ah, mon cher ami, ajoûta-t-il en me serrant la main, que les apparences sont trompeuses ! Il n'y a personne en effet qui paroisse devoir être plus satisfait de sa fortune que moi : j'ai plus de richesses qu'il n'est permis d'en souhaiter, mon serail est rempli des plus belles Circassiennes ; une seule fille que j'ai est d'une beauté égale à celle des Houris : voilà tout le brillant exterieur de ma maison ; mais un ver qui me ronge depuis plus de trente ans, me rappelle sans cesse un enchainement de crimes qui me font horreur à moi-même : depuis ce jour, je n'ai point goû-

té

té de veritable repos, toujours agité par les mouvemens cruels de la Sindereze, je vois devāt mes yeux l'ombre effrayante d'une sœur & de son fils que j'ai barbarement massacrés ; leur sang, & celui d'un de nos Sultans s'éleve à tous moments contre moi : je fremis quand je pense qu'ils vont dans quelques heures me reprocher mon inhumanité devant le Tribunal de Dieu. Ha, mon cher Banou-Rassid, que repondrai-je au souverain Juge de nos actions? quelque douleur que je ressente d'avoir commis tant de crimes sous le poids desquels je suis accablé, dois-je esperer, qu'il n'écoutera pas les justes plaintes des malheureuses victimes de ma fureur ? Mais ces discours sont autant d'Enigmes qu'il faut vous expliquer.

FIN.

TABLE

Du premier Volume des Avantures merveilleuses du Mandarin Fum-Hoam.

IV. SOIRE'E.

V. SOIRE'E.

VI. SOIRE'E.

VII. SOIRE'E.

VIII. SOIRE'E.

IX. SOIRE'E.

X. SOIRE'E.

XI. SOIRE'E.

XII. SOIRE'E.

XIII. SOIRE'E.

XIV. SOIRE'E.

XV. SOIRE'E.

XVI. SOIRE'E.

XVII. SOIRE'E.

XVIII. SOIRE'E.

XIX. SOIRE'E.

XX. SOIRE'E.

XXI. SOIRE'E.

Fin de la Table du premier Volume.





